

Université de Montréal

*La blogosphère et la fonction filtre :
Le cas de la campagne électorale de 2008 à São Paulo*

**par
Lucas Pavan Lopes**

**Département de communication
Faculté des arts et des sciences**

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences
en sciences de la communication**

Juillet 2009

© Lucas Pavan Lopes, 2009

Université de Montréal

Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

La blogosphère et la fonction filtre :

Le cas de la campagne électorale de 2008 à São Paulo

présenté par :

Lucas Pavan Lopes

a été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

Line Grenier

président-rapporteur

Thierry Bardini

directeur de recherche

Julianne Pidduck

membre du jury

Sommaire

Dans ce travail, j'étudie les relations entre la blogosphère politique dans la ville de São Paulo, au Brésil, et l'ensemble de l'écologie médiatique dans laquelle celle-ci est insérée. En établissant un dialogue avec les théories qui posent la dissémination des blogues comme le moment de répartition des moyens de production et de démocratisation de parole, je propose que la blogosphère doit plutôt être envisagée comme une instance de filtrage des produits des médias de masse.

J'emprunte le concept de « dispositif » à Michel Foucault et à Giorgio Agamben, pour définir les médias du monde contemporain selon les termes d'un dispositif médiatique. J'emprunte aussi les concepts de « *two-step flow of communications* » et de « leader d'opinion » à Paul F. Lazarsfeld et Elihu Katz pour localiser la blogosphère dans l'ensemble de notre espace médiatique. Je défends également l'idée que les blogueurs exercent aujourd'hui une fonction semblable à celle des leaders d'opinion que décrivent Katz et Lazarsfeld – ce que je nomme la *fonction-filtre* de la blogosphère - et que ces blogueurs se situent dans la couche intermédiaire du flux d'informations dans les démocraties occidentales, c'est-à-dire celle qui se trouve entre les médias de masse et les récepteurs.

Pour conduire ma recherche, j'ai réalisé une ethnographie virtuelle auprès des blogueurs de la ville de São Paulo, au Brésil, pendant la période de la campagne électorale de 2008 à la mairie. Ensuite, j'ai soumis l'ensemble de leur production discursive à une analyse sociolinguistique. Et je conclus que plutôt qu'étant le fruit d'une révolution, l'écologie médiatique contemporaine reprend - en les diversifiant et en les étendant - des processus que l'on ne pensait propres qu'aux dynamiques des médias de masse.

Mots clés : blogosphère • élections • filtrage • fonction-filtre • fonction-auteur • cyberdémocratie • sociolinguistique • sociologie de la technique • leader d'opinion • ethnographie virtuelle

Abstract

Here I study the relationship between the political blogosphere of the city of São Paulo, in Brazil, and the ecology of media in which it is inserted. I establish a dialogue with the theorists who believe in the dissemination of the blogs as the final moment of the democratisation of the means of symbolic production, and I come to the conclusion that the blogosphere should more likely be viewed as a filtering instance of the products from the mass media.

I borrow the concept of “dispositif” from Michel Foucault and Giorgio Agamben and I define the media of the contemporary age in terms of a communicative dispositif. I also borrow from Paul F. Lazarsfeld and Elihu Katz the concepts of “two-step flow of communications” and “opinion leader” to find the place of the blogosphere in our communicative space. I argue that today’s bloggers play the function of the opinion leaders described by Katz and Lazarsfeld – which I name the *filter-function* of the blogosphere – and that they are localized in the intermediate layer of the flow of communications in the contemporary western democracies: the layer in between the mass media and the receptors.

To undertake my research I have conducted a virtual ethnography in the political blogosphere of the city of São Paulo, in Brazil, during the municipal elections in October 2008. Then I submitted the whole of their discursive production to a sociolinguistic analysis. I conclude this work by stating that more than the product of a revolution in the realm of communications, the contemporary media ecology takes over, diversify and extend processes that we once believed were restricted to the dynamics of the mass media.

Key words: blogosphere • elections • filtering • filter-function • author-function • cyberdemocracy • sociolinguistic • sociology of technology • opinion leader • virtual ethnography

Table des matières

Membres du jury.....	ii
Sommaire.....	iii
Abstract.....	iv
Table des matières.....	v
Liste des tableaux.....	vii
Remerciements.....	viii
Avant-propos.....	x
Introduction.....	1
Chapitre 1 : Problématique : Les blogues et la politique.....	8
1.1 Le blogue : un objet technique après la controverse. Stabilisation, filtrage et « trailblazing ».....	8
1.2 La politique est (aussi) une question médiatique.....	13
1.3 La cyberdémocratie et les utopies du Réseau.....	20
Chapitre 2 : Cadre théorique : l'objet technique et le social.....	25
2.1 L'approche constructiviste de la technique et la sociologie de l'acteur- réseau.....	26
2.2 La technique comme dispositif.....	31
2.2.1 Les dispositifs.....	31
2.2.2 Le dispositif médiatique.....	36
2.3 Le concept de filtre.....	48
2.3.1 Qu'est-ce qu'un filtre?	48

2.3.2 Le <i>two-step-flow</i> et la sélection discursive.....	59
2.3.3 Une fonction filtre?	63
Chapitre 3 : Cadre Méthodologique.....	68
3.1 L'ethnographie virtuelle.....	68
3.2 L'analyse sociolinguistique.....	79
3.2.1 Les variables de l'analyse.....	83
3.3 Description du parcours.....	89
3.3.1 La base de données.....	94
Chapitre 4 : Analyse des données.....	97
Conclusion.....	121
Bibliographie.....	128

Liste des tableaux

Tableau I – Total de posts par blogue.....p. 94

Tableau II – Total de posts par source.....p. 98

Tableau III – Positionnement politique de la blogosphère.....p. 103

Tableau IV – Positionnement politique des grands journaux de la ville de São Paulo.....p.104

Remerciements

Ce mémoire appartient d'abord et avant tout à mon père et à ma mère. À ma mère, pour m'avoir transmis sa curiosité et son émerveillement face au monde, et à mon père, pour m'avoir donné le courage et la force de répondre à mes incessantes questions, je leur suis éternellement reconnaissant. *Nada disso seria possível sem a força e o apoio de vocês. Obrigado!*

À Thierry, ma plus sincère gratitude. Pour son amitié, ses commentaires sa confiance en moi. Sans cette confiance et sans la force qu'il m'a donnée, le long hiver montréalais m'aurait peut-être englouti quelque part au milieu du chemin. Surtout pour m'avoir dit, un jour : « Il faut suivre ton cœur. » Merci beaucoup!

À tous les professeurs du département qui m'ont aidé pendant ce long parcours. Spécialement Line Grenier, pour les très enrichissants rendez-vous et pour m'avoir donné une méthode; et Milton Campos, pour l'aide inconditionnelle pendant ces deux ans. *E pelas intermináveis discussões epistemológicas, valeu!*

Au Département de communication de l'Université de Montréal, à la Fondation Jacqueline-Blouin, à la Fondation Henri-Audet et à la Faculté des études supérieures pour m'avoir donné le soutien financier pour ce projet. Sans ce dernier, rien n'aurait été possible.

À Michel Matte, mon attentif réviseur et colocataire. Pour tes commentaires et ta lecture scrupuleuse, merci!

À tous les amis qui m'ont rendu et qui me rendent la vie plus agréable. Et à ma famille, que j'aime tant : à Nara, André, Karina et à tous les autres. *Pelas alegrias e pela saudade.*

À Júlia, pour tout le reste.

Excepté l'homme, aucun être ne s'étonne de sa propre existence ; c'est pour tous une chose si naturelle, qu'ils ne la remarquent même pas. [...] C'est alors enfin, avec l'apparition de la raison, c'est-à-dire chez l'homme, qu'elle s'éveille pour la première fois à la réflexion ; elle s'étonne de ses propres œuvres et se demande à elle-même ce qu'elle est. [...] De même, avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire ; tandis que l'étonnement du savant ne se produit qu'à propos de phénomènes rares et choisis, et que tout son problème se réduit à ramener ce phénomène à un autre plus connu. Plus un homme est inférieur par l'intelligence, moins l'existence a pour lui de mystère.

(Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et représentation*, app.17 « Sur le besoin métaphysique de l'humanité »)

Avant-propos

Je fais partie d'une des dernières générations en Occident à avoir vécu dans deux mondes différents : avant et après l'ordinateur. Si je dis « dernières générations », cela ne veut pas dire qu'elles sont peu nombreuses ou en voie d'extinction. Ce n'est pas encore le cas. Je le fais parce que je suis parfaitement conscient qu'un jour elles le seront. Les ordinateurs sont aujourd'hui des objets parfaitement adaptés au quotidien des individus dans les démocraties avancées de l'Occident, et il nous faut accepter le fait que la façon de penser des membres des générations qui ont utilisé l'ordinateur pendant toute leur vie soit un peu différente de celle de ceux qui ont grandi dans un monde sans ordinateur. J'observe ma sœur, par exemple, de huit ans ma cadette : sa relation avec l'ordinateur et avec les technologies qui ont été développées en fonction de lui est complètement différente de la mienne. Cet objet fait partie de son quotidien et de sa manière d'interagir avec le monde, et ce d'une manière beaucoup plus intime que la mienne.

Je pense que dans ce découpage générationnel, ma génération occupe une place particulière. Et ceci parce qu'Internet est arrivé à un moment spécial de ma vie, celui de mon adolescence et de la constitution de ma personnalité. Né en 1984, j'ai vécu toute mon enfance et mes années d'école primaire sans la présence de l'ordinateur et d'Internet. Je me rappelle bien du premier ordinateur que mon père a acheté pour la maison, je devais avoir environ 12 ans et c'était au moment où le World Wide Web commençait à se répandre au Brésil. Je me souviens parfaitement que cet ordinateur a été l'objet de disputes aigües à la maison : mon père a toujours aimé les nouveautés de la technologie, ma mère y a toujours résisté. Mon père a été un des premiers au Brésil à avoir un téléphone cellulaire, un ordinateur personnel, un ordinateur portable, un appareil de DVD et etc. Mais à cause de ces disputes conjugales, ces appareils ont failli ne pas pénétrer le domaine de la maison.

J'ai donc hérité de ces deux attitudes face à la technologie. Ce travail est le produit de ce conflit. Il est le produit du dialogue intérieur entre ces deux attitudes face à la

technologie et au monde, l'une – propre d'ailleurs à de nombreux sociologues de formation - de résistance et de refus à l'omniprésence technologique et de recherche de « la communauté perdue » des hommes; et l'autre, d'ouverture à la nouveauté, et de recherche d'une nouvelle société à partir d'une nouvelle technicité. Ces deux voix ne cessent de me hanter. J'espère qu'à la lecture de ce travail elles vous hanteront aussi.

Ma recherche est aussi le produit d'un certain étonnement. Comme je viens de le dire, j'ai grandi dans un monde sans ordinateur. Alors que les seuls médias de mon enfance étaient la télévision, les journaux, la radio et le téléphone (quoique la première ne fût que très peu utilisée à la maison, à cause de la haine qu'éprouve ma mère par rapport à ce médium, haine dont j'ai moi-même hérité), mon adolescence a eu lieu dans un monde d'ordinateurs et d'Internet. Je me rappelle clairement de la sensation que j'ai éprouvée lors de l'introduction de l'ordinateur à la maison. S'il y avait un nom que je puisse donner à cette sensation, c'est bien celui d'étonnement.

Néanmoins, tandis que je voyais le monde autour de moi changer abruptement avec l'arrivée de cette foule d'objets techniques numériques, je ne voyais pas forcément le résultat de ces changements se refléter dans mon éducation scolaire. Mon éducation formelle à l'université, en sciences sociales et sociologie, s'est faite comme si de rien n'était, comme si le monde n'était encore fait que de relations immédiates ou médiatisées par la télévision, la radio et le téléphone. J'ai grandi intellectuellement dans une perspective nettement matérialiste des médias, avec la conviction que la clé pour le progrès de la démocratie serait la seule démocratisation des moyens de production symbolique.

Mais si mon expérience intellectuelle a été marquée par cette croyance, mon expérience quotidienne m'a cependant indiqué que j'avais peut-être les « idées déplacées ». La démocratisation des moyens de communication avait déjà eu lieu, sous mes yeux, avec le Web participatif (ou Web 2.0) et l'arrivée des blogues dans l'espace médiatique. Logiquement, pour moi, ce devait être le stade final de la

démocratie, l'appropriation par les citoyens des moyens de production. La lecture dévouée d'une certaine littérature déterministe me suggérait aussi que j'étais peut-être le témoin d'une révolution. Mais quelque chose en moi me poussait à prendre mes distances.

Ce travail est donc le produit de trois facteurs : la formation critique par rapport à la démocratie des médias masse; l'étonnement face aux changements majeurs qu'ont apportés à nos vies l'ordinateur, le Web et le Web participatif; et, finalement, l'action du temps. Avec ce travail, j'espère avoir synthétisé à ma façon ces trois moteurs de ma réflexion. Ce qui en résulte, c'est un regard critique sur les nouveaux médias en général et sur la blogosphère en particulier. Mais j'espère – et c'est ce que j'ai essayé de faire tout au long de mon parcours – que ce soit une critique productive et non résignée. J'aimerais que ce travail soit lu dans cette optique.

Introduction

Au quinzième siècle tout change. La pensée humaine découvre un moyen de se perpétuer non seulement plus durable et plus résistant que l'architecture, mais encore plus simple et plus facile. L'architecture est détrônée. Aux lettres de pierre d'Orphée vont succéder les lettres de plomb de Gutenberg. Le livre va tuer l'édifice.

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*

Depuis 1999, le nombre de blogues dans le monde s'est accru à un rythme effarant. D'une trentaine de *weblogs* en cette année cruciale dans l'histoire de l'objet technique, on en compte aujourd'hui environ 130 millions¹. Ces chiffres témoignent du succès d'un objet technique apparemment simple (une page Web permettant à son usager de publier des textes, de créer des hyperliens, de faire écouter aux autres ses chansons préférées, d'afficher des vidéos, etc.), mais qui au fond cache des questions théoriques fort intéressantes. L'arrivée des blogues dans les environnements du Web participatif (au cours de ce que l'on a tendance à appeler le « Web 2.0 » - qui signifie la deuxième génération du Web) a bouleversé à la fois le monde des médias et les concepts que nous avons pour le décrire.

Quoiqu'au début de leur histoire les blogues n'aient trouvé d'utilisateurs qu'aux États Unis d'Amérique, ils sont devenus aujourd'hui des moyens de communication très populaires à travers le monde. En Asie comme en Europe, en Afrique et en Amérique du Sud, les blogues sont des moyens de production de contenu symbolique largement diffusés ou qui connaissent des taux de popularisation élevés. Il est toujours difficile de donner des chiffres précis sur la taille de la blogosphère à travers le monde, parce qu'elle croît rapidement dans des proportions étonnantes. Mais il est possible

¹ Selon Technorati : <http://technorati.com/blogging/state-of-the-blogosphere//>

d'affirmer, par exemple, qu'en 2006 on recensait environ 20 millions de blogues en Chine et qu'en 2007 ce nombre avait plus que doublé : on en recensait 47 millions².

En ce qui concerne ce travail, ce qui est plus important que les chiffres (qui seront probablement dépassés lors du dépôt final de ce mémoire), c'est le phénomène lui-même. À travers le monde, la blogosphère fait l'intérêt de nombreux chercheurs en communication, en sociologie, en psychologie et en science politique. Au Brésil (le pays dont la blogosphère servira de base pour cette étude), ce phénomène n'échappe pas à la règle. Le nombre d'utilisateurs de ce médium est estimé à environ 9 millions (Lemos, 2009) et connaît une croissance accentuée. L'augmentation du nombre de travaux universitaires sur les blogues au Brésil est notoire et témoigne de cette prise d'importance du sujet à la fois dans les milieux académiques et dans les environnements du Web 2.0 dans ce pays³.

Je me trouve moi-même parmi les chercheurs qui se sont tournés vers l'étude de ce nouveau médium. Mes intérêts de recherche se situent dans une des branches d'études de la blogosphère, celle qui s'occupe des relations entre les blogues, la politique et la démocratie. Je m'intéresse surtout aux implications de la dissémination des blogues (de la dissémination des moyens de production symbolique, dans notre terminologie) pour la démocratie dans les sociétés occidentales et, plus particulièrement, dans ma ville d'origine, São Paulo, au Brésil.

Il est à noter que certaines idées s'avèrent assez populaires et répandues parmi les chercheurs qui se consacrent à l'étude des blogues. Dans la masse des études récentes sur la blogosphère, il nous est possible de discerner un « courant » de pensée qui a pris beaucoup de place et qui a connu une relative popularité ces dernières années. Ce « courant » n'existe certainement pas en tant qu'« école » de pensée. Les idées qui marquent cette vague sont pourtant assez homogènes, ce qui nous permet de leur donner une dénomination commune. Dans mon travail, j'appellerai ces penseurs - ou

² Source : <http://asie.atelier.fr/>

³ Un intéressant recensement des articles académiques publiés sur les blogs au Brésil peut être trouvé sur le site suivant : <http://pontomidia.com.br/wiki/doku.php?id=blogbrasil>

cette vague d'idées -, de manière manifestement caricaturale, « les théoriciens de la *cyberdémocratie* ».

D'après les idées de ces théoriciens, les blogues seraient les protagonistes d'une révolution dans l'histoire de la démocratie (et, d'après certains, dans l'histoire de la civilisation elle-même). La dissémination de ce nouveau médium représenterait ainsi le moment de l'appropriation des moyens de production symbolique par les citoyens, point important dans la trajectoire qui nous conduirait vers une démocratie directe, le point d'aboutissement des rêves des pères des démocraties occidentales modernes.

Ces idées ont trouvé – et trouvent encore - un fort écho dans certains milieux académiques et profanes, surtout à cause de leur recours à un certain *pathos* démocratique et aussi de leur apparente plausibilité. Selon ce raisonnement donc, étant donné que l'état du développement technologique dans les démocraties occidentales avancées aurait finalement permis aux citoyens d'avoir les moyens de nous faire entendre dans la place publique, il ne nous resterait qu'un court chemin à faire pour que cette possibilité ne se matérialise dans des formes politiques concrètes. La cristallisation des avancées technologiques dans des formes d'exercice de la politique ne seraient désormais qu'une question de temps et d'adaptation à la nouveauté.

Il est vrai que depuis les débuts de la réflexion occidentale sur la démocratie les idéaux de la démocratie directe sont présents. Depuis Jean-Jacques Rousseau pour le moins, nous pouvons dire que le rêve de la démocratie directe – qu'elle se fasse dans la communauté première idéalisée ou dans les sociétés technologiquement avancées – est présent dans la philosophie politique. Néanmoins, l'idée selon laquelle nous serions en train de voir naître la « république des blogues », où les citoyens auraient le droit et le pouvoir de la parole est, elle, une manifestation récente et particulière de ce que je crois être une utopie – un *utopos*, ou ce qui n'a pas de lieu. Si la démocratie directe est un thème classique de la pensée politique, son nouvel avatar, la *démocratie numérique*, est un thème actuel qu'il faudra débattre. Dans la présente étude, c'est

principalement avec ces théories que j'établirai un dialogue. La référence à l'utopie politique de la cyberdémocratie servira, peut-on dire, de *leitmotiv* à ce mémoire. Elle accompagnera tout ce travail; son thème musical variera selon les affinités et l'imagination du lecteur.

À l'orée de la popularisation du blogue, au début des années 2000, celui-ci a été interprété principalement comme un phénomène propre aux États-Unis d'Amérique. Tandis que les « blogs » se multipliaient aux États-Unis (à l'époque on n'avait pas encore le terme « blogue », francisation du terme anglais *blog*, lui-même une contraction du mot *weblog*), nombre de travaux ont été publiés sur les enjeux entourant cette nouvelle modalité de publication dans ce pays de l'Amérique du Nord. Parmi ces travaux, une partie considérable porte sur le rôle de la blogosphère dans les élections présidentielles de 2004 (voir, par exemple, Serfaty, 2008; Vaccari, 2008; Kirk et Lawson-Borders, 2005). Les rapports entre les « blogs » et les États-Unis étaient si évidents que la blogosphère semblait être un phénomène limité à ce pays.

Mais, comme nous l'avons vu par les chiffres présentés auparavant, ce rapport exclusif ne s'est pas confirmé. Les blogues ont été exportés et ont connu du succès à travers le monde. Aujourd'hui, le blogue est un objet technique plus au moins stabilisé. De nombreux blogueurs dans plusieurs pays actualisent leurs blogues selon une fréquence assez assidue et ils utilisent cet objet comme moyen de travail (parfois même – ce qui est de plus en plus commun – comme un moyen de travail rémunéré). Pourtant, les études sur les blogosphères dans d'autres pays que les États-Unis – en fait, l'étude de l'usage du même objet technique dans différents contextes – n'ont commencée à apparaître que dans les années de 2006 et 2007 (voir, par exemple, pour une intéressante cartographie de la blogosphère iranienne, Kelly et Etling, 2008).

Je crois que notre perception de l'objet technique est encore marquée par une vision centrée sur le contexte de la démocratie des États-Unis, ce qui préfigure un problème dans au moins deux sens. D'abord parce qu'on oublie l'extrême richesse des différents contextes dans lesquels le même objet s'est adapté. Et ensuite parce que le

blogue n'est pas un objet important seulement pour la démocratie étatsunienne, mais pour la démocratie en général, pour la « question démocratique ». Ainsi, ce travail peut aussi être lu dans cette optique : comme une tentative de disloquer quelque peu l'axe de la compréhension étatsunienne du rôle des blogues et de la blogosphère dans l'écologie médiatique.

Mais il y a aussi une autre façon de lire ce travail. En même temps que le blogue se répandait à travers le monde, il pénétrait dans plusieurs domaines, jadis résistants à la fragmentation des moyens de publication, tels le journalisme, la musique, la critique culturelle, entre autres. Les blogues se sont multipliés et diversifiés d'une façon telle que de nombreux chercheurs se sont posés des questions sur la nature de l'objet – des questions d'ontologie : qu'est-ce que ce nouveau membre de nos sociétés? Son usage va-t-il représenter une nouvelle forme de journalisme? Sera-t-il un puissant outil académique qui nous permettra de mieux partager nos résultats théoriques et pratiques? Le blogue n'est-il qu'une plateforme pour se faire entendre sur la place publique, une nouvelle modalité de journal intime qui ne serait plus intime, mais ouvert à tout le monde?

Nous nous sommes posés tant de questions que nous sommes arrivés aujourd'hui à au moins un consensus : il existe plusieurs blogosphères. Il existe la blogosphère politique, la blogosphère culturelle, la blogosphère des journaux intimes, la blogosphère de musique, la blogosphère des célébrités, etc. L'objet semble avoir une plasticité si remarquable qu'il se serait adapté à plusieurs « champs », à la fois en les changeant et en étant changé par eux.

J'ai eu dans ce travail le dessein d'accomplir une double tâche : d'abord, mon intention a été d'étudier plus à fond la blogosphère politique – c'est-à-dire, l'« espace » constitué par les blogueurs qui parlent de politique et qui sont parfois eux-mêmes des hommes politiques – dans un pays autre que les États-Unis. Mais ensuite, j'ai eu aussi l'intention d'offrir à la fin de ce travail des pistes conceptuelles

pour que cette division entre « plusieurs blogosphères » se révèle dans ce qu'elle est en réalité : une division heuristique.

Ainsi, un des fils conducteurs de ce travail a été la curiosité de connaître – et la certitude de trouver quelque chose au bout du chemin - à la fois ce qui se passe dans les blogues de ceux qui parlent de politique et ce qu'il y a de commun entre ces blogueurs et ceux qui, par exemple, parlent de leurs vies personnelles. Ma curiosité était donc de savoir quelles étaient les caractéristiques qui demeuraient communes tout au long de la chaîne qui unit les blogues. Logiquement, j'ai dû chercher ces réponses dans les caractéristiques de l'objet technique lui-même et dans le fait que l'on utilise un même artefact à travers un immense réseau de relations et de thématiques diverses. Évidemment, je n'aurais pu satisfaire ma curiosité qu'en jetant de la lumière sur la trajectoire de diffusion du blogue et sur le moment de la controverse qui a eu lieu lors de la mise en circulation de l'objet, à la fin des années 1990.

C'est donc ce que je fais dans le chapitre premier de ce mémoire. Il est consacré surtout à l'analyse et à la reconstitution de la controverse qui est à l'origine de nombreuses caractéristiques de l'objet technique qu'est le blogue comme nous le connaissons aujourd'hui. Dans ce chapitre, je fais également un bilan du contexte médiatique dans lequel la dissémination du blogue a vu le jour – ce qu'en suivant Manuel Castells (2007) je nomme la « médiatisation de la politique » - et du contexte théorique dans lequel les actuelles utopies de la démocratie directe ont elles-mêmes vu le jour – celui de la dite *cyberdémocratie* (Lévy, 2002).

Dans le deuxième chapitre, il est question du cadre théorique dans lequel cette recherche a été conduite. J'y expose les bases de l'approche théorique sur la technique qui traverse ce mémoire – l'approche constructiviste de la technique – et la compréhension de notre « espace médiatique » par le biais du concept de « dispositif médiatique », terme que j'emprunte aux penseurs Michel Foucault et Giorgio Agamben.

Toujours dans le chapitre théorique, j'avance le concept qui sert de clé à la compréhension de ce mémoire et qui, je crois, explique avec plus d'exactitude la blogosphère que les concepts générés par les penseurs de la cyberdémocratie : c'est la notion de *fonction-filtre* de la blogosphère. À la fin de l'exposition du concept, j'établis des rapports entre cette fonction, le processus du *two-step flow* de la communication médiatique et le concept de leader d'opinion développés par Katz et Lazarsfeld (1955).

Le « terrain » de ce travail a consisté dans une ethnographie virtuelle réalisée dans la blogosphère politique de la ville de São Paulo, au Brésil. Ainsi, dans le but explicite d'investiguer les relations qu'entretiennent les blogueurs et le reste du champ médiatique, j'ai suivi pendant trois mois la production de dix blogueurs importants dans cette ville. J'ai ainsi récolté un grand nombre de textes publiés et je les ai soumis à une analyse sociolinguistique. Les trois mois de l'analyse ont été ceux de la campagne électorale qui a eu lieu dans cette ville avant la course de 2008 à la mairie. Ainsi, en plus d'investiguer sur le comportement de la blogosphère dite politique, je l'ai fait pendant la période de la campagne électorale, un moment clé de la vie politique dans les démocraties occidentales contemporaines. Tous les détails de cette ethnographie se trouvent dans le troisième chapitre de ce mémoire, où je donne aussi les bases du cadre méthodologique qui m'a aidé à mener cette recherche.

Dans le quatrième chapitre, finalement, celui de l'analyse des données, j'expose les résultats de ma recherche sur la blogosphère de São Paulo lors des élections municipales de 2008 et j'établis des liens entre ces résultats et les hypothèses que j'ai soulevées au fil de mon texte – principalement celles qui portent sur la fonction filtre de la blogosphère et sur la dynamique des grands changements technologiques.

1. Problématique : les blogues et la politique

1.1 Le blogue : un objet technique après la controverse. Stabilisation, filtrage et « trailblazing ».

A l'aube de la conception et de la généralisation des blogues, les domaines dans lesquels ils pourraient être utilisés n'étaient pas évidents. Comme le montrent bien Gonzales (2004) et Blood (2000), les premiers blogues ont été conçus pour être des points de repère dans l'immense masse d'informations disponibles alors déjà sur le Web, à la fin des années 1990. Dans ce sens, ce qui était dans la tête des concepteurs de cet objet, c'était une chose proche du *memex* envisagé en 1945 par Vannevar Bush, dont le principe était une action collective ayant pour but l'optimisation des ressources communes et l'organisation de la connaissance humaine.

Cependant, des interfaces génériques disponibles sur Internet pour la création de blogues par des gens non familiarisés avec le langage technique de conception de sites Web, dont Blogger, ont permis à d'innombrables utilisateurs de créer leurs propres blogues, sans avoir pour autant des préoccupations concernant la fonction de sélection et de construction de cheminements significatifs (*trails*) exercée jusqu'alors par les blogueurs. La forme blogue-journal (*diary*) était donc née. Peu de temps après la création de ces plateformes, le nombre de weblogs disponibles sur le Web s'est accru exponentiellement : d'à peine 30 blogues en 1999, on en compte 133 millions en 2008⁴.

L'objet technique que l'on connaît aujourd'hui est donc le résultat d'une controverse à laquelle les porte-parole des deux groupes en question - les adeptes du blogue journal et ceux du blogue filtre - étaient mêlés. L'enjeu central de la controverse ayant donné la forme au blogue que nous connaissons aujourd'hui opposait un groupe qui croyait en la fonction du blogue comme étant celle de construire des cheminements de signification dans la masse des contenus disponibles sur le World

⁴ Selon Technorati : <http://technorati.com/blogging/state-of-the-blogosphere//>

Wide Web; et un autre groupe dont l'idée centrale était que le blogue devrait servir de plateforme d'expression d'idées, d'histoires ou d'expériences personnelles sur le cyberspace. Bref, la controverse opposait les porte-parole du blogueur comme *trailblazer* et ceux du blogueur comme diariste.

Tandis que ceux du premier groupe soutenaient que le rôle du blogue était de construire des hyperliens, ceux du deuxième faisaient usage de leurs blogues non pour établir des liens dans le cyberspace mais pour créer des journaux en ligne, dont l'objet était dans la plupart des cas leur propre vie intime. Dans la reconstitution que fait Gonzáles (2004, p.30) de cette controverse, nous lisons donc :

Si le blog journal a pour objectif l'exploration et la manifestation individuelle de l'éditeur (perspective interprétative), le blog filtre a pour objectif la description du monde extérieur (perspective constructiviste), l'exploration du Web et l'interrelation de sources d'information diverses à partir des commentaires.

Rappelons brièvement ce que disait Vannevar Bush (1945) à l'égard du *memex* et, conséquemment, ce qui était dans la tête de certains des concepteurs du blogue. D'après Bush (1945, p. 32):

The first idea, however, to be drawn from the analogy concerns selection. Selection by association, rather than by indexing, may yet be mechanized [...] Consider a future device for individual use, which is a sort of mechanized private file and library. It needs a name, and, to coin one at random, "memex" will do. A memex is a device in which an individual stores all his books, records, and communications, and which is mechanized so that it may be consulted with exceeding speed and flexibility. It is an enlarged supplement to its memory.

Et il poursuit :

Moreover, when numerous items have been thus joined together to form a trail, they can be reviewed in turn, rapidly or slowly, by deflecting a lever like that used for turning the pages of a book. It is exactly as though the physical items had been gathered

together from widely separate sources and bound together to form a new book. It is more than this, for any item can be joined into numerous trails. (Bush, 1945: p.34)

L'idée de Bush était d'organiser la connaissance produite par l'homme dans des chemins significatifs. Les concepteurs de l'objet technique envisageaient ainsi la possibilité – désormais réalisable suite à la création du WWW - d'organiser et de donner de la signification aux chemins dans le cyberspace. Dans ce sens, conclut Gonzáles (2004, p.84) : « Du point de vue de cette approche, la suprématie du lien est incontestable. » Pourtant, après la période de controverse et d'adoption, le blogue a beaucoup changé.

Au moment de la stabilisation de l'objet, c'est-à-dire quand s'est constituée une masse critique d'utilisateurs (Rogers, 1986), celui-ci avait une forme assez différente de celle envisagée par les concepteurs. C'était un mélange entre le modèle des concepteurs et celui des utilisateurs. L'usage du blogue a changé celui-ci jusqu'à ce qu'il soit devenu un mélange de ce qui était envisagé par les concepteurs et ce que les utilisateurs lui ont apporté. Ce qui en est résulté, c'est une forme hybride d'objet technique, mélangeant les fonctions de création de chemins significatifs et d'expression personnelle sous la forme du journal.

Les conventions d'usage des blogues sont donc le résultat de la négociation, dans le cadre de la controverse, entre au moins deux groupes bien définis. Dans ce sens, Gonzáles (2004, p.116) l'affirme :

En clair, l'ensemble des conventions qui résultent de la controverse décrite sert à coordonner et à relancer les processus d'interaction et de communication entre les différents utilisateurs du blog, ainsi qu'à faire émerger un collectif constitué d'utilisateurs qui l'utilisent pour des projets divers à partir des repères décidables à leurs actions.

En même temps qu'il clôt la reconstitution qu'il a faite de la controverse autour du blogue, Gonzáles (2004) offre dans sa conclusion de très bonnes pistes sur les

chemins à suivre pour étudier la suite de l'existence du blogue comme objet technique. À la fin de son travail, dans un passage particulièrement important, il affirme :

Face à cette expansion constante de la blogosphère en faveur du courant des diaristes, il serait important de reconsidérer la valeur de ce dispositif technique selon l'approche des usagers précurseurs, avant de l'écartier complètement. La notion de filtre reste toujours intéressante pour rendre compte d'un médium aussi complexe que l'Internet, et exclure complètement cette perspective peut signifier sous-estimer une dimension importante de l'ampleur de ce dispositif informatique, explicitée par la notion de *trailblazing*. (González, 2004 : p.125)

En prenant ce travail au point où il aboutissait, je peux supposer ici qu'au lieu d'avoir été écartée définitivement, la fonction du blogue-filtre est toujours une composante – combinée avec celle du blogue-journal – de l'objet stabilisé. J'avance donc que nous ne pouvons pas comprendre l'objet technique de nos jours sans comprendre à la fois le devenir des deux visions qui étaient en jeu dans la controverse initiale. D'après ce qu'il est possible d'observer empiriquement dans la blogosphère, ces deux fonctions se sont entrecroisées et ont donné naissance à un objet renouvelé, que je définis ici comme la plate-forme pour une fonction-filtre dans le dispositif médiatique. Dans celui-ci, le rôle de la manifestation individuelle, comme le filtrage de l'information, sont cruciaux. Donc, ce n'est pas que le *trailblazing* ait disparu – ou qu'il soit aujourd'hui un phénomène franchement minoritaire, comme l'affirme Rebecca Blood (2000) -, mais bien qu'il ait été reformulé et qu'il s'exerce aujourd'hui dans les blogues-journaux eux-mêmes, en tant que cœur du dispositif.

Reprenons une fois encore les mots de Bush lui-même (1945, p.35/6) :

Wholly new forms of encyclopaedias will appear, ready-made with a mesh of associative trails running through them, ready to be dropped into the memex and there amplified... There is a new profession of trail blazers, those who find delight in the task of establishing useful trails through the enormous mass of the common record.

Force est de dire que cette profession, nouvelle il y a soixante ans, est déjà vieille d'une dizaine d'années aujourd'hui. Mais ces professionnels dont parle l'auteur font leur travail seulement par *delight*? Et, en plus, *comment* font-ils leur sélection, leurs *trails*? Par les seuls cheminements de la logique?

La principale question ici consiste à problématiser cette notion de filtrage. Le principal piège à associer l'idée de Bush au monde d'Internet et, par la suite, de l'écarter comme étant disparue, est celle de concevoir l'opération de filtrage comme étant *neutre* – chose que Bush lui-même ne faisait pas. Dès qu'il y a un humain à la base des constructions de chemins, la sélection des éléments qui doivent en faire partie prend un peu de ses contours. Une sélection faite par un être humain peut être tout à fait bien réussie – parce qu'elle réalise des associations pertinentes pour un sujet donné. Mais elle n'est jamais « neutre » ni exclusivement technique. Ainsi, l'idée de neutralité dans la production d'information est pour le moins discutable.

Donc, nous ne pouvons pas comprendre le processus de filtrage dans la blogosphère comme étant neutre. L'usage de cet objet technique par des humains ne se confond pas avec un système de sélection exclusivement logique des produits de la connaissance humaine. Pourtant, il n'en est pas pour autant complètement subjectif. Cet usage suit probablement une logique collective. Où devons-nous chercher ses racines? D'après l'interprétation que je proposerai dans ce mémoire, cette logique dérive à la fois de la résolution de la controverse et du dispositif dans lequel l'objet s'est immiscé. Pour mieux clarifier cette affirmation, je ferai dans la suite de ce chapitre et pendant tout le chapitre suivant l'exposition de ce que j'entends par deux notions centrales qui n'ont été que présumées dans le raisonnement de Gonzáles (2004) : filtrage et dispositif.

Retenons pourtant que notre compréhension de la blogosphère gagnera beaucoup lorsque nous la regarderons par le biais de cette synthèse entre un principe de

sélection d'informations – au cœur de l'objet depuis toujours – et un principe de manifestation de l'intime – « incorporé » par l'objet dès sa mise en circulation.

1.2 La politique est (aussi) une question médiatique

Avant d'entrer dans les enjeux proprement théoriques de ce travail, il nous faut une certaine problématisation du contexte dans lequel la résolution de la controverse a eu lieu. Nous gagnerons certainement beaucoup à associer les blogues – sortis de la controverse – avec la situation plus globale dans laquelle ils ont vu le jour et à laquelle ils se sont adaptés. Nous pouvons la nommer, en suivant Manuel Castells (2007), celle de la « médiatisation de la politique ». Par là, nous voulons dire que de nos jours la politique est une question de plus en plus exclusivement médiatique. C'est-à-dire que, si rien ne se passe dans les médias, c'est parce que rien n'a « vraiment eu lieu. » Ou pour dire avec Castells (2007, p.240) : « In our society, politics is primarily media politics [...] Therefore, a political message is necessarily a media message. »

Bien sûr, cette formulation est un peu exagérée. Elle évoque pourtant très précisément une tendance forte de notre époque. Comme les médias sont partout, il faut que ce qui se passe partout soit dans les médias. Le cas échéant, il faut bien s'en méfier. Alors, la politique sort de plus en plus du domaine de la vie quotidienne, du *faire* propre au corps dans la vie vécue, et rentre de plus en plus dans le domaine du *regarder* ce qui nous semble proche, mais qui nous est très éloigné, médié par un appareil technologique.

Ces idées nous offrent d'importantes pistes de réflexion pour bien saisir les contours du dispositif médiatique. C'est comme si la politique se déroulait à l'intérieur de ce dispositif, et donc, comme si toutes les hypothèses sur la démocratisation totale de la parole faisaient du sens, puisque de cette manière nous serions tous en train de faire de la politique avec nos blogues et sites affiliés. Pourtant, il faut aller dans les détails pour constater si ceci est vraiment les cas. Il faut, par exemple, étudier les rapports

existants entre l'agenda de la blogosphère, l'agenda des médias et l'agenda public – comme l'ont fait Rogers et Dearing (1996) pour les deux derniers. C'est seulement ainsi qu'il sera possible de constater si la production de la blogosphère a ou non des rapports avec la prise de décisions dans le domaine de la politique publique. Sans avoir des résultats dans des recherches de ce type, nous ne pouvons que faire des conjectures sur la blogosphère comme l'*agora* du contemporain ou comme le centre de la « république des blogues ». Nous pouvons également, par contre, investiguer plus profondément les problèmes que ces hypothèses nous posent.

L'hypothèse de Castells selon laquelle la politique serait désormais une question médiatique soulève d'abord des questionnements autour des contours publics de l'espace d'Internet. Internet est-il un espace public? Nous pouvons même aller plus loin et nous demander : Internet est-il l'espace public privilégié de notre époque?

Rappelons que l'espace public est un produit historique, qui se refaçonne à mesure que changent les relations sociales et les bases matérielles. Comme le dit Castells (2008) :

The material expression of the public sphere varies with context, history, and technology, but in its current practice, it is certainly different from the ideal type of eighteenth-century bourgeois public sphere around which Habermas (1989) formulated his theory [...] Furthermore, if communication networks of any kind form the public sphere, then our society, the network society organizes its public sphere, more than any other historical form of organization, on the basis of media communication networks.

Avant de parler en profondeur de la sphère publique contemporaine, il nous sera utile de faire un détour par les formes qu'a pris l'espace public à travers le temps. Pour les grecs anciens, il existait deux domaines très différents dans la vie du citoyen : la *polis* – ou la place publique – et l'*oikos* – ou le domaine de la maison. Dans le premier, les citoyens – qui n'étaient dans ce cas que les hommes nés dans la ville - étaient vus comme des égaux, à la condition qu'ils fussent les maîtres de leurs foyers. Dans le

deuxième, chaque homme était le tyran – l'*oikodespotes*. C'est lui seul qui faisait les règles et qui commandait la gestion de la maison – l'*oikonomia*.

L'espace public au XIXème siècle - et durant la première partie du XXème - était lié à la société industrielle naissante et à ses conséquences au niveau de l'interaction sociale. Les activités économiques devenues privées, la place publique bourgeoise voit le jour comme le support de l'échange économique et symbolique entre des particuliers. Dans les mots de Jürgen Habermas (1989, p.27), cette place publique est :

The sphere of private people come together as a public; they soon claimed the public sphere regulated from above against the public authorities themselves, to engage them in a debate over the general rules governing relations in the basically privatized but publicly relevant sphere of commodity exchange and social labour.

Toujours selon Habermas (1989) l'autoréflexion bourgeoise au sujet la sphère publique donna naissance à la notion d'opinion publique. Celle-ci n'était plus la *doxa* des grecs anciens, mais une opinion qui émanait des citoyens éclairés, des citoyens libres sur la place publique. Les femmes n'en étaient pas légalement exclues, mais il s'agissait en fait d'une sphère publique centrée autour de l'homme bourgeois et d'un respect mitigé de la différence (Fraser, 1992). Dans les régimes démocratiques libéraux ayant accompagné ces transformations, l'opinion publique a dû être prise en compte par le gouvernement au pouvoir. Comme le dit Habermas (1989, p. 96) « *L'opinion publique* was the enlightened outcome of common and public reflection on the foundations of the social order. It encapsulated the latter's natural laws: it did not rule, but the enlightened ruler would have to follow its insight. »

Alors, bien qu'il ne fût pas exactement comme l'*agora* où délibéraient les anciens grecs en public, l'espace public libéral était une instance d'où émanait le pouvoir d'action politique. Contrairement à la première, l'espace public libéral n'était pas à la fois l'instance de discussion des affaires publiques et celle de la prise de décision de

la part de l'État. Mais les citoyens égaux unis sur leur terrain commun pouvaient produire des directives à l'action politique – ou comme dans le cas de la France, la critique de l'action gouvernementale. C'était donc une combinaison *sui generis* de société et individu, de public et privé.

Depuis les années 1930, s'est produite une transformation dans cette situation qui a été à la fois une radicalisation de certaines tendances – le pouvoir de l'opinion publique et surtout ses dimensions – et des changements profonds – l'invasion de la publicité dans la place publique. Dans ce nouvel espace public, celui du fordisme et des masses, se trouvaient les médias de masse. En tête, pouvant influencer à la fois les opinions et l'action, se trouvaient les grandes entreprises médiatiques et leurs lignes éditoriales.

Les conséquences de ce changement dépassent les intérêts et la dimension de ce travail. Cependant, ce qui est important, c'est que les transformations subies par le capitalisme à la fin du vingtième siècle ont soulevé beaucoup de questionnements autour d'un dit « nouveau changement structurel de la sphère publique ». Des penseurs ont affirmé que la transition à un régime postfordiste de production aurait causé des changements structurels dans la gestion des masses (Hardt & Negri, 2004); d'autres affirment encore que notre nouvel espace public serait le lieu des tyrannies de l'intimité (Sennett, 1988); et d'autres encore constateraient la féodalisation de la sphère publique par les intérêts privés et par la publicité (Habermas, 1989).

Pour les buts de ce travail, il demeure que le nouvel espace public reste à expliquer. Pour nos propos, la réponse aux questions soulevées dans la première partie de cette section serait affirmative. Avec Castells (2008), nous pouvons supposer que oui, Internet est aujourd'hui un des lieux privilégiés de notre nouvel espace public. En ce qui nous regarde, les blogues sont une partie importante – pour ne pas dire centrale – de cet espace. À cause de leur versatilité, de leur interface simple et de leur faible coût, ils sont peut-être les plates-formes les mieux adaptées pour l'expression des

citoyens dans la nouvelle place publique (Kelly et Etling, 2008). Pour dire avec Castells (2008, p. 89-90):

The contemporary global public sphere is largely dependent on the global/local communication media system. [...] There is a shift from a public sphere anchored around the national institutions of territorially bound societies to a public sphere constituted around the media system [...] That global public sphere is built around the media communication system and Internet networks, particularly in the social spaces of the Web 2.0, as exemplified by YouTube, MySpace, Facebook, and the growing blogosphere that by mid-2007 counted 70 million blogs and was doubling in size every six months.

Pourtant, la question qui s'impose avec le plus de force, et à laquelle il faut répondre est : dans cet espace, est-ce que le lien entre prise de parole et action politique demeure encore actif? A quelle période de l'histoire devons-nous chercher le plus de similitudes avec notre situation? Est-ce que cet espace constitué par les blogues ressemble à la *polis* grecque, comme nous suggèrent beaucoup d'analystes du cyberspace (Lévy, 2002; Rosnay, 2006)? Ou est-il plutôt à l'image d'un rassemblement paradoxal d'*oikodespotes* en public, qui font eux-mêmes les règles de leurs pages personnelles et qui ne sont que peu ouverts à la discussion?

L'esquisse de réponse à cette question – parce qu'une réponse serait par trop ambitieuse -, viendra dans la partie de l'analyse des données rassemblées pour ce travail. Restons pour l'instant avec les conséquences qu'ont ces questionnements pour la discussion sur le nouvel espace public et sur la nature médiatique de la politique de nos jours. Si nous suivons les chemins que nous propose Habermas (1989), alors il est plausible de penser que les activités de discussion et de formation de l'opinion publique qui sont propres à la sphère publique se déroulent de plus en plus dans l'espace constitué par Internet. Nous pouvons donc être en accord avec les idées de Castells (2008) exposées ci-dessus.

Pour Castells (2007) la question principale à étudier dans la nouvelle sphère publique est celle des rapports de pouvoir. Et pour lui, le grand enjeu du pouvoir est la conquête des mentalités. L'auteur affirme donc qu'il est beaucoup plus efficace de convaincre quelqu'un à se comporter comme vous le voulez que de l'obliger à le faire d'une manière coercitive. Dans ce sens, la grande question politique aurait lieu dans les médias, et il s'agirait de la bataille pour les mentalités. Castells (2007, pp.238-239) affirme donc :

This is because the fundamental battle being fought in society is the battle over the minds of the people. The way people think determines the fate of norms and values on which societies are constructed [...] Because communication, and particularly socialized communication, the one that exists in the public realm, provides the support for the social production of meaning, the battle of the human mind is largely played out in the processes of communication.

Dans le paradigme qui est le mien, cette affirmation devrait être formulée d'une autre manière : la bataille pour les mentalités n'est pas un simple processus de persuasion de l'autre. Il s'agit d'un processus de subjectivation, de production de subjectivités. Et ceci parce que la production de subjectivation est elle-même l'élément infrastructurel du capitalisme, l'élément qui rend la production matérielle possible (Guattari & Rolnik, 2007). Alors, le fait que la politique ait lieu dans les médias de nos jours implique beaucoup plus de choses qu'une question de persuasion. Il implique la véritable production des « cibles » mêmes de la persuasion.

Il faut nous rappeler qu'un des traits caractéristiques de la sphère publique est qu'elle a un lien clair avec l'instance de prise de décisions politiques. Pour que la sphère publique ait des impacts dans la politique, il faut que l'opinion qui s'y forme ait une influence sur la sphère de prise de décisions. Mais il n'est pas encore clair que les discussions qui s'y déroulent ont un rapport avec l'instance de prise de décisions politique qui est l'État. Selon Farrell & Drezner (2007, p.29), les données empiriques nous révèlent que les résultats de la réflexion produite dans l'environnement des nouveaux médias, dont la blogosphère, sont beaucoup plus indirects que directs.

Nonobstant, les blogues et les sites personnels se multiplient, et quelque chose nous pousse de plus en plus à y aller pour exercer notre droit à la parole et pour parler de politique.

Alors, il est encore tôt pour affirmer que les blogues seraient au cœur d'une révolution dans la sphère publique contemporaine. Il nous faut encore investiguer pour savoir si la « république des blogues » manque ou non d'un *cratos*. Et, ce qui est plus important même, il faut chercher quelles relations existent entre les dits nouveaux médias et les médias de masse, et quel est l'impact relatif des deux instances dans la formation de l'opinion publique. C'est dans l'investigation de cette deuxième question que ce travail se situe. La constitution de l'opinion publique dans le nouvel espace public est-elle encore influencée par les médias de masse ou les citoyens munis de leurs blogues commencent-ils à produire du contenu citoyen indépendant des premiers? Quels liens existent-ils entre ce qui se produit dans les environnements du dit nouvel espace public et ceux de l'espace public fordiste? Et encore, qu'est-ce qui nous pousse à prendre la parole de plus en plus dans ces environnements? C'est à toutes ces questions que j'essayerai d'apporter des éléments de réponse.

Une chose qui est restée implicite dans tout ce raisonnement, c'est que ce que j'entends par dispositif médiatique peut-être aussi compris comme un lieu. Ce qui peut se traduire par ce que Berten (1999, pp.38-39) nomme un « environnement », le lieu d'un processus de constitution de subjectivités. Ainsi, comment expliquer que des dizaines de milliers de blogues soient créés tous les jours dans le monde? D'où vient cette force qui nous invite à parler, à communiquer à tout prix et tout le temps? Qu'avons-nous tant à dire? J'essayerai de clarifier ces questions dans le chapitre théorique de ce mémoire.

Mais il est possible quand même de supposer qu'un maillon s'est perdu – ou ne s'est pas encore constitué - dans la chaîne qui attachait la discussion dans l'espace public à l'action politique gouvernementale. Néanmoins, la prise de parole dans ce premier

n'a jamais été si répandue. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène. Une de celles-ci est liée au processus de subjectivation. Il s'agit d'une invitation, d'une force qui nous fait croire que la communication dans l'espace public qu'est Internet est une dimension essentielle du sujet démocratique que nous devons être. Et une force qui nous dit que parler sur Internet est certainement une forme d'agir politiquement. Alors, ce n'est pas seulement d'une bataille pour les mentalités dont il s'agit. C'est de la production de ces mentalités elles-mêmes.

1.3 La cyberdémocratie et les utopies du Réseau

Avant de commencer la discussion sur le dispositif médiatique lui-même, il nous faut parler brièvement de certaines idées très en vogue dans les milieux académiques et non-académiques et qui parlent de la révolution démocratique que représenteraient le Web 2.0 et les blogues, théories avec lesquelles nous sommes indirectement en dialogue depuis déjà quelques pages. C'est seulement après avoir présenté ces idées que je serai en mesure d'argumenter sur leurs forces et leurs faiblesses et de donner mon point de vue.

Bardini (2000, p.57) affirme :

Incroyable présence du discours révolutionnaire dans les discours sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication ! [...] les discours de nos politiciens et penseurs, comme ceux de nos capitaines d'industrie, regorgent de cette évidence : ces techniques vont dramatiquement changer les choses, et finalement aboutir là où la modernité politique et technique avait échoué jusque-là, faute de moyens : une vraie révolution, la révolution aboutie, menée à son terme.

Dans son texte, Bardini travaille avec le trépied de la Révolution Française – liberté, égalité, fraternité – pour faire la généalogie de la morale des précurseurs de la dite « révolution de l'informatique ». D'après lui, ces trois termes décrivent bien l'état d'esprit des pères fondateurs de l'informatique personnelle. Celle-ci est le substrat de la dite révolution du Web 2.0, qui aurait fait de l'informatique la plate-forme pour la

participation démocratique de tous les usagers du réseau – le changement de consommateur à producteur. Plus spécifiquement, les termes empruntés aux révolutionnaires français de 1789 décrieraient bien un certain élan utopique ayant accompagné la genèse et la diffusion de l'ordinateur personnel à la deuxième moitié du vingtième siècle.

Dans nos termes, la généalogie que fait Bardini est celle des nouveaux discours qui accompagnent le changement de paradigme et la mutation de notre espace public. En tant que chercheurs, il nous faut aller en profondeur dans le questionnement de ces idéaux, qui ne sont que trop attirants. Il faut se demander : mais serait-ce vraiment l'aboutissement de la démocratie, le stade ultime de la liberté d'opinion et de parole? Et dans ce sens, la révolution de l'informatique personnelle serait-elle vraiment le stade final de la révolution démocratique? Ou – ce qui n'est que son image miroir – la ligne droite de la révolution démocratique n'avait-elle besoin que de cette innovation technique pour atteindre finalement son aboutissement?

Ces discours, encore présents de nos jours, partagent un point commun : une sorte de déterminisme technique ayant accompagné le « changement de paradigme ». Les racines de ce changement doivent être cherchées sur la côte ouest des États-Unis, quelque part au milieu du vingtième siècle, où l'idée forte et attirante d'une démocratie qui pourrait finalement devenir directe voyageait dans les airs de la contre-culture. Pour dire avec l'auteur :

L'accès universel, tel que nous le connaissons maintenant, est en fait l'ultime avatar d'une trajectoire de diffusion, un projet visant à saturer la population en la transformant effectivement en « communautés d'internautes », sorte d'*homo virtualis*, une des figures dominantes du posthumain tant à la mode. (Barini, 2000 : p.63)

On peut alors se demander si dans la période ayant suivi la genèse de l'informatique, ces idéaux se sont concrétisés. Ou, pour être plus dans le champ de notre matrice théorique, quelle est aujourd'hui la fonction latente de tous ces discours libérateurs?

Comment se matérialisent-ils, ces discours? À cette question, nous ne pouvons donner une réponse qu'après le travail de recherche empirique – quoique la suite de nos arguments laisse déjà entrevoir une réponse possible. Mais nous pouvons conclure avec Bardini (2000, p.70) :

Si l'idéal révolutionnaire peut s'appliquer dans une certaine mesure — il y a bien un changement de paradigme de la science et de la technologie informatique à la fin des années soixante — il convient d'y regarder à deux fois avant de prendre ses promesses sociales et politiques pour argent comptant.

Ces formulations au sujet de la révolution démocratique aboutie sont encore très présentes de nos jours. Elles se manifestent surtout sous la forme de la *cyberdémocratie* (Lévy, 2002), qui implique que les problèmes de répartition et d'exercice du pouvoir étaient dus en partie à un manque de moyens. Bien qu'utopique, la cyberdémocratie est une idée qui a des conséquences pratiques et politiques dans notre monde. Elle relève le plus souvent d'un désir franc de changer le monde pour le mieux. Conséquemment, mon intention ici n'est pas de fustiger les auteurs qui parlent d'elle comme s'ils étaient au service d'un méchant but quelconque. Bien au contraire! Je voudrais seulement clarifier que ce qui pour les uns est une utopie – donc, un *utopos*, ce qui n'a pas lieu – peut être pour les autres une réalité qui conduit parfois plus à l'éloignement de ce non-lieu désirable qu'à son atteinte.

L'idée d'une démocratie planétaire qui aurait Internet pour centre est baignée d'un certain déterminisme technique que nous devons explorer plus à fond. D'après Lévy (2002, p.16), l'évolution humaine tend au perfectionnement de l'intelligence collective. Celle-ci est mieux servie par la démocratie, « qui traduit l'intelligence collective en politique. » La marche de notre progrès semble nous amener du cyberspace à la cyberdémocratie (Ibidem, p.21), dans laquelle nous nous rapprocherions des traits essentiels de la civilisation : « l'aspiration à la liberté et la puissance créative de l'intelligence collective. » (Ibidem, p.33)

Lévy continue en disant que dans la cyberdémocratie, « l'opinion publique se forgera de plus en plus dans les listes de discussion, forums, chat rooms, réseaux de sites Web interconnectés et autres dispositifs de communication propres aux communautés virtuelles dont certains médias « classiques » seront, tout au plus, des points de ralliement. » (Ibidem, p.58) Et « quand les citoyens dont les idées sont opposées fréquentent la même communauté virtuelle, ils acquièrent une réelle familiarité avec les opinions d'« adversaires » avec qui ils dialoguent quotidiennement. S'annonce ainsi la fin d'une certaine raison monologique et le mûrissement d'une *raison politique dialogante*. » (Ibidem, p.137; italiques dans l'original)

La nouvelle opinion publique se constituerait à travers un art du dialogue, dans laquelle « chacun de nous est une *source de sens* originale, autonome et responsable. » (Ibidem, p.264, italiques dans l'original). « Ce reflet indéfiniment multiplié des intelligences entre elles, cette implication réciproque étend l'univers commun, *le monde des idées* où se révèle, tandis que croît l'intelligence collective, une réalité de plus en plus vaste, dans toutes les dimensions de l'esprit. » (Ibidem, p.270, italiques dans l'original)

À part quelques remarques que je pourrais faire au niveau de la *raison dialogante* et du rôle de la différence dans la cyberdémocratie, une telle utopie me paraît bien amusante. Pourtant, elle n'est pas toujours envisagée comme une utopie, et donne place à des formulations comme celle qui suit :

Le cinquième pouvoir [les nouveaux médias] ne se contrôle pas, contrairement à ceux qui l'ont précédé. Tout le monde peut se l'approprier et s'en revendiquer. Décentralisé et non hiérarchisé, il n'a pas de point vulnérable, sinon chacun des individus qui le composent. Il n'est pas un pouvoir mais une infinité de pouvoirs individuels. En fait, il est un non pouvoir, il nie la nécessité d'un commandement fort et montre que, entre chacun de nous, des choses importantes se produisent. (Crouzet, 2007 : p.249)

Ou encore celle-ci, au sujet de la démocratie qui serait déjà en train de naître : « Cette démocratie, qui s'appuie sur les « médias des masses » émerge spontanément,

dynamisée par les dernières technologies de l'information et de la communication auxquelles sont associés de nouveaux modèles économiques. » (De Rosnay, 2006 : p.9) Celui-ci poursuit :

Le nouveau pouvoir en train de se constituer, encore embryonnaire, crée ainsi un changement d'équilibre des forces. Non seulement entre les médias classiques et les médias émergents, mais également entre les structures politiques, industrielles, les institutions traditionnelles et les nouvelles structures civiles citoyennes. (Rosnay, 2006 : p.96).

En tant que chercheur, il me semble nécessaire de mobiliser une démarche empirique pour confirmer si nous nous dirigeons en effet vers cet *utopos* ou si ce qui se passe n'est que le contraire d'une bonne partie de ces formulations. La cyberdémocratie est-elle vraiment en train de naître? Dans ce nouvel espace médiatique, les médias de masse ont-ils plus que des fonctions accessoires? Les citoyens sont-ils en train de renverser le pouvoir et de se constituer dans un nouveau « contre-pouvoir »? Il serait plus aisé de se demander d'abord : quels sont les liens qui unissent les médias de masse et les nouveaux médias?

Pour mieux répondre à ces questions, il nous faut maintenant réélaborer celles-ci sous la forme de concepts. Nous avons vu jusqu'ici que les interrogations qui traversent ce travail portent surtout sur les enjeux politiques qui entourent l'arrivée d'un objet technique dans un contexte qui lui préexiste, et ceci non seulement au niveau des possibilités qui s'ouvrent à partir de lui, mais aussi au niveau de ce que nous en faisons concrètement dans la pratique quotidienne. Dans le chapitre suivant, celui du cadre théorique, j'essayerai de transformer mes interrogations dans des concepts théoriques. Ceux-ci nous aideront à mieux traiter la base de données qui a servi d'empirie à ce travail, et ainsi à ne pas nous éloigner des fondements de cette recherche : l'investigation du quotidien de la blogosphère et des rapports qu'ont les usagers du blogue avec l'environnement médiatique où ils se trouvent - l'investigation, donc, des liens qui attachent inéluctablement les usagers aux formes médiatiques qui leur préexistent.

2. Cadre théorique : l'objet technique et le social

Mais la blogosphère possède une gravitation propre, nous exigeant des textes et des posts qui fonctionnent pour elle, tandis que ma vie intellectuelle en dehors du monde numérique devient exclue au nom de l'immédiat journalistique. [...] C'est mieux de changer de disque : soit le blogue me sert, soit je deviens son serviteur⁵.

Marcelo Coelho (2009), dans son blogue

Dans le premier chapitre, j'ai développé les thèmes principaux de ma problématique : la popularisation de l'objet technique blogue et les changements qui y ont été apportés après la sortie de la controverse; le contexte dans lequel l'objet a été diffusé, celui du Web participatif et de ce que nous avons nommé la « médiatisation de la politique »; et finalement les utopies du Réseau et l'idée selon laquelle nous serions en train d'assister à l'avènement de la cyberdémocratie.

J'ai aussi affirmé que la plupart des discours qui portent sur la libération de la parole et sur le Web participatif comme stade final de la révolution démocratique occidentale partageaient tous une vision extrêmement déterministe sur la technique. Et j'ai exposé mes réserves à l'égard de cette forme de déterminisme, en ceci qu'elle ignore souvent la dimension contingente de l'usage des objets techniques. Ceci parce qu'à mon avis ces objets se prêtent à des usages qui prennent leur forme à travers le temps et dont le sens n'était pas forcément clair lors du moment de leur conception. Quoiqu'avec certaines nuances, l'interprétation que j'offre sur les objets techniques se rapproche d'une vision constructiviste de la technique. J'exposerai par la suite les axes principaux de ce courant théorique, et en particulier ceux d'une de ses formes la plus connue, la théorie de l'acteur-réseau.

⁵ Dans l'original, en portugais : « Mas a blogosfera tem uma gravitação própria, exigindo textos e posts que funcionem dentro dela, enquanto minha vida intelectual fora do computador vai ficando excluída em nome do imediato jornalístico. [...] Melhor mudar de toada: ou o blog me serve, ou termino seu servidor. »

2.1 L'approche constructiviste de la technique et la théorie de l'acteur-réseau

La sociologie de la traduction – aussi appelée théorie de l'acteur-réseau - a été développée à la fin des années 1970, en France, surtout par les sociologues Bruno Latour, Michel Callon, Antoine Hennion et Madeleine Akrich. Se plaçant en rupture à la fois avec des courants atomistes et holistes de la pensée sociologique, ces auteurs ont mis en échec des idées dominantes dans la pensée sociale du vingtième siècle : tant l'autonomie humaine dans l'action que la surdétermination des structures. Latour, Callon, Hennion et Akrich ont affirmé ainsi qu'il n'existerait pas d'action sociale où il n'y aurait pas de participation d'entités non humaines.

Dans ce sens, Bruno Latour nous dit que l'idée selon laquelle la société est l'ensemble des interactions entre des acteurs humains conscients s'applique beaucoup plus à l'étude des singes qu'à celui des humains. Il affirme :

En effet, la sociologie des singes se présente comme l'exemple extrême de l'interactionnisme, puisque tous les acteurs sont co-présents et s'engagent, face à face, dans des actions dont la dynamique dépend, en continu, de la réaction des autres. (Latour, 1994 : p.588).

Effectivement, l'idée selon laquelle la base des relations sociales serait l'action exclusivement humaine a fait de la sociologie une science sans objet, toujours selon Latour. Rappelons ce que Max Weber, un des pionniers de la sociologie compréhensive, disait de la relation sociale : « Nous désignons par « relation » sociale le comportement de plusieurs individus en tant que, par son contenu significatif, celui des uns se règle sur celui des autres et s'oriente en conséquence. » (Weber, 1995 : p.58)

Bruno Latour signale que si le fondement des relations sociales doit être compris comme l'action orientée réciproquement, la sociologie peut alors bien s'organiser pour n'étudier que la « société des singes », où elle trouvera toutes les réponses à ses questions. Par contre, si la sociologie veut mieux comprendre la société des humains,

il est souhaitable qu'elle prenne en considération d'autres éléments qui font aussi partie de l'action humaine : les objets, les artefacts, bref les « non-humains ».

Mis à part certains excès rhétoriques et certaines ambiguïtés conceptuelles (Gingras, 1995; Collins et Yearly, 1992; Lenoir, 1994), la sociologie de la traduction a apporté une vision originale à la compréhension des relations qu'entretiennent les humains avec une espèce de leurs créations, les objets techniques. En plus de faire la critique de l'interactionnisme et du fonctionnalisme, les sociologues de la traduction ont aussi ouvert le feu contre deux types de vision classiques et symétriques sur la technique : l'une déterministe, l'autre substantialiste. Ils ont proposé une voie du milieu, une synthèse nouvelle dans l'étude des relations entre l'humain et la technique.

Selon Andrew Feenberg (2004, p.25), le couple opposant déterministe-substantialiste serait une constante dans l'histoire de la recherche sur la technologie. D'un côté se trouveraient les défenseurs d'une vision *technocratique* de la technique, de l'autre ceux qui attribueraient une certaine vie, une *substance* aux êtres techniques. L'irrésolution de cette opposition serait la constante de la théorie sociale se focalisant sur la technique, irrésolution qui a trouvé une fermeture possible à la fin du vingtième siècle, grâce à la formulation d'une vision *constructiviste* de la technique.

Grosso modo, l'approche substantialiste, inspirée surtout de la vision du monde heideggérienne – mais ayant influencé toute une série de penseurs non nécessairement heideggériens comme Foucault et Marcuse, pour n'en donner que deux exemples - pose l'univocité du développement technologique vers le contrôle et la domination de l'humain, son propre créateur. Selon cette première approche, la technologie ne serait pas neutre mais dotée d'un sens inné; d'après la deuxième, la technologie serait comprise comme neutre, mais déterminante des rapports entre les humains – ce qui constitue la base du matérialisme historique.

En résumé et de manière simplifiée, comme le dit Feenberg (2004, p. 25) :

Ces théories « substantialistes » de la technique attribuent à la médiation technique un contenu substantiel qui va au-delà de la simple instrumentalité. Elles affirment que la technique n'est pas neutre, mais incarne des valeurs spécifiques [...] La technique est un tel mode de « dévoilement », une manière dont apparaît ce qui est. Comme mode de dévoilement de notre temps, la technique n'est pas simple instrumentalité. Elle forme une culture du contrôle universel.

Alors que :

Les théories déterministes, tel le marxisme traditionnel, réduisent au minimum notre capacité de contrôler le développement technique, mais considèrent que les moyens techniques sont neutres dans la mesure où ils satisfont simplement des besoins naturels. (Ibidem, p.32)

Quoique schématisée, l'histoire de la pensée de la technique telle que dessinée ici par Andrew Feenberg est assez claire et donne les dimensions du renouvellement qu'a représenté l'approche constructiviste de la technique. Celle-ci est fondatrice pour la théorie de l'acteur-réseau, et peut être synthétisée par la proposition suivante :

Le constructivisme affirme que les toutes premières formes d'une nouvelle technologie permettent d'envisager un grand nombre d'actualisations possibles. Certaines sont effectivement mises en œuvre, d'autres sont laissées de côté. Selon le principe de la symétrie, il y a toujours d'autres alternatives techniques viables qui auraient pu être développées à la place de celles qui ont été choisies [...] Comme d'autres institutions, les artefacts qui réussissent sont ceux qui trouvent des appuis dans l'environnement social. (Ibidem, p.33)

Les bases de la sociologie de la traduction et des approches constructivistes de la technologie ne pourront pas être exposées ici comme l'auteur le voudrait. Et ceci parce que l'ouverture interprétative que cette matrice théorique nous offre est immense. À elle seule, la description de toutes ses conséquences pourrait faire l'objet d'un mémoire. Gardons en tête, cependant, certaines de ses implications qui sont au cœur de l'hypothèse contenue dans ce mémoire.

D'abord, l'étude de la technique est fondamentale à la compréhension de la société, car le social et la technique sont dans une relation de codétermination. Si je me consacre à l'étude d'un objet technique, ce n'est pas que je veuille en faire l'herméneutique, mais parce que, dans le monde social humain, la technique est une donnée incontournable. Ou, pour dire comme Latour (1994, p.606) :

Chez les humains, il est presque impossible de reconnaître une interaction qui ne ferait pas appel à une technique [...] Pour s'occuper enfin du corps social en tant que corps, il faut traiter les choses comme des faits sociaux; remplacer les deux illusions symétriques de l'interaction et de la société par l'échange de propriétés entre les acteurs humains et non humains.

Ensuite, le constructivisme porte une attention aux alliances existantes dans une société qui déterminent l'adoption ou non d'un objet technique dont le contenu est toujours contingent. Les objets techniques dans leur usage sont le résultat d'un processus d'idéalisation dans la conception, de matérialisation dans la production et d'actualisation dans l'usage. C'est donc un processus de constitution de réseaux sociotechniques dans lesquels l'usage de l'objet acquiert progressivement du sens et des contours. Comme l'affirme Bardini (2007, p.14) :

À l'origine du processus innovant, l'usager n'est que virtualité, ensemble de représentations abstraites dans l'univers mental du concepteur. Puis, à mesure de la construction du réseau sociotechnique, l'usager prend plusieurs visages qui entrent en compétition pour une définition plus ou moins hégémonique de l'usage.

Donc, dans tout processus d'innovation technique, les concepteurs ont en tête un utilisateur virtuel pour l'objet qu'ils sont en train de créer. Donc, ils permettent une gamme d'usages, et au cours de l'adoption et de l'usage de l'objet, l'usager virtuel devient actuel et le concepteur devient virtuel (Bardini, 2007). C'est de cette interaction entre concepteur actuel/usager potentiel et usager actuel/concepteur potentiel que prend forme l'usage concret de l'objet technique.

Mais la dialectique entre le virtuel et l'actuel, le concepteur et l'utilisateur, ne suffit pas pour déterminer la place d'un objet dans la société. Il faut prendre en considération d'autres facteurs, dont la controverse et le moment suivant, où l'objet n'est plus le « sujet » d'une contestation. Il faut aussi – et ce sera développé plus en profondeur par la suite – prendre en considération les dispositifs dans lesquels ces objets sont pris.

La définition plus ou moins hégémonique de l'usage dont parlait Bardini (2007) est synonyme d'un moment toujours instable de *fermeture* - c'est-à-dire de stabilisation toujours temporaire de l'objet dans le réseau auquel il appartient. Il y a donc un usage plus ou moins délimité, qui n'est pas univoque ou définitif, mais qui résulte de certaines conventions. Comme nous l'avons vu au début de ce mémoire, l'objet technique en question ici – le blogue - se trouve maintenant dans ce moment d'après la fermeture, où il est déjà une boîte-noire, autour de laquelle on ne se dispute presque plus quant à sa définition.

Ce moment de fermeture est toujours l'issue d'une période de controverse. Et dans le cas des blogues, ce n'est pas différent. Une controverse est un moment où les acteurs qui étaient successivement dans les pôles virtuel et actuel pendant la conception et la mise en marché prennent la parole en tant que représentants de leurs visions sur l'objet. Ils s'érigent donc en tant que *porte-parole* dans le réseau de la controverse, et la résolution de celle-ci sera déterminante pour les contours de l'objet dans le futur. Par exemple, Bardini (1996) nous montre comment un objet apparemment très stable et aux contours bien définis comme la *souris* informatique a été la cible d'une controverse de long souffle, au sujet du nombre de boutons qu'elle devrait avoir.

Cette définition succincte de l'approche de la sociologie de la traduction la rend apparemment peu ambitieuse, ce qu'elle n'est pas en fait. Ses propositions ont pris cette forme à travers de longues années de débats et de controverses. En plus, elles résolvent une série de problèmes qui se posent lorsque la technique fait partie intégrante de notre compréhension du social, en particulier le problème du *telos*

présupposé du développement technique. Les notions de *réseau sociotechnique* et de *controverse* sont aujourd'hui des outils théoriques très bien stabilisés, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Et elles nous posent encore de petits problèmes, comme ceux autour de la notion de dispositif et des enjeux de pouvoir liés à la technique.

2.1 La technique comme dispositif

2.1.1 Les dispositifs

Nous avons évoqué des problèmes que nous pose la théorie de l'acteur-réseau pour certaines de nos conceptions du social. Il est temps de les approfondir. Par exemple, l'idée même de dispositif, d'un dispositif médiatique, telle qu'elle sera envisagée dans l'optique de ce travail, pourrait être en contradiction avec l'empirisme de la théorie de l'acteur-réseau. D'après celle-ci, l'usage des objets techniques serait le produit d'une suite causale d'événements et de disputes politiques les plus matérielles et localisées possibles. Il n'y aurait pas de cause externe aux réseaux sociotechniques qui puisse déterminer l'aboutissement d'une controverse. C'est-à-dire, pas de téléologie dans l'analyse des réseaux.

Mais il nous faut être en accord avec ce qu'affirme Gingras (1995, p.13) et ne pas négliger l'aspect macro-social du développement technique et de l'usage des objets dans la vie sociale :

Les études empiriques qui découlent des approches constructivistes et ethnographiques n'ont de sens que dans le cadre d'un modèle d'activité scientifique qui reconnaît de façon explicite des contraintes structurelles. [...] [L'habitus des agents sociaux] est le produit d'une trajectoire à l'intérieur d'un champ donné, adapté aux jeux et enjeux de celui-ci.

Alors que parler de dispositif pourrait sembler faire appel à des forces externes au réseau, gardons l'esprit attentif pour noter qu'en disant que l'objet technique en question est pris dans un dispositif médiatique (et qu'il est aussi lui-même un

dispositif), je ne veux pas dire que son sens soit inné ou qu'il y ait un *telos* du contrôle immanent à chaque être technique. Le dispositif n'a jamais de finalité anhistorique. Les dispositifs auxquels nous sommes confrontés tous les jours ne sont pas des contrôles transcendants. Ils sont le fruit de configurations historiques précises – d'un réseau sociotechnique lui-même – dans lesquelles les rapports de force se tissent et se retissent continuellement – entre autres dans les controverses scientifiques, qui changent les rapports de force dans une configuration donnée.

Plusieurs auteurs ont essayé au fil des ans de combiner la vision constructiviste de la technologie avec une vision du monde où les dispositifs jouent un rôle important. Dans leur travail synthétique sur les occurrences de la thématique du dispositif en sciences sociales, Peeters et Charlier (1999, p.17) nous montrent que l'approche de la sociologie de la traduction et les théoriciens du dispositif influencés par Michel Foucault auraient plusieurs points communs : le refus de la vision dualiste des rapports entre les humains et les non-humains et la conviction dans la fonction *protocolaire* – et ainsi gestionnaire – des réseaux sociotechniques.

Michel Foucault lui-même (2001b, p.299) nous indique qu'un parallèle peut s'établir entre les deux notions de dispositif et réseau sociotechnique :

Ce que j'essaye de repérer sous ce nom [dispositif] c'est, premièrement, un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments. [...] par dispositif, j'entends une sorte – disons – de formation, qui, à un moment historique donné, a eu pour fonction majeure de répondre à une urgence. Le dispositif a donc une fonction stratégique dominante.

Affirmer un certain isomorphisme entre les idées de dispositif et de réseau sociotechnique n'implique qu'une légère dislocation dans la compréhension du jeu de

forces dans la société par rapport à celle de la sociologie de la traduction. La théorie de l'acteur réseau travaille souvent avec une notion vidée du pouvoir. Elle le fait surtout pour se différencier des deux théories de la technique contre lesquelles elle argumente (Feenberg, 2004). Pourtant, dans le cadre d'une théorie du pouvoir où celui-ci serait moins « la domination sur l'autre » et plus la « production de subjectivités » – c'est-à-dire plus positif que négatif - l'investigation sur la technologie acquerrait un sens complètement différent. Le pouvoir est producteur. Les technologies-dispositifs et les discours sont des producteurs de subjectivités, et chaque époque produit les siennes. On doit chercher l'origine de ce principe de gestion, non dans le transcendant, mais bien dans l'action sociale elle-même et dans les dispositions humaines aux relations sociales.

Pour arriver plus près de notre tentative de fournir une compréhension plus précise du pouvoir à une théorie constructiviste de la technique, disons que les affirmations ci-dessus ne seraient pas complètement étrangères à deux des figures les plus importantes de la théorie de l'acteur-réseau. La notion de *protocole* chez Bruno Latour peut donc, si retravaillée sur les bases d'un pouvoir productif, se rapprocher de notre idée de dispositif. Madeleine Akrich (2006 : p.161), peut ainsi affirmer dans le même sens :

Notre problème n'est pas de savoir si, par exemple, l'informatique est un formidable progrès ou un instrument supplémentaire d'asservissement des peuples, mais plutôt sous quelles conditions et selon quels mécanismes, l'introduction d'une nouvelle technologie peut aboutir à la recomposition partielle des relations qui définissent notre société, et même dans un second temps, à la modification de la représentation et des connaissances que nous en avons.

Dans ce sens, comme dans toute relation où il y a présence d'un non-humain, ces nouveaux rapports établis sont dans une certaine mesure encadrés, habilités et contraints par ces objets. Tout dispositif technique est ainsi une réélaboration de liens antérieurs et une transformation de relations anciennes. Tout objet technique est ainsi doté d'une dimension de gestion, ce qui veut dire que le premier a pour résultat de

prévoir et de programmer les actions des derniers. Nous nous éloignons ainsi de la définition du dispositif comme éminemment « panoptique » et nous nous rapprochons d'une vision plus « pragmatique, interactionniste » de celui-ci (Peeters et Charlier, 1999, p.18).

Les dispositifs techniques sont toujours les moteurs de la recomposition des relations sociales. La participation d'un objet technique dans une relation où il n'était pas présent naguère implique plus qu'une simple « médiation ». La présence d'un objet technique dans une relation change la relation elle-même. Ce faisant, elle change les termes de la relation eux-mêmes. Les dispositifs impliquent donc toujours le changement de nos relations avec les autres et, conséquemment, avec nous-mêmes. Bref, la relation entre l'humain et le dispositif peut bien être comprise comme une production de subjectivité. Comme l'affirme Bertin (1999, p.39) :

Il y a un aspect de la fréquentation des objets, des mots, des personnes qui touche à la constitution de l'identité, qui établit une médiation affective et corporelle entre soi-même et le monde, entre soi-même et autrui, et finalement entre soi et soi.

Pour rétablir le lien avec notre sujet, l'introduction dans l'environnement de l'objet technique en question ici - le blogue - a ouvert l'espace médiatique à la manifestation individuelle, et ceci en ne demandant pas aux blogueurs une grande somme de capital. Mais d'une certaine manière cet objet nous contraint à ne publier que sous un mode particulier. Et - c'est là une de clés pour la compréhension de la technique - elle nous donne l'illusion que cette nouvelle manière d'interagir n'est faite que de liberté. Pourtant, c'est sur la base d'un pouvoir plus subtil qu'agissent les dispositifs. Ils nous entraînent dans un mouvement constant de naturalisation et de dépolitisation de nouvelles formes de relation avec soi et avec l'autre qui sont éminemment politiques. C'est-à-dire qu'ils nous donnent à voir comme naturels et inéluctables nos processus contingents de subjectivation.

Les dispositifs sont donc imbus d'un principe de pure gestion, de gouvernement des hommes. En suivant Giorgio Agamben (2007) – et la répartition du monde qu'il propose - il y aurait trois classes d'entités : les êtres vivants, les dispositifs et, entre les deux, les sujets. Le sujet serait ce qui résulte du corps à corps entre la substance et le principe dispositif. Ainsi, en suivant l'auteur, nous arrivons à la définition de la subjectivité comme ce qui résulte du contact entre l'humain et le principe de gouvernement des hommes. Autrement dit, le produit du contact entre l'être et les dispositifs qui le constituent et non comme l'être humain à son état naturel.

L'étymologie du terme moderne de dispositif remonte au mot grec d'*oikonomia*, c'est-à-dire le *nomus* de l'*oikos*, ou la gestion de la maison. Des théologiens chrétiens du deuxième siècle ont employé cette expression, *oikonomia*, pour désigner le rôle qu'incombait au Fils dans la trinité chrétienne, c'est-à-dire celui de la gestion de la maison de Dieu. En essayant d'échapper au débat autour de l'ontologie divine, les théologiens de la trinité ont pourtant introduit une nouvelle scission, dans laquelle baigne notre définition actuelle du dispositif : la gestion se fait sans aucune base dans l'être, pour le dire avec Agamben (2007, p.25) : « L'action (l'économie mais aussi la politique) n'a aucun fondement dans l'être : telle est la schizophrénie que la doctrine de l'*oikonomia* a laissée en héritage à la culture occidentale. »

Le mot choisi par les théologiens pour traduire en latin l'*oikonomia* grec fut celui de *dispositio*, qui a donné finalement notre « dispositif ». Le dispositif nomme donc une activité de gouvernement qui n'a aucun fondement dans l'être et qui, par conséquent, implique toujours une activité de subjectivation, qui produit son sujet. C'est pourquoi Agamben peut interpréter la technique dans le monde contemporain comme une prolifération massive de dispositifs, et définir ceux-ci comme :

Tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. (Ibidem, p.30-31)

Si nous prenons ces idées pour acquises, il faudrait donc interpréter la prolifération des nouvelles technologies de l'information et de la communication comme une prolifération inouïe de dispositifs. Les « nouveaux médias » et le dit Web 2.0 sont en fait plus que des plateformes de publication d'information. Ils sont cause et conséquence d'une transformation importante dans le dispositif médiatique des démocraties occidentales, dans lequel le principe de gestion du comportement est central. Et ceci implique aussi un changement majeur dans les processus de production de subjectivités.

2.1.2 Le dispositif médiatique

Depuis déjà quelques années, un bon nombre de chercheurs en communication se sont tournés vers l'étude des médias par le biais de la théorie du dispositif (Sénécal, 1995; Mattelart, 1995; Berten, 1999; voir aussi pour un index de quelques unes de ces recherches Peeters et Chalier, 1999). Surtout après les grands changements que la création et la dissémination d'Internet ont apportés, ces chercheurs ont proposé une dislocation par rapport à l'optique critique traditionnelle des études médiatiques, pour ainsi envisager de plus en plus les médias comme des formes de gestion de la vie et des relations sociales. Cette nouvelle manière d'envisager l'objet est apparue comme une alternative à la compréhension des médias comme étant des mécanismes de dissémination de la fausse conscience réifiée – bref, au lieu de réfléchir aux médias comme des produits de l'infrastructure et comme des mécanismes idéologiques du capitalisme.

Dans ce sens, Sénécal (1995, p.234), l'un des premiers à faire des analyses de ce genre, nous dit :

Au-delà du fonctionnement économique et de la teneur idéologique des médias, il est en fait essentiel de saisir comment les technologies de communications infèrent certains modes d'appropriation de la vie. [...] Car on peut se demander si ces dispositifs ne sont pas devenus, à l'instar de la division capitaliste du travail pour l'ère industrielle, des systèmes

d'organisation et de régulation sociale, aussi bien que des dispositifs de dispersion et d'encadrement.

La question du dispositif dans le monde contemporain est d'une importance capitale. En plus de nous permettre d'échapper au long débat sur l'infrastructure et la superstructure dans le capitalisme contemporain, elle nous invite à reprendre le débat classique sur les mécanismes qui font agir les individus d'une certaine manière ou d'une autre, selon une logique d'adaptation inconsciente à des systèmes fonctionnels (une approche fonctionnaliste) ou, de l'autre côté, selon une logique de la liberté individuelle avec une emphase sur l'action sociale (une approche atomiste). C'est-à-dire que penser la société sous l'optique des dispositifs nous permet d'échapper à la fois à la vision du système social comme d'une unité fonctionnelle et de celle qui focalise exclusivement sur « l'attitude devant le choix » (Lazarsfeld, 1970 : p.9). Plus précisément, pour dire avec Peeters et Chalier (1999, p.15), l'application du concept de dispositif nous rend possible une approche « de l'*entre-deux*. »

Vladimir Safatle (2008, pp.116-117) prend position pour cette voie du milieu. D'après lui, avant de commencer à réfléchir en termes de dispositif, il nous faut nous poser des questions sur la genèse de ces structures d'action elles-mêmes. Ce faisant, on arrivera à la conclusion que celles-ci ont pour champ ontogénétique une base empirique. Autrement dit :

Il y a une genèse empirique des structures d'orientation de ce qui aspire à être vu comme une action rationnelle. [...] Nous devons nous demander qu'est-ce qui doit arriver au sujet pour qu'il s'oriente dans un régime de rationalité qui lui impose des standards d'ordre, des modes d'organisation et des structures institutionnelles de légitimité⁶.

⁶ Les citations sont des traductions libres de l'original, paru en portugais en 2008. Étant donné qu'il n'y a pas encore de traduction du livre, je l'ai fait moi-même pour les fragments en question. Dans l'original : «Há uma gênese empírica das estruturas de orientação do que aspira ser visto como ação racional. [...] Pois devemos nos perguntar o que deve acontecer ao sujeito para que ele possa se pautar por um regime de racionalidade que impões padrões de ordenamento, modos de organização e estruturas institucionais de legitimidade. »

Par ce biais, donc, avant de poser *a priori* les structures d'action dans lesquelles sont imbriqués les sujets, la théorie sociale doit se demander quelle est l'ontogenèse de ces structures elles-mêmes. C'est-à-dire, ces structures d'orientation de l'action sont issues des dispositions individuelles à l'action sociale. Donc, parler de l'« espace médiatique » (Sénécal, 1995) en termes de dispositif implique de concevoir celui-ci comme un espace de gestion et d'organisation de l'action sociale qui n'est pas posé d'avance comme une nécessité. Nous ne sommes dans le terrain ni de l'analyse structurelle ni de l'analyse atomiste. Il est bien des sortes de structures qui nous font agir et qui agissent avec nous. Mais celles-ci comprennent autant des cadres symboliques que des objets concrets.

Comme nous l'avons vu, les dispositifs sont, selon Giorgio Agamben (2007), des entités d'orientation de la conduite. Pourtant, leurs racines ne peuvent pas être cherchées seulement dans les structures pratico-cognitives du sujet, mais aussi et principalement dans l'objectivation de l'action humaine. Dans l'objectivation de l'action de nos contemporains et aussi de ceux qui ne sont plus de notre monde – dans le sens des protocoles et des actants hybrides dont parle Bruno Latour (1999, p.114). Les hommes du passé nous ont laissé des traces symboliques et matérielles de leur passage par la planète. Vivre en société, c'est cohabiter à la fois avec les vivants et avec les morts. Dans le cas des premiers, de façon immédiate ou médiée; dans le cas des deuxièmes, seulement de façon médiée. Le dispositif, dans ce sens, c'est un médium. Un médium d'orientation de l'action. Vivre au milieu des dispositifs, c'est vivre en société; c'est cohabiter avec les vivants et avec les traces que nous ont laissés ceux qui ne sont plus là.

Pourtant, nous ne pouvons pas comprendre ces traces comme étant de la seule coercition. Ce serait à la fois minimiser la dimension du choix dans l'action humaine et envisager la société comme un ensemble statique. D'ailleurs, cette double dimension du dispositif – liberté et contrainte – n'échappe pas à ses théoriciens contemporains. Comme l'affirme Berten (1999, p.36) :

Il est caractéristique que, dans une sorte de mouvement de balancier, on soit passé de dispositifs objectifs, impersonnels, extérieurs aux sujets, à des dispositifs subjectifs, conscients et volontaires.

Les innombrables outils techniques avec lesquels nous travaillons quotidiennement sont des directeurs de la conduite. C'est-à-dire par cela, qu'ils ont deux côtés : pendant qu'ils ouvrent un monde de possibilités à notre action qui autrement n'auraient pas pu exister – la roue n'est pas l'invention d'un homme seul, elle est l'accumulation graduelle d'une série de savoirs; sans cette accumulation matérielle objective, notre vie serait absolument différente et certainement plus restrictive – les dispositifs nous contraignent aussi à agir d'une certaine façon – le téléphone ouvre la possibilité à ce que quelqu'un communique avec sa famille d'un pays distant, mais il le contraint aussi à le faire, dans une certaine mesure.

Si je parle ici d'Internet – et de la blogosphère - comme d'un dispositif, il faut garder en mémoire que je ne parle pas exclusivement de liberté, ni de contrainte. Il devient ainsi clair pourquoi ce travail se méfie des discours sur la « libération de la parole » ou de sur la « démocratie achevée » qui seraient les conséquences de cette innovation technique. Une analyse qui prendrait la technique exclusivement comme libération oublie une partie importante de son contenu. Dès qu'on entre dans la logique de l'objet technique, il nous faut accepter une certaine soumission. Pour les analyses théoriques, alors, il nous faut donc un *certain* déterminisme. Ce mélange de déterminisme et de liberté d'action de la part du sujet est bien traduit par une notion centrale dans l'approche constructiviste de la technique : celle de « flexibilité interprétative » (Bijker et al., 1987).

Par ce terme il faut comprendre que la technologie nous offre à la fois un cadre pour son usage et des possibilités de jouer avec la flexibilité de celui-ci. Le sujet est donc toujours devant certaines possibilités d'utilisation de son objet, mais il ne crée jamais des usages différents à partir de rien. C'est d'abord l'objet technique qui lui offre la possibilité interprétative. Et dans les dispositifs dont nous parlons ici, il y a toujours

une autre chose aussi importante dans la stabilisation et la popularisation des objets : c'est la logique dominante d'usage. Ceci est un point important de ce travail. Quoique la flexibilité interprétative soit toujours valide, une logique dominante existe invariablement au sein des dispositifs. Et c'est dans les termes de cette logique – et de l'attrait qu'elle exerce sur les usagers – qu'il faut chercher ce *certain* déterminisme, inévitable aux analyses des dispositifs.

Pour dire avec Jacquinet-Delaunay et Monnoyer (1999, p.12) :

Au-delà des traditionnelles dichotomies, ce concept [dispositif] permet d'appréhender, dans toute leur complexité, les rapports entre le technique et le symbolique, entre le sujet et l'objet, en mettant en évidence à la fois les logiques d'usages et le positionnement idéologique ambigu du dispositif, entre liberté et déterminisme.

Conséquemment, parler de dispositif en général implique avoir en tête toutes ces considérations préalables. Dans le champ qui est le nôtre, celui de l'analyse des médias, il nous faut dégager les conséquences de ces considérations pour les voir dans le rapport à notre objet d'études. Alors, il faut se demander, qu'est-ce que le dispositif médiatique? Est-il un grand mécanisme de répression à la prise de parole par les citoyens, ce qui nous contraint à ne pas avoir accès à la place publique sinon par le biais des grandes corporations et des détenteurs des moyens de production? Les libertés et les contraintes sont-elles déterminées exclusivement par l'infrastructure des sociétés capitalistes avancées?

Pensons peut-être plutôt comme Sénécal (1995, p.234) :

Plus globalement, le rôle joué par les dispositifs communicationnels en est un de structuration, de gestion et finalement d'autorégulation de l'espace-temps social. En suggérant un cadre particulier de leur usage, ils ont une incidence directe sur les modèles de vie, de pensée, d'action des individus.

Si nous parlons de structuration des actions, nous parlons nécessairement des processus de subjectivation impliqués dans le contact quotidien avec les dispositifs. Ces « incidences sur les modèles de pensée » dont parle Sénecal sont au fond des formes de subjectivation propres à la relation entre les hommes et les dispositifs qui les entourent. Internet n'est pas le point d'aboutissement d'un grand appareil répressif de l'expression des citoyens, ni le contraire. Sous l'optique du dispositif, les nouveaux médias seraient plutôt le produit d'un mouvement qui nous stimule à vouloir toujours parler. Mais qui nous propose également une logique dominante pour le faire.

Un parallèle direct avec les idées de Michel Foucault (1976) nous sera peut-être utile. Dans son *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, Foucault fait des affirmations aussi intrigantes que polémiques. Il affirme ainsi que ce n'est pas dans la répression que nous devons chercher la clé de la sexualité de l'homme moderne. Ce qu'il appelle l'« hypothèse répressive sur la sexualité » - qui propose que l'histoire des questions de genre en Occident serait celle du tabou et de l'interdiction de parler - n'est qu'une partie d'un dispositif centré en vérité sur le rituel de la confession. C'est en parlant, c'est en essayant de dire la « vérité sur soi-même » que se construit notre sexualité, et non en cachant. En parlant, « tu vas te fabriquer de la vérité, et de la vérité qui sera ta vérité. » (Foucault, 2001b, p.316) L'acte de parler toujours sur soi et sur sa sexualité est ce qui nous constitue comme des individus dont une vérité sexuelle est possible.

Comme l'affirme Safatle (2008, pp.122-123) :

[Foucault] Insiste que les technologies de soi, propres au monde bourgeois moderne, ne peuvent pas être comprises comme de simples dispositifs répressifs appuyés contre un corps libidinal métaphysiquement présumé, le substrat naturel qui serait la base des opérations du pouvoir [...] Seulement de cette manière nous pourrions comprendre que la modernité a été un long processus de constitution (et non de répression) de la sexualité, d'implémentation d'un pouvoir disciplinaire ayant constitué tant

des mécanismes d'incitation à des modes d'investissement libidinal reconnus socialement que des figures de résistance⁷.

Dans une certaine mesure, une articulation entre le dispositif de la sexualité dont parle Foucault et le dispositif médiatique de nos jours peut être fructueuse. C'est-à-dire qu'il ne faut peut-être pas comprendre le dispositif médiatique comme étant simplement un espace qui auparavant était fermé et qui désormais – après l'innovation technique – serait ouvert. Pour comprendre les médias d'aujourd'hui sous l'optique du dispositif, il faut absolument échapper à ce que nous pouvons appeler l'« hypothèse répressive sur les médias⁸ ».

L'« hypothèse répressive sur les médias » - et son image miroir, la « démocratisation de la parole » - sont des éléments du dispositif médiatique lui-même. L'idée selon laquelle les médias de masse seraient des mécanismes super-structurels qui nous inviteraient à rester muets devant le monde – et ainsi, qui nous inciteraient à ne pas nous prononcer sur l'existence que l'on veut tant décrire et à ne pas parler de politique sur la place publique – cache au fond une question plus complexe : qu'est-ce qui nous invite à parler?

Il est important de clarifier que cette inversion de la question ne s'est montrée possible que maintenant, lorsque l'accès aux moyens de production symbolique a été favorisé par la dissémination d'Internet. Dans les démocraties avancées, ces moyens de production sont aujourd'hui disponibles à la majorité des citoyens à des coûts modiques. Et même dans un pays comme le Brésil, où le niveau de développement social n'est pas aussi haut que celui du Canada et des démocraties européennes, le

⁷ Dans l'original : « Insiste que as tecnologias de si, próprias ao mundo burguês moderno, não podem ser compreendidas como simples dispositivos repressivos, montados contra um corpo libinal metafisicamente pressuposto, substrato natural que apareceria como base para as operações do poder [...] Só assim poderíamos compreender que a modernidade foi um longo processo de constituição (e não de repressão) da sexualidade, implementação de um poder disciplinar que constituiu tanto mecanismos de incitação a modos de investimento libidinal reconhecidos socialmente quanto figuras de resistência. »

⁸ Il est évident que cette « hypothèse répressive » n'existe pas en tant que telle. Elle est manifestement un type idéal. Les manifestations de cette « hypothèse » peuvent pourtant être retracées dans des textes réels, savants ou profanes, sur la thématique en question.

nombre d'habitants ayant accès à Internet est déjà considérable et s'accroît rapidement⁹.

Sous l'optique du dispositif, donc, il est devenu clair que l'hypothèse répressive est aujourd'hui inapte à rendre compte de l'écologie médiatique contemporaine. Et ceci même dans les pays du tiers monde, où les inégalités sociales ont toujours contribué à la concentration des moyens de production symbolique. Quoique les grands monopoles médiatiques existent encore, de plus en plus de citoyens possèdent les moyens de se faire entendre sur la place publique. En Amérique du Nord, cette ouverture de l'espace médiatique est déjà une réalité. Au Brésil, elle est à la fois une réalité et une promesse. Aujourd'hui, le nombre d'utilisateurs de blogs au Brésil est estimé à environ 9 millions (Lemos, 2009 : p.11). Vu l'expansion du taux de pénétration d'Internet dans ce pays, il est à espérer que ce nombre augmentera encore beaucoup dans les prochaines années.

Or, la critique doit donc se demander si c'est encore en restreignant aux citoyens l'accès aux médias que le pouvoir s'exerce. Si ceci a semblé être le cas dans une bonne partie du vingtième siècle, où les grandes corporations détenaient le monopole de l'espace médiatique, l'idée que la vraie démocratie ne se réalisait pas faute de moyens est devenue plutôt invraisemblable aujourd'hui. Ainsi, une perspective qui envisage le dispositif médiatique comme un champ de forces et un lieu de production de subjectivités me semble mieux adaptée qu'une approche exclusivement économique pour problématiser les médias du présent.

Ce n'est peut-être plus uniquement en restreignant l'accès des citoyens aux médias que le pouvoir s'exerce. C'est peut-être aussi en stimulant ceux-ci à parler toujours (et de plus en plus). Parler d'eux et du monde qui les entoure. Parler de la politique et de ceux qui parlent de politique. Parler de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils ont été

⁹ D'après l'institut de recherches Datafolha, le nombre de Brésiliens ayant accès à Internet était de 64,5 millions en Août 2008 (5,5 millions de plus qu'en janvier 2008) – dans un pays de 190 millions d'habitants. L'étude peut être trouvée en ligne sur : <http://www.sembrasil.com.br/noticias/numero-de-pessoas-com-acesso-a-internet-no-brasil-apresenta-crescimento-explosivo.html>

amenés à penser. C'est-à-dire qu'il ne s'agit peut-être plus d'idéologie mais de transparence à tout prix (Sloterdijk, 1987). La société des hommes les plus éclairés et qui semblent se manifester le plus dans l'histoire est aussi - et sans doute – le « corps social le plus docile et le plus soumis qui soit jamais apparu dans l'histoire de l'humanité. » (Agamben, 2007 : p.47).

Alors, une théorie des médias à l'âge d'Internet doit se demander au fond : qu'est-ce que le nouvel espace médiatique et, à l'intérieur de celui-ci, que sont le Web 2.0 et la blogosphère? Ils sont partie d'un dispositif, certes, dans le sens où nous le comprenons ici. Et il s'agit d'un dispositif qui nous incite à parler toujours et le plus possible. Une des nouvelles modalités de production et reproduction des citoyens se fait dans l'incitation à la manifestation médiatisée, et non dans sa répression. Mais ceci ne coïncide pas tout à fait avec l'utopie cyberdémocratique traitée auparavant.

Ainsi, l'affirmation que fait Armand Mattelart (1995, p.13) illustre bien cette hypothèse :

Publish or perish, disent depuis longtemps les chercheurs anglo-saxons. Aujourd'hui, on pourrait plutôt dire que nous vivons dans l'ère définie par le slogan : *publish or perish*. Car, sous toutes les latitudes, de plus en plus de publications issues des centres universitaires ne sont que des monnaies d'échange sur des *curricula vitae*, sans aucun enjeu social réel si ce n'est celui d'alimenter une machine qui exige pour l'avancement dans la carrière de consommer de plus en plus de papier ou de disquettes.

Ce que déclare l'auteur par rapport au domaine académique des années 1990, nous pouvons probablement l'étendre au domaine de la publication dans les environnements du Web participatif à notre époque. Dans la nouvelle économie de la parole citoyenne, c'est aussi *publish or perish*. C'est dans ce point probablement que l'on peut trouver la clé pour comprendre ce que j'ai affirmé auparavant au sujet du degré de soumission à la logique d'usage dominante qui opère dans les dispositifs. S'il est vrai que notre dispositif médiatique nous incite à parler, alors le fait de ne pas

entrer dans cette économie doit engendrer pour les uns une certaine réjouissance propre à l'exercice de la liberté que nous avons de ne pas se soumettre à la logique de l'« homme numérique ». Mais pour les autres, pour ceux qui sont déjà dans le dispositif, la non soumission à la logique dominante doit certainement engendrer un certain niveau de frustration (par exemple, celui attaché à la réduction du nombre de lecteurs de mon blogue). Alors, pour ceux qui sont dans le dispositif : parlez ou périssez.

Mais étant donné que le filtrage me semble être la logique dominante d'usage du blogue et de publication d'informations par les citoyens – comme cela sera clarifié par la suite - et étant donné que les gros changements technologiques n'ont pas encore engendré des changements dans nos institutions politiques – ou peut-être faute de vrais enjeux « citoyens » qui donneraient du sens à la révolution démocratique - *filter or perish*. Filtrez ou périssez, c'est peut-être le mot d'ordre de notre dispositif communicatif. Et en filtrant, trouvez votre vérité.

Je peux donc maintenant poser une prémisse importante pour ce travail, et qui est en rapport avec ce que je nommerai la « fonction filtre de la blogosphère ». C'est-à-dire que le dispositif médiatique nous incite peut-être à parler – et à parler beaucoup. En ce faisant, nous nous subjectivons comme des citoyens démocratiques modernes, nous trouvons que « notre vérité » est celle des citoyens de la démocratie représentative. Peut-être que cette « vérité » se trouve de plus en plus dans la « non-vérité » de la « désobjectivation » propre au contemporain (Agamben, 2007 : p.44). Pourtant, qu'il s'agisse de parler de soi dans la confession pour trouver sa « vérité » dans l'*être*, ou de parler toujours pour trouver sa « non-vérité » dans le *faire*, c'est bien de subjectivation dont nous parlons. Contrairement – en ceci seulement – à Agamben, nous devons conclure que la « désobjectivation » de quelqu'un qui passe toutes ses journées assis devant la télévision (Ibidem, p.45) est toujours une des modalités de la subjectivation. C'est la construction d'une identité qui n'est plus basée sur une « identité réelle », mais qui « ne poursuit rien d'autre que sa propre reproduction. » (Ibidem, p.46)

Dans ce sens, notre conception de dispositif s'approche beaucoup de ce qu'affirmait Armand Mattelart (1995, p.11) :

Nous partageons tous les trois [Armand Mattelart, Michel Sénécal, Yves de la Haye] l'intuition de ce qu'un mode de communication, plutôt que d'être une somme de techniques et de messages dont on pouvait « inverser le signe », était avant tout un modèle d'organisation et de gestion des relations sociales.

En fait cette « inversion du signe » est le corollaire de l'hypothèse répressive. Mais comme l'avancé déjà Mattelart, cette inversion – bien avant qu'elle ne se soit matérialisée dans le Web participatif de nos jours – ne pourrait pas constituer la grande révolution démocratique. Elle serait plutôt une transformation majeure au niveau des relations sociales. Plutôt qu'une révolution au sens politique, elle serait une mutation dans notre rapport à l'information, aux médias et aux processus de subjectivation. Ceci s'est avéré être vrai et il nous aide beaucoup à éclaircir les nuances du dispositif médiatique.

Nous devons donc nous rappeler que, comme le dit très bien Armand Mattelart (1995, p.14), la participation démocratique n'est pas synonyme de l'interaction technique. Une partie des promoteurs de l'idée de *cyberdémocratie* ne voient pas que celle-ci a les bases faibles. Nous aborderons cela plus à fond par la suite. Gardons en tête pourtant que la critique faite ici n'a pas pour but de brocarder le Web participatif pour valoriser la culture médiatique des grandes entreprises. Au contraire! Elle vise par contre à faire la critique de l'idée de la « démocratisation de la parole » comme si elle n'était qu'un synonyme d'interaction technique. Elle espère donc que cette appropriation des moyens de production de l'information soit, comme le dit Mattelart, une « appropriation critique ». Et que la critique se fasse dans l'appropriation créative et réflexive du dispositif, ce qui ne peut se faire qu'après une compréhension épurée de celui-ci.

Nous n'avons pas non plus l'intention d'affirmer ici qu'Internet n'a jamais eu et n'a toujours pas de potentiel de résistance – et ainsi, tomber dans l'analyse du dispositif comme n'étant que coercition. La question se trouve dans le fait que ce potentiel a été en grande partie saisi par une logique qui lui précède. Il s'agit peut-être d'un mouvement – propre au capitalisme contemporain (Boltanski et Chiapello, 1999) - d'absorption et de neutralisation de toute critique et de toute contradiction. Cette absorption se fait le plus souvent au profit de la norme et, non moins souvent, au profit du profit lui-même. Ainsi le potentiel de résistance saisi – d'un médium alternatif, par exemple - devient la force de la norme avec lequel il est en dialogue.

Ce mouvement est bien illustré par Chris Atton (2002, p.150) :

Does it make any sense to talk of alternative media in cyberspace? [...] Some distinctive processes of alternative print media production are no longer radical on the Internet. Non-hierarchical methods of communication and ease of participation in creating and commenting on media texts are now normalized in Internet practice.

Si nous avons la parole, nous l'avons d'une façon très particulière. Si j'ai le droit de parler de fonction filtre, comme je le ferai par la suite, remarquons d'abord qu'elle s'insère dans l'ensemble de ce que j'ai affirmé auparavant sur le dispositif. Si je propose le filtrage comme modèle pour comprendre la blogosphère politique, c'est pour deux raisons au moins. D'abord parce que ce concept – s'il est bien problématisé - montre très bien les faiblesses de l'hypothèse répressive sur les médias. Et ensuite, parce qu'il est très précis pour décrire comment le dispositif se met en action. Ou, ce qui est mieux, comment il nous fait agir et nous invite à se subjectiver à son contact.

C'est-à-dire que le filtrage est partie importante de cette dynamique immanente au dispositif, qui nous libère mais qui nous contraint à agir d'une certaine façon. Autrement dit : personne n'est un filtre s'il ne le veut pas, il suffit de ne pas entrer dans cette logique dominante, de ne pas avoir son blogue et de ne pas faire partie de la nouvelle économie de l'information. Pourtant, dès que vous y êtes rentrés, il n'y a

pas de champ libre d'action, le réseau de dispositifs est assez séducteur. Bref, une fois rentré dans le jeu, il faut jouer selon ses règles.

2.2 Le concept de filtre

2.2.1 Qu'est-ce qu'un filtre?

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Michel Foucault (1971) propose que derrière l'apparente « logophilie » dont témoignerait la société occidentale se cacherait plutôt ce qu'il appelle une « logophobie ». Cette idée, l'auteur la résume dans son hypothèse déjà très fameuse :

Je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité. (pp.10-11)

Parmi les principes de contrôle du discours, l'auteur explicite ceux qui s'exercent de l'extérieur - l'*exclusion* (dont l'interdit, le partage et l'opposition du vrai et du faux) et l'*ordre du discours* (le rituel, les « sociétés de discours », la doctrine et l'appropriation sociale des discours); et ceux qui s'exercent de l'intérieur - qu'on pourrait qualifier d'*autorégulation du discours*. Ces trois derniers principes seraient le commentaire, la notion d'auteur et les disciplines.

Deux de ces principes nous intéressent d'une manière particulière : le commentaire – dont je parlerai maintenant – et la notion d'auteur, qui aura sa place ultérieurement. Pour employer les termes de l'auteur et réduire une discussion qui se trouve être bien longue, le commentaire : « conjure le hasard du discours en lui faisant la part : il permet bien de dire autre chose que le texte même, mais à condition que ce soit ce texte même qui soit dit et en quelque sorte accompli. » (Ibidem, pp.27-28)

Selon Foucault (Ibidem, p.25), le commentaire poussé à sa limite serait comme l'acte de Pierre Menard en réécrivant Don Quichotte; celui-ci aurait fait « un commentaire qui ne sera pas autre chose que la réapparition mot à mot (mais cette fois solennelle et attendue) de ce qu'il commente ». Cet acte serait la variante absurde du commentaire, celle qui touche à la *reproduction*. La reproduction naît à la limite du commentaire, dans ce point précis où la réapparition du texte commenté devient le texte lui-même disloqué dans la chaîne du temps.

Or, il est évident que notre société doit faire face aujourd'hui à une autre pratique de limitation du discours par l'intérieur, qui ne pouvait pas être diagnostiquée par Foucault en 1970 : plus que des commentaires – qui sont encore très importants dans notre économie du discours –, il s'agit aujourd'hui de la reproduction machinale du discours. Et dans le cas de cette reproduction machinale, la chaîne qui s'établit entre le texte original et sa reproduction n'est même plus celle qui unissait l'auteur et le commentateur – dans le jeu des relations entre l'auteur, son œuvre et les commentateurs dont parlait Michel Foucault - mais par contre celle qui unit des textes qui parfois n'ont même pas de référence à l'autorité et leurs reproductions mot à mot dans d'autres supports médiatiques. Le rôle du commentaire a été largement analysé par Foucault dans ses études sur le discours. À nous donc aussi, aujourd'hui, d'analyser le rôle et la fonction du reproducteur, du *filtreur*.

L'autre notion qui nous interpelle chez Foucault, très intimement liée qu'elle est à celle du commentaire, est celle de l'auteur. Un auteur n'est pas (ou il n'est pas que) l'individu qui écrit un texte, la source originale et exclusive du sens que nous produisons à partir d'un ensemble de paroles. Un auteur n'est pas, comme le disait Levy (2002, p.264) ci-dessus, « une *source de sens* originale, autonome et responsable », celle autour de laquelle on peut retracer une œuvre dont la cohérence serait évidente. Si c'était le cas, est-ce que toutes les paroles qu'écrit un auteur dans sa vie – y compris les listes du supermarché et les notes prises en salle de cours – constituent son œuvre? D'après Foucault (2001a), une tentative de « retrouver » l'auteur derrière son œuvre, de façon à que celle-ci fût la représentation en texte de ce

que celui-là était en chair, serait, dans notre culture, fausse. Dans la culture occidentale, plutôt qu'un être de chair, l'auteur joue un rôle, il est une *fonction*.

D'abord, qu'est-ce qu'une fonction? Selon le Petit Robert, la fonction est : « I. Action, rôle, caractéristique d'un élément, d'un organe dans un ensemble. 1. Exercice d'un emploi, d'une charge. Ce que doit accomplir une personne pour jouer son rôle dans la société, dans un groupe social. [...] 2. Profession considérée comme contribuant à la vie de la société. »

Donc, fonction implique relation, relation entre un élément et le tout dont il fait partie. La fonction, c'est une action qu'on attribue à un élément lorsqu'il se trouve en rapport avec un ensemble dont il fait partie. Dans le cadre d'une pensée fonctionnaliste comme celle de Radcliffe-Brown, cet ensemble serait l'« unité fonctionnelle » de la société dans son ensemble (cité par Lazarsfeld, 1970 : p.106). Dans le cadre de notre approche, les ensembles seraient les dispositifs auxquels nous nous confrontons continuellement. Il reste qu'en tant que figure de relation, la fonction est aussi importante que les termes qu'elle met en rapport. Pour employer les termes de Feenberg (2004, p.94) : « Comme le prix, la fonction est un terme relationnel que nous attribuons à l'objet comme si c'était une qualité réelle. En réalité, la fonction de toute technique dépend des organisations qui la créent, la contrôlent et lui donnent un objectif. »

La fonction-auteur¹⁰ est un complexe processus d'attribution d'un ordre au discours. Il s'agit d'un principe de classification et d'indexation des produits du discours, et non d'un attribut d'un sujet. Le nom d'auteur, dans ce sens, est beaucoup plus un prédicat qu'un nom propre. Pour employer les mots de Foucault lui-même (2001a, pp.831-832) :

La fonction-auteur est liée au système juridique et institutionnel
qui enserme, détermine, articule l'univers des discours; elle ne

¹⁰ Foucault (2001a) emploie indistinctement les deux formes possibles de l'expression : fonction auteur, sans trait d'union, et fonction-auteur. J'emploierai également ces deux formes.

s'exerce pas uniformément et de la même façon sur tous les discours, à toutes les époques et dans toutes les formes de civilisation; elle n'est pas définie par l'attribution spontanée d'un discours à son producteur, mais par une série d'opérations spécifiques et complexes; elle ne renvoie pas purement et simplement à un individu réel, elle peut donner lieu simultanément à plusieurs ego, à plusieurs positions-sujets que des classes différentes d'individus peuvent venir occuper.

Pourtant, continue l'auteur, ce ne sont pas tous les textes dans une société donnée qui sont pourvus de la fonction auteur. Les affiches anonymes que l'on trouve dans la rue et qui convoquent à des manifestations ne le sont pas, par exemple. Mais les textes littéraires en sont pourvus, certes. Dans ce sens, il peut encore affirmer :

On pourrait dire, par conséquent, qu'il y a dans une civilisation comme la nôtre un certain nombre de discours qui sont pourvus de la fonction « auteur », tandis que d'autres en sont dépourvus [...] La fonction auteur est donc caractéristique du mode d'existence, de circulation et de fonctionnement de certains discours à l'intérieur d'une société. (Ibidem, p.826)

Les textes que l'on lit dans la blogosphère sont-ils pourvus de la fonction auteur? Sont-ils des textes d'auteur, passibles d'être indexés au nom d'une œuvre? Question ardue que celle-ci. La plupart des blogueurs s'identifient dans leurs pages d'accueil, ont des profils d'eux-mêmes et donnent une signature à leurs textes. La signature en est parfois le propre contexte, c'est-à-dire le fait que les textes sont affichés dans leurs blogues mêmes. Leurs textes sont pourvus de pronoms personnels qui les ramènent à un sujet. Mais qu'est-ce qu'on peut dire au sujet des textes qui figurent dans leurs blogues mais qui sont des reproductions et des commentaires - réduits parfois - d'autres textes? Et les reproductions qui n'ont même pas de référence à la source à laquelle elles ont été prises – ce qui est d'ailleurs assez commun?

Au lieu de répondre à ces questions par oui ou par non, je préfère penser que la fonction auteur est incapable à elle seule de rendre complètement compte de l'hétérogénéité de la production discursive dans la blogosphère. Un travail qui irait dans les détails pourrait certainement cartographier les enjeux d'autorité dans ces

environnements du web participatif – en ramenant au blogueur individuel ce qui a été complètement écrit par lui et en ramenant à la source originale ce qui en provient, en retraçant l'unité logique des textes et commentaires, etc. Pourtant, ce faisant, on perdrait beaucoup de la complexité des jeux d'autorité qui s'y déploient.

Pour toutes ces raisons, je propose qu'il serait beaucoup plus intéressant de complexifier la fonction auteur comme catégorie heuristique de la blogosphère et de travailler avec la notion de *fonction filtre*. Ce n'est pas que la recherche autour de la fonction auteur et de l'autorité dans la blogosphère soit inutile. Au contraire : la fonction-auteur y existe encore, comme d'ailleurs dans toute notre société. La question est autre : penser la blogosphère seulement à partir des enjeux d'auteur, c'est perdre une bonne partie de ce qui s'y déroule. Qui est exactement l'auteur qui s'expose dans son blogue?

Il existe des rapports importants entre la fonction-auteur et la fonction-filtre, en particulier en ce qui concerne les questions d'autonomie et d'autorité. D'une part, la fonction auteur comme la fonction filtre sont des formes particulières et historiques d'indexation et de classification de l'appropriation du discours des autres par le sujet. Il me semble que l'autonomie du sujet dans sa production symbolique est pour le moins relative, dans ce que toute – ou presque toute - appropriation du discours est une recombinaison et un réarrangement d'éléments provenant d'autres sources. La fonction auteur est une forme particulière – et intimement liée à la civilisation de l'imprimé – d'indexation et de classification de ces recompositions. Dans les limites de la fonction auteur – et peut-être comme un domaine restreint de ce principe général – se trouve à mon avis la nouvelle fonction filtre. Je propose ainsi d'envisager la question de l'autonomie relative du sujet comme une nouvelle métamorphose des formes d'indexation de la production discursive.

D'autre part, et de manière complémentaire, les rapports de revendication d'autorité qui s'établissent entre ceux qui s'approprient et ce qui est approprié changent également à travers le temps, et se cristallisent différemment dans des moments

historiques différents. Ce que je nomme ici la fonction-filtre témoigne peut-être d'une forme particulière et historique – propre à la production discursive contemporaine - des rapports d'autorité entre le sujet qui s'approprie les discours des autres et l'objet de l'appropriation. La fonction filtre nous révèle peut-être que de nouvelles formes d'appropriation des paroles des autres – et de revendication de ces paroles comme étant aussi les nôtres – sont en train d'apparaître dans notre société.

Si nous pensons, comme Agamben (2006, pp.79-80), que la fonction auteur est intimement liée au système juridique et à la possibilité de poursuivre et de punir l'auteur d'un texte, il nous est peut-être possible de conclure que, dans un futur proche, ces formes de sanction et de contrôle seront adaptées à cette nouvelle métamorphose des rapports d'appropriation du discours, c'est-à-dire la fonction-filtre. Le régime d'indexation qui fonctionne par la figure de l'auteur comme source originale de sens semble montrer aujourd'hui ses faiblesses, ce dont témoignent principalement les grands procès entourant la violation des droits d'auteur par exemple, et les enjeux de propriété intellectuelle qui sont de plus en plus présents dans les débats publics. Nos blogueurs, par exemple - des filtres dans notre terminologie - sont-ils les auteurs de tous les textes qu'ils publient dans leurs blogues?

Il est connu que les blogueurs reproduisent beaucoup de textes provenant d'autres sources (pour les données de ma propre recherche, voir le chapitre 4, d'analyse de données). S'il y a calomnie ou quelque chose du genre dans les textes qu'ils reproduisent, doivent-ils être punis? Mais ils ne sont pas les auteurs des textes, répondront leurs avocats. Et ils auront raison, dans un certain sens. Ils n'en sont certes pas les auteurs (dans le régime de la fonction-auteur dont parlaient Agamben et Foucault), mais ils font partie de la chaîne textuelle de l'objet en question ; ils participent à sa diffusion, à sa reproduction, mais aussi à son enrichissement. Ils peuvent sélectionner et/ou commenter tout ou une partie du texte. Mais de manière encore plus surprenante pour la production discursive antérieure, ils peuvent aussi le produire en le commentant. En bref, la notion « d'original » et la revendication

d'originalité qui allaient de pair avec la notion d'autorité propre à la culture de l'imprimé semblent particulièrement problématiques lorsque l'on s'intéresse aux productions de la blogosphère. Dans ce sens, les blogueurs peuvent donc être considérés comme les « auteurs » du texte (ou comme des contributeurs à cette fonction-auteur, à cette attribution d'ordre au discours). Selon mon point de vue, la prise en compte de la nouvelle fonction filtre occupera une place importante dans les futures modalités d'indexation et de sanction.

Ainsi, je suis certainement en accord avec ce qu'affirment Chesher (2005) et Soubrié (2006) au sujet du retour de la fonction-auteur dans la blogosphère. D'après ceux-ci, le blogue est un instrument qui valorise encore la figure de l'auteur, entre autre à cause de l'« asymétrie des statuts entre auteur et lecteur » (Soubrié, 2006 : p.4). Chescher (2005) affirme dans ce sens :

Loin de dissoudre la figure de l'auteur, les blogs la perpétuent, l'intègrent et la transforment. [...] Mon hypothèse de départ est que les blogs sont plus respectueux de la figure de l'auteur que d'autres formes de publication en ligne. (cité par Soubrié à la p.4)

L'analyse de Soubrié sur le retour de la fonction-auteur est précise dans son diagnostic. Mais elle envisage le retour de l'auteur comme si sa figure restait inchangée au long de la chaîne temporelle. Pour ma part, c'est cette transformation de la figure de l'auteur, ou plutôt de la fonction-auteur, sous la forme de la fonction-filtre qui me préoccupera ici.

En ce qui concerne la question de l'autonomie, nous sommes donc d'accord : les blogues sont en effet le lieu d'une réaffirmation de la fonction auteur, où celle-ci regagne du souffle dans le monde des nouveaux médias. Les blogues sont peut-être des endroits où les individus s'affirment comme les auteurs d'une certaine production écrite, où les humains de chair revendiquent une certaine existence littéraire. Cependant, l'hypothèse de Soubrié (2006, p.3) semble contenir le raisonnement

suivant : l'histoire des blogues est marquée une certaine perte de vue de la dimension collective de l'objet, représentée par la substitution du blogue filtre par les blogues journaux, qui : « se centrent sur l'expérience personnelle des diaristes. Ils recensent principalement les événements personnels et les états intérieurs et/ou réflexions du blogueur ».

Ce raisonnement est le même que celui que l'on trouve dans le compte-rendu de l'évolution de la blogosphère – d'ailleurs excellent - fait par Rebecca Blood (2000), mais qui est marqué par une rancune profonde par rapport aux contours qu'a pris la blogosphère depuis que la controverse sur la nature des blogues a eu lieu. Ce ressentiment se révèle dans la division sommaire établie par cette blogueuse entre les blogues-filtres et les blogues-journaux (les premiers étant presque disparus après l'apparition des derniers). Ce que cette division cache, c'est que même ces blogues dits « journaux » exercent une fonction-filtre, quoique légèrement différente de celle des premiers blogues de filtrage. En d'autres termes, la fonction-filtre existe même chez les « diaristes » mais selon des modalités différentes. Si l'on a suivi la discussion faite dans le premier chapitre de ce mémoire, on se rappellera que l'opposition entre ces deux types de blogues correspond à un moment historique, qui est celui d'une controverse. La sortie de la controverse est le moment d'hybridation. En tant que participante de la controverse, Blood a probablement cristallisé et exagéré cette opposition, mais rien ne dit que ces catégories « pures » continuent d'exister après la controverse. Au contraire, je ferai ici l'hypothèse qu'il existe de nos jours un spectre qui décrit la gamme des blogues possibles entre ces deux extrémités.

Le problème avec le raisonnement de Soubrié (2006) est qu'il pose *a priori* l'auteur – comme l'avait fait Lévy (2002) – comme centre autonome de production de sens, pour ainsi affirmer que l'auteur qui exprime son « intérieur » indépendamment des autres est de retour dans la blogosphère. Il s'agit à mon avis d'une confusion entre « l'auteur de chair » et la fonction-auteur de Michel Foucault. La déjà traditionnelle division entre blogue filtre et blogue journal est une division arbitraire et *a priori* qui ne prend pas en compte la partie de filtrage et d'appropriation du discours contenu

dans « l'expression des états intérieurs des blogueurs ».

Dans mon interprétation, le nouvel objet technique est la synthèse des principes de filtrage et de manifestation individuelle. C'est dans l'entrecroisement de ces deux principes qu'il faut chercher les « auteurs » de la blogosphère. Il suffit d'une immersion dans la blogosphère pour voir que cette expression est, au moins dans le cas de la blogosphère politique, marquée par la logique de ce que nous avons nommé le filtrage (la recombinaison des ressources et des productions dans le cyberspace sous la forme de reproduction et commentaires et la revendication du produit final par la figure d'un auteur individuel).

Alors, dans un sens nous pouvons dire que oui, le blogue marque un renouvellement de la fonction-auteur dans l'espace médiatique contemporain. Mais comme je l'ai affirmé auparavant, pour mieux la comprendre, il faut que cette fonction auteur soit analysée et repensée. C'est donc dans ce sens que je propose la fonction-filtre comme une modalité de la fonction-auteur propre à la blogosphère. En ce qui concerne l'appropriation du discours des autres comme s'ils étaient les nôtres, la fonction-auteur est devenue une fonction-filtre. Les tactiques et procédures d'appropriation du discours à notre époque sont tout à fait *sui generis*, et dénotent une pratique qui n'a été rendue possible qu'après les innovations techniques d'Internet et du Web participatif. Il s'agit bien d'une des modalités de la fonction-auteur (ce système d'indexation et de revendication d'une œuvre). Mais cette modalité est très spécifique, et le « discours d'auteur » des blogueurs n'est plus la revendication d'un sens original qui serait produit par les blogueurs, mais une suite de commentaires et reproductions de textes provenant d'autres sources, alliés à de nouvelles synthèses produites par ces « auteurs ». Dans ce sens, le fonction-filtre peut être pensée comme une fonction d'autorité explicitement collective, mais qui se manifeste sous la forme d'une revendication individualisée.

Ainsi, pour employer notre terminologie, la fonction-filtre serait donc une figure particulière de la relation entre les hommes et les dispositifs. Si nous pensons au

contenu relationnel de la fonction, alors nous pouvons réfléchir au concept de fonction-filtre en termes d'une forme de relation entre les hommes – dans ce cas, ceux qui participent au Web participatif – et le dispositif médiatique. La fonction-filtre est une forme particulière et importante de ce contact. Cette fonction-filtre constitue une relation à part entière, et en tant que telle, elle est aussi importante que les termes qui le composent. Dotée d'une ontologie particulière, elle est une chose.

Qu'est-ce qu'un filtre? Selon le Petit Robert, un filtre est : « 1. *Cour.* Appareil (tissu ou réseau, passoire) à travers lequel on fait passer un liquide pour le débarrasser des particules solides qui s'y trouvent. 2. *Sc. Techn.* Corps poreux ou percé de trous, appareil servant à débarrasser un fluide des particules en suspension. 3. *Sc.* Dispositif arrêtant tout ou partie de certaines oscillations (optiques, acoustiques, électriques ou mécaniques). 4. *Filtre, bout de filtre (ou filtrant)*, servant à filtrer la nicotine (d'une cigarette, etc.). »

Conséquemment, le mot *filtrer* y est défini comme suit : « I. *v. tr.* 1. Faire passer à travers un filtre. *Filtrer un liquide pour en éliminer les impuretés, de l'eau pour la rendre potable.* 2. Par analogie *Filtrer la lumière, les sons.* 3. Soumettre à un contrôle, à une vérification, à un tri. »

Donc, dans l'acte de filtrer il y a toujours une certaine sélection. Sélection, à partir d'une masse, d'éléments d'une certaine nature. Triage, à partir d'un flux, des éléments que l'on veut et de ceux que l'on ne veut pas dans le produit final. Dans le cas de l'eau, on écarte les impuretés et on garde le liquide pur. Dans le cas des ondes sonores, on écarte le bruit de fond et on garde l'essentiel. Et dans le cas du discours? Qu'est-ce que cela veut dire, filtrer le discours?

Dans les limites de cette étude, l'idée de filtrage est liée à la figure de la reproduction. Comment fonctionne concrètement le filtrage dans la blogosphère? D'abord, une question essentielle : quelles sont les sources, la matière première à laquelle on enlève le bruit de fond pour avoir le produit final? Ensuite, ce produit final correspond-il le

moins qu'il soit à la masse brute? Et finalement, est-ce qu'on pourrait parler d'un filtrage exclusivement rationnel des produits du discours? Autrement dit, comment définit-on le bruit de fond?

Avant de tenter de répondre à cette question, remarquons que l'idée de la blogosphère comme une instance de filtrage ne passe pas inaperçue par les théoriciens les plus récents du cyberspace. Plusieurs théoriciens parlent des blogues comme des filtres de contenu, mais peu d'entre eux problématisent à fond leur propre notion de filtrage. Farrell & Drezner (2007, p.22) l'affirment dans ce sens :

Here, we suggest that focal point blogs offer both a means of filtering 'interesting' blog posts out from "uninteresting" ones, and furthermore provide an important coordination point that allows bloggers and blog readers to coordinate on a mutually beneficial equilibrium.

Une bonne partie du texte de Farrell & Drezner (2007) – comme d'ailleurs, une partie considérable de la production intellectuelle sur les blogues (Thurman, 2008; Matheson, 2004) – est vouée à comprendre la blogosphère comme ce lieu de production de « *focal points* » dans les médias, à partir desquels on sélectionne ce qui vaut la peine d'être lu et ce qui ne le vaut pas. Ceci nous impose au moins deux questions : d'abord, comment définir *intéressant* et *inintéressant*? Ensuite, ce qui touche de plus près à nos intérêts : qu'est-ce qui est en jeu dans l'acte de filtrer lui-même? Au-delà du contenu, qu'est-ce que signifie cet acte lui-même de sélectionner quotidiennement à partir de la masse de ressources du cyberspace pour en trier l'« essentiel »?

Pour jeter un peu de lumière sur ce sujet, j'affirmerai que cet acte de filtrage lui-même, s'il nous semble maintenant lié aux nouvelles technologies de l'information et à la « révolution informatique », ne les a certes pas attendues pour exister. C'est-à-dire que l'importance du filtrage dans le flux d'informations dans les sociétés démocratiques n'est pas une innovation due au contexte du Web 2.0. Il a déjà été largement théorisé, et son importance a déjà été diagnostiquée dans le contexte du

vingtième siècle et de l'âge d'or des médias de masse. Cependant, il avait reçu alors un nom différent, ce qui nous fait perdre de vue que le filtrage dans la blogosphère n'est qu'une mutation de ce principe immanent à la démocratie représentative : la nature indirecte de la circulation d'informations. Ce que Paul Lazarsfeld et al. (1944) ont nommé le *two step flow of communications*.

2.2.2 Le *two-step-flow* et la sélection discursive

L'idée avancée notamment par Lazarsfeld et al. (1944) et Katz & Lazarsfeld (1955) est assez simple et perspicace : d'après ces auteurs, le flux d'informations dans les sociétés où il y a présence de médias de masse ne se fait pas directement, mais suit toujours une logique du *two-step flow*. C'est-à-dire que, entre les sources que représentent les grands médias de masse et les récepteurs, il y a toujours une couche intermédiaire, déterminante dans les processus de construction des opinions, des valeurs et de prise d'action de la part des citoyens.

De ce schéma à double couche s'ensuit l'idée selon laquelle certains individus auraient une position clé dans les groupements humains et ainsi ils seraient dans une situation privilégiée – plus privilégiée même que celle des médias de masse eux-mêmes – pour convaincre et faire agir leurs concitoyens. Deux propositions sont impliquées dans ce raisonnement : d'abord, les relations interpersonnelles immédiates sont plus importantes dans la constitution subjective des individus que les relations au niveau macro. Ensuite, dans tout groupement humain il existe une structuration particulière qui ne peut pas se réduire à un ensemble désordonné de particules. Dans les mots des auteurs :

Practically always – although their functions may vary – there are one or more persons in the group whom the group recognizes as group leaders or influential. That a leader can be identified in virtually every group is something we can be quite certain of. (Katz & Lazarsfeld, 1955 : p.98)

De leur proposition concernant la nature indirecte des flux d'informations dans les sociétés démocratiques, il s'ensuit une conclusion très curieuse, sinon prémonitoire :

Behind the design of this study was the idea that persons, and specially opinion leaders, could be looked upon as another medium of mass communication, similar to magazines, newspapers and radio. We could study their 'coverage', their effect, and, in a way, their content. (Katz & Lazarsfeld, 1955: p.11)

Pour les buts de ce travail, les conséquences de ce raisonnement sont fort intéressantes. Le flux d'informations dans les sociétés démocratiques modernes suit donc toujours une logique indirecte. Les idées sortent normalement des grandes sources médiatiques et sont retravaillées dans la sphère du petit groupe social, notamment autour de la figure du leader d'opinion. Dans le contexte de la démocratie américaine du milieu du 20^{ième} siècle, ceux-ci étaient comme des « médias » dont on ne pouvait pas tout à fait étudier le « contenu » - comme les auteurs le disent, seulement « *in a way* », à cause des difficultés qu'une recherche de cette envergure poserait aux chercheurs. Le travail que réalisaient ces « micro-médias » était proche de l'acte dont nous avons parlé auparavant, celui du commentaire. Les produits bruts de la production médiatique étaient retravaillés sous la forme du commentaire dans les cercles les plus réduits de l'interaction sociale, et la clé de l'influence des médias sur les individus résidait dans cette interaction.

Or, il nous semble qu'un parallèle avec notre époque serait de bon augure. Cela nous demanderait pourtant une petite dislocation conceptuelle. D'abord, cette figure du commentaire gagne de plus en plus de nos jours les contours de son absurde, la reproduction. Ce travail dans la sphère privée des produits des médias, sous la forme de commentaires dont on ne pouvait pas vraiment analyser le contenu, est de plus en plus un mélange de reproduction et de commentaire que chacun expose dans son weblog, et dont on peut analyser directement le contenu. Et ensuite, par conséquence logique, les petits cercles ne sont plus que ceux de l'immédiat dont parlaient

Lazarsfeld et al. (1944, p.152), mais aussi celui des relations interpersonnelles médiées par Internet.

Mais que sont-elles, ces relations interpersonnelles médiées par Internet? Sont-elles médiées comme celles qui s'établissent entre les sources médiatiques de masse et les consommateurs ou sont-elles plutôt plus proches des relations humaines dans l'immédiat? Quel type de relation s'établit entre blogueur et lecteur? Quelle est sa nature? Face à ces questions, propres aux moments d'évolution technique et d'hésitation conceptuelle, nous gagnerons peut-être beaucoup en établissant un parallèle entre cette nouvelle immédiateté dont nous parlons et la théorie de Walter Ong (1982) sur l'oralité immanente à la culture électronique. Celui-ci disait :

I style the orality of a culture totally untouched by any knowledge of writing or print, 'primary orality'. It is 'primary' by contrast with the 'secondary orality' of present-day high-technology culture, in which a new orality is sustained by telephone, radio, television, and other electronic devices that depend for their existence and functioning on writing and print. (p.11)

Or, nous pouvons peut-être dire que cette nouvelle immédiateté établie entre blogueurs et lecteurs, par exemple, s'agit d'une « immédiateté secondaire ». Ceci dans le sens où la forme de cette interaction ressemblerait beaucoup au contact direct entre les personnes – dans ce cas-ci entre les leaders d'opinion et ceux qui ne le sont pas. Mais ces relations sont par contre médiées par Internet et non pas immédiates. Il s'agit donc d'une nouvelle et paradoxale « immédiateté médiée ». Il s'agit d'un contact qui semble être direct entre deux ou plusieurs personnes, mais qui ne l'est pas tout à fait en réalité. Mais il n'est pas non plus tout à fait médié, dans le sens de la médiation qu'établissaient les médias de masse entre émetteur et récepteur. Il s'agit donc, dans nos termes, d'une « immédiateté secondaire », cette immédiateté immanente à la culture du Web 2.0. L'« immédiat » propre à la nouvelle médiation que nous rend possible Internet.

Il serait pourtant prématuré de conclure que les blogueurs d'aujourd'hui sont tous des leaders d'opinion. Il nous faut d'abord penser qu'ils aspirent très certainement à l'être. Mais chaque ensemble social produit ses propres leaders d'opinion (Katz & Lazarsfeld, 1955 : p.3). Dans une situation où une partie grandissante des gens ont leurs propres blogues, il serait imprudent d'affirmer que tous sont des leaders d'opinion. Ils occupent néanmoins la même place dans l'espace médiatique. Et, conséquemment, la masse des blogueurs exerce de nos jours une *fonction* semblable à celle des leaders d'opinion de jadis. Il s'agit de cette fonction que nous avons nommée le filtrage, mais qui représente en fait ce qui se trouve entre les récepteurs et les médias de masse. Alors, la blogosphère, par ses caractéristiques techniques aussi comme de par sa position par rapport à l'espace médiatique, est une couche intermédiaire dans le flux d'informations dans nos sociétés. Ce ne sont pas les citoyens atomisés mais pas non plus les substituts des médias de masse : il s'agit d'une couche intermédiaire, un *tertium quid*.

On peut dire de manière quelque peu schématique que Katz et Lazarsfeld (Ibidem, p.45) affirment l'existence de trois couches dans ce qu'ils appellent – faute d'un concept précis – « the mass communications process » : d'abord les médias de masse, ensuite les leaders d'opinion dans les groupes sociaux primaires et ensuite les citoyens dans leur environnement immédiat. Nous pouvons penser au mouvement qui se passe entre la deuxième et la troisième couche par le biais de la figure du « commentaire » - si nous nous tenons à l'idée avancée par les auteurs selon laquelle les produits des médias de masse sont interprétés à l'intérieur du groupe primaire (Ibidem, p.128). L'image de ce processus serait donc celle de la « réfraction », comme les auteurs eux-mêmes nous l'indiquent : « Influences from the mass media, are, so to say, refracted by the personal environment of the ultimate consumer. » (Ibidem, p.7)

Or il nous semble que le *two-step flow* est toujours un modèle précis pour décrire le « mass communication process » de nos jours. Mais notre schéma a changé un peu depuis les années 1950. Dans une de ses strates nous avons toujours les médias de

masse. S'ensuit la couche des blogueurs et de la fonction qu'exercent les leaders d'opinion – la couche de ce que Rosnay (2006) appelle la « masse de médias ». Au troisième niveau du processus, nous avons les citoyens dans leur environnement qui n'est plus immédiat, mais de plus en plus médiatisé – l'« immédiateté secondaire ». Comme le dit Hodgkinson (2007), cette couche est de plus en plus centrée sur la logique de l'individualisation.

Si le « commentaire » et la « réfraction » étaient les images les plus précises pour décrire la configuration médiatique à l'époque de Lazarsfeld et Katz, leurs correspondants d'aujourd'hui seraient la « reproduction » et le « filtrage », comme j'essaye de le proposer ici. Concomitamment au commentaire (mais de plus en plus prédominant), surgit cette figure de la reproduction des textes médiatiques, rendue possible par les progrès technologiques. Et, au lieu de la réfraction qui se donnait à partir l'acte de commenter, c'est le filtrage de la masse d'informations, fait à partir la reproduction de l'« essentiel » du contenu des médias de masse.

Donc, la figure du *two-step flow* demeure explicative du flux d'informations dans notre société. Mais elle doit être retravaillée sur d'autres bases, puisque les relations sociales et le contexte sociotechnique ont beaucoup changé depuis la moitié du vingtième siècle. Dans ce sens, je crois donc contribuer aux études médiatiques en proposant une nouvelle figure dans cette dynamique : la fonction-filtre des blogueurs dans le dispositif médiatique contemporain.

2.2.3 Une fonction filtre?

Alors, pour conclure la discussion proprement théorique de ce mémoire, peut-on parler d'une fonction-filtre dans la blogosphère et de la blogosphère? J'espère avoir montré qu'au moins au niveau théorique nous pouvons dire oui, pourvu que l'on prenne quelques précautions.

D'abord, par fonction filtre il faut comprendre une certaine forme d'articulation entre l'unité et l'ensemble. Donc, une certaine relation des individus par rapport à l'ensemble du dispositif médiatique. C'est-à-dire que l'entrée dans les environnements des nouveaux médias est toujours accompagnée d'une logique d'adaptation à l'ensemble, à ce réseau unissant les hommes et les choses. Dans la blogosphère, donc, la forme de relation entre nous et l'ensemble du dispositif médiatique en est une où la fonction filtre prédomine. Mais il s'agit d'une fonction filtre qui mélange certains mécanismes du *trailblazing* de la forme blogue-filtre avec d'autres du *diary* de la forme blogue-journal. Comme nous avons vu dans le premier chapitre du mémoire, cette fonction-filtre est liée entre autres à la stabilisation de l'objet technique et à la résolution de la controverse qui a marqué sa diffusion.

Deuxièmement, il ne faut pas confondre l'idée d'une fonction filtre avec une sorte de fonctionnalisme déguisé. D'une manière générale, deux problèmes nous opposent à la pensée fonctionnaliste¹¹, tandis qu'une question nous en rapproche. Le premier est celui de l'idée de « système fonctionnel ». Les penseurs fonctionnalistes comprennent la société comme une unité fonctionnelle, chose que je ne fais pas. Lazarsfeld (1970, p.106-107) s'appuie sur les anthropologues fonctionnel-structuralistes britanniques pour illustrer cette idée :

Malinowski affirmait que les faits sociaux s'expliquent « par leur fonction, par le rôle qu'ils jouent au sein du système intégral de la culture » ; Radcliffe-Brown, que « tout système social possède une sorte d'unité que nous pouvons appeler une unité fonctionnelle ». L'analyse sociologique d'une « pratique sociale » consiste à faire apparaître « le rôle qui lui est dévolu dans la vie sociale globale en tant que rouage du système social global ».

¹¹ Je parle ici en « pensée fonctionnaliste » en général tandis qu'il serait plus adéquat de parler de toutes ses variantes – le fonctionnalisme classique, le fonctionnalisme américain de Talcott Parsons, la théorie des systèmes et le néo-fonctionnalisme. Pourtant, toute cette discussion ferait l'objet de tout un chapitre et d'une réflexion théorique et épistémologique profonde. Étant donné que ce point de la discussion n'est pas central dans le mémoire, je tiens à me différencier des bases générales de la « pensée fonctionnaliste » – à partir d'une lecture manifestement superficielle, pourrait-on me reprocher.

Une société – une culture, une tribu, l'État-nation - est donc comprise comme une sorte d'organisme ayant une finalité et une organisation dont chaque élément contribue à la stabilité – au fonctionnement. Or, la société est certes un ensemble, mais il n'est pas fonctionnel. Dans le paradigme qui est le nôtre, plutôt qu'une unité fonctionnelle, la société est un réseau plus ou moins instable de relations sociales qui ne sont pas réduites à des éléments contribuant à l'homéostasie du système. Comme l'affirment Latour & Callon (2006), les relations sociales sont dotées d'une instabilité immanente et nécessitent d'être réaffirmées continuellement. Les liens qui nous unissent sont plus faibles que ne le croit la pensée fonctionnaliste. Les ensembles dont nous parlons ici, sous le nom de dispositifs – ou de réseaux sociotechniques - sont mineurs et plus localisés. Et ils ne sont pas fonctionnels. Si nous, en tant qu'individus, avons des fonctions latentes dans les dispositifs, c'est-à-dire, si nos actions ne se connaissent pas toujours elles-mêmes et sont encadrées par des divers mécanismes, « structuraux » ou « techniques », ce ne veut pas dire que les ensembles sont eux-mêmes fonctionnels à l'image d'un organisme.

Le deuxième problème qui nous oppose au paradigme fonctionnaliste, c'est son idée même de stabilité. La pensée fonctionnalise s'est vouée en bonne partie du vingtième siècle à la recherche de la pathologie sociale, de ce qui serait *dysfonctionnel*. Tout ce qui ne contribue pas à la stabilité du système devrait donc être neutralisé pour que la société soit à nouveau guérie. Il s'agit ici d'une caricature, certes. Pourtant, cette étude n'a pas du tout pour but de diagnostiquer une déviance quelconque. Pour paraphraser encore une fois, revenons à Lazarsfeld (1970, pp.117-118), qui, en suivant Ralf Dahrendorf, affirme :

Ce que les sociologues doivent étudier, ce n'est pas l'équilibre, mais le changement qui résulte de l'antagonisme créé par toute société, et qui n'est ni le fait du hasard ni un élément pouvant être éliminé par un retour à l'équilibre. Par « antagonisme » il ne faut pas lire la dialectique matérialiste, mais les enjeux de pouvoir qui traversent et divisent la société qui, évidemment, n'a rien d'une « unité fonctionnelle ».

Mais la question qui nous rapproche un peu du fonctionnalisme, c'est celle des fonctions manifestes et les fonctions latentes. Selon le fonctionnalisme, dans toute culture il y aurait des fonctions manifestes et des fonctions latentes. Les premières seraient visibles à tout le monde – « le service du nettoyage est là pour nettoyer les rues ». (Lazarsfeld, 1970 : p.109). Les secondes seraient celles qui ne sont pas explicites, mais dont le travail du chercheur est celui de les dégager et les transformer dans des principes explicatives de la vie sociale. D'après Lazarsfeld (Ibidem, p.115), qui n'est certainement pas un fonctionnaliste : « le grand mérite du fonctionnalisme a été de mettre en lumière le concept de fonction latente ». Quoique accessible à partir de la recherche empirique, notre notion de fonction-filtre est comprise comme une fonction latente. Elle est liée à la logique de l'ensemble et aux processus de subjectivation qu'elle engendre. Et parfois nous ne sommes pas conscients de cette logique.

Revenons donc aux précautions qu'il faut prendre pour parler de fonction-filtre. En troisième lieu, parler de fonction filtre ne veut pas dire « tuer l'internaute » ou diminuer l'importance du choix individuel dans le contact avec les ensembles duquel ils font partie. Lorsque Foucault (2001a) parle de fonction auteur, il n'efface pas le sujet derrière sa fonction dans le dispositif. Le sujet ne cesse pas d'exister. Foucault ne fait que l'exercice de comprendre comment seraient les produits du discours hormis cette fonction, et il arrive à la conclusion qu'une bonne partie des bases de l'occident lettré s'effondreraient si la figure de l'auteur disparaissait. Alors, il ne s'agit pas de dire que nous perdons notre vie, que nous cessons d'exister en tant que sujets à l'intérieur des dispositifs. Il s'agit de dire que dans ceux-ci nous exerçons des fonctions, et en les exerçant nous devenons des sujets. Pour faire écho aux paroles de Foucault lui-même (2001a, p.845) : « Définir de quelle manière s'exerce cette fonction [auteur], dans quelles conditions, dans quel champ, etc., cela ne revient pas, vous en conviendrez, à dire que l'auteur n'existe pas. »

Et finalement, techniquement et empiriquement parlant, nous ne pouvons pas penser en termes de substitution de la fonction auteur par la fonction filtre. Ce sont là deux

choses différentes. Elles cohabitent et ne s'annulent guère – elles sont même coextensives et dépendantes l'une de l'autre. Ce qu'il est possible de dire, c'est que ce qu'a été et ce que continue d'être la fonction auteur dans la société occidentale n'est qu'un support à la pratique courante dans la blogosphère. Celle-ci s'appuie sur la fonction auteur – c'est elle qui détermine encore les patterns de crédibilité, pour n'en donner qu'un exemple, des textes qui peuvent ou non faire l'objet d'un filtrage. Pourtant, si la fonction auteur est une forme particulière de la relation entre l'individu, son œuvre et le champ littéraire, alors la fonction filtre est une façon particulière de la relation entre l'individu, son blogue et le champ médiatique.

Donc, je crois avoir exposé les enjeux autour de la notion de filtrage et de celle de dispositif médiatique. Je crois aussi avoir montré qu'il serait intéressant de penser aux médias dans la contemporanéité en termes de dispositif médiatique – y compris des formes de gestion des relations sociales et des mécanismes de subjectivation. J'espère avoir montré que le « filtrage » - dans le sens d'une fonction filtre comme logique dominante dans le dispositif – pourrait, s'il est bien problématisé, être une catégorie heuristique efficace pour expliquer ce qu'est la blogosphère et pour raffiner notre compréhension sur ce qu'est le Web participatif et sur les métamorphoses qu'il engendre dans les rapports d'autorité. La discussion autour de la notion de filtrage et les contours précis de ce que j'entends par dispositif médiatique deviendront plus clairs lors de l'analyse des données du terrain fait pour ce mémoire. Ce terrain est naturellement une ethnographie virtuelle. Les enjeux de cette méthode seront exposés dans le chapitre qui suit, où j'énonce les bases méthodologiques ayant conduit ma recherche. Seulement après cet exposé nous pourrons arriver à l'analyse des données proprement dites.

3. Cadre méthodologique

3.1 L'ethnographie virtuelle

L'ethnographie virtuelle n'est pas une ethnographie au sens traditionnel du mot. Si nous entendons par ethnographie la méthode de recherche liée depuis toujours à l'anthropologie, cette méthodologie qui aurait commencé avec les travaux de Bronislaw Malinowski ([1922] 1984) et qui demeure vivante jusqu'à nos jours par les travaux de Philippe Descola (2005) et Eduardo Viveiros de Castro (2002), alors l'ethnographie virtuelle n'est pas proprement une « ethnographie » - c'est-à-dire l'écriture (l'explication) d'une ethnie. L'ethnographie comme méthode de recherche de l'anthropologie supposait à l'origine un objet d'étude en dehors de la civilisation occidentale, par rapport à quoi nous nous mesurons. Elle supposait aussi une certaine et essentielle dislocation du chercheur – qui n'est pas forcément physique, mais spirituelle; force est de dire qu'Émile Durkheim a réalisé un travail éminemment ethnographique sans sortir de son bureau de Paris ([1912] 2003).

La « dislocation » dont il a été question ci-dessus en est une par rapport à un axe central et incontournable de l'ethnographie traditionnelle: la culture occidentale elle-même, seule condition de possibilité d'une science de l'homme prétendant à l'universalité (comme l'anthropologie). C'est-à-dire que l'ethnographe, pour faire justice à son titre, doit se défaire de son propre centre pour mieux le comprendre. La pratique ethnographique dépend de la construction à travers l'histoire de l'homme occidental comme un doublet empirico-transcendantal (Foucault, 1966), c'est-à-dire comme quelqu'un qui est en même temps objet possible d'étude et origine de tout critère de connaissance. Comme quelqu'un qui « est à la fois objet empirique à connaître et sujet qui fonde la possibilité de cette connaissance; à la fois objet et auteur de son histoire. » (Veyne, 2008 : p.147) L'anthropologue traditionnel ne peut donc faire son ethnographie qu'en se dirigeant vers l'« autre », celui qui n'est pas « nous », celui qui est l'autre face de cette monnaie, l'objet empirique. C'est de cette dialectique que naît l'explication anthropologique.

Alors, l'ethnographie virtuelle est davantage un regard ethnographique et anthropologique pointé vers sa propre face, la société occidentale elle-même. Elle s'approprie les avancées qu'a faites l'ethnographie dans les dernières années vers une méthode de plus en plus symétrique et de moins en moins ethnocentrique (Viveiros de Castro, 2002) pour les renverser en les pointant vers nous-mêmes. Elle se rapproche donc beaucoup plus des travaux sociologiques de l'École de Chicago au début du 20^{ème} siècle (Cressey, 1932) - dont le but était de comprendre et de décrire la polysémie culturelle au sein d'une même société en train de se moderniser - ou encore des travaux développés depuis les années 1970 dans le cadre des *Cultural Studies*, sur les « tribus urbaines », par exemple, des travaux eux aussi qualifiés d'ethnographiques.

Cependant, si elle n'est pas une ethnographie au sens original du terme, l'ethnographie virtuelle n'en est pas moins importante. Le regard anthropologique pointé vers la société occidentale peut produire de très riches conclusions. Comme nous le dit Latour (1991, p.124/5) :

J'avais offert l'anthropologie comme modèle de description de notre monde, puisqu'elle seule pouvait lier en un toute la trajectoire étrange des quasi-objets... Si nous entendons par là [monde moderne] cette Constitution officielle qui doit distinguer totalement les humains et les non-humains, alors, en effet, il ne peut y avoir d'anthropologie du monde moderne. Mais si nous déployons à la fois la Constitution et le travail de médiation qui lui donne sens, nous nous apercevons rétrospectivement que nous n'avons jamais été vraiment modernes. Par conséquent, l'anthropologie qui butait jusque-là sur les sciences et les techniques peut redevenir le modèle de description que je souhaitais.

Ce que Bruno Latour veut dire, c'est que pour mieux comprendre notre société, composée à la fois d'humains et de non-humains, il nous faut un regard étranger, un regard ethnographique symétrique. Autrement dit, il nous faut un regard original pour comprendre le « collectif » dans lequel nous vivons, parce qu'en vérité on ne l'a jamais vraiment compris (Latour, 1991). Donc, l'ethnographie pointée vers sa source

est cette nouvelle perspective, la seule à nous permettre de comprendre ce qui était depuis toujours sous nos yeux, c'est-à-dire la nature-culture occidentale, notre promiscuité productive entre hommes et objets, tous les deux dotés d'action et de représentation.

Étant donné l'objet et la portée de mes préoccupations, le regard et la pratique de l'ethnographie virtuelle s'appliquent très bien à ce travail de recherche. Internet – ce mélange inouï d'humains et de non-humains – étant un point nodal de la société occidentale contemporaine, son étude pourrait nous révéler beaucoup au sujet de nous-mêmes. Vu également le caractère hybride d'Internet, seul un regard ethnographique symétrique peut arriver à le décrire avec la précision nécessaire.

L'ethnographie virtuelle est une méthodologie de recherche récente. Elle s'est développée à mesure que les technologies d'Internet ont été diffusées dans les sociétés contemporaines. Ainsi, c'est une méthode essentielle à notre collectif, mais qui nécessite encore des ajustements qui ne se feront que si nous nous employons à la réaliser. Comme le dit Murthy (2008, p.849) :

I have argued that, as social interactions increasingly move online, it is imperative that we respond critically...The challenge for us is not only to adapt to new research methods, but also, as Saskia Sassen stresses, to 'develop analytic categories that allow us to capture the complex imbrications of technology and society'.

L'ethnographie virtuelle se trouve donc à ce carrefour entre une méthodologie relativement nouvelle, qu'il faut chercher à améliorer au cours de sa réalisation, et d'une méthodologie qui accumule sur la tradition ethnographique, sans se confondre avec elle. Comme le dit encore Murthy (2008, p.838) : « As ethnography goes digital, its epistemological remit remains much the same. »

Une ethnographie virtuelle consiste, *grosso modo*, en une immersion du chercheur dans un milieu numérique – c'est-à-dire un milieu d'interaction et d'action sociale

médiées par Internet, on devrait peut-être d'ailleurs plutôt parler d'ethnographie numérique ou digitale. Christine Hine (2000, p.4) synthétise de manière schématique et didactique le travail ethnographique sur Internet :

An ethnography of the Internet can look in details at the ways in which the technology is experienced in use. In its basic form ethnography consists of a researcher spending an extended period of time immersed in a field setting, taking account of the relationships, activities and understandings of those in the setting and participating in those processes.

L'approche ethnographique permet d'échapper au piège de comprendre Internet uniquement à partir de l'exégèse des discours qui portent sur lui. Elle permet d'entrer dans la culture que constitue Internet et de la comprendre par les usages de ce *medium*. Ainsi, nous évitons de tomber dans des réflexions qui décrivent Internet et ses usages par ce qu'ils devraient être ou par ce qu'on avait projeté qu'ils soient. Nous comprenons ce *medium* – dans les limites d'une analyse scientifique - par ce que nous en faisons. La complexité de l'objet – en fait de tout objet de connaissance - ne nous donne pas la possibilité de le comprendre par ce qu'il « est », parce qu'en fait il est plusieurs choses à la fois. Mais les études de terrain permettent au moins que les interprétations ne s'attachent pas aux idées sur la chose, mais à la pratique de la chose, à la vérité des petits faits quotidiens. En fait, l'étude de la blogosphère *en train de se faire* a été une des bases de ce projet, dans le but d'échapper aux discours messianiques sur la « libération de la parole » et la « démocratisation du discours ». L'ethnographie m'a permis de voir la blogosphère dans ce qu'elle est à la lumière du jour, en la suivant tous les jours pendant plus de cinq mois, ce qu'une analyse du discours toute seule ne pourrait pas permettre.

Au contraire de ce que l'on serait amené à croire à prime abord, l'ethnographie n'est pas une méthode nécessairement holistique. C'est-à-dire que pour réaliser une ethnographie, il n'est pas forcé de croire que son étude révélera la totalité des rapports sociaux dans une culture, ou qu'elle fera émerger la structure d'une culture. Il suffit de revendiquer l'importance de cette culture dans le tout dont elle fait partie et d'être

certain que le rapport ethnographique ne sera qu'une interprétation possible de cette culture, n'arrivant jamais à la décrire « dans sa réalité » - si cela est possible.

Il suffit aussi de travailler avec une conception renouvelée de l'espace qu'occupe une culture. Celui-ci doit être compris non comme un « lieu physique » mais comme un champ de connections (Castells, 1998) et sa compréhension passera nécessairement par l'étude du réseau qu'il met en marche pour exister. Selon Hine (2000, p.60) :

I am drawn away from holism and towards connectivity as an organizing principle [...] The engagement from sustained immersion in a particular place is replaced, in part, by the sensitivity of the ethnographer to mobility across a heterogeneous landscape and the differential engagements which this enables and requires.

La critique de la notion déjà classique d'espace des flux chez Castells (1998) est importante, mais insuffisante dans une bonne partie des cas (Zeledón Perez, 2003; Hine, 2000). D'après la critique la plus commune, ce serait trompeur de penser le Web comme un espace absolument nouveau, qui inaugurerait l'ère où l'espace n'est plus fait de lieux concrets. Ceci parce que, en fin de compte, tous les documents sur le Réseau sont des documents physiques, des codifications électriques stockées dans les ordinateurs du Web, et ils occupent un espace physique. Oui, cela est bien vrai. Pourtant, ce qui est derrière l'argument de Castells (1998), c'est une chose plus nuancée – et fondamentale dans le cadre de ce travail.

Pour Castells (1998, p.473), l'espace est certes un a priori de la perception, même s'il est vécu de manière différente dans des contextes différents. Dans son travail déjà classique sur la société en réseaux, l'auteur affirme :

Si cette étude, qui porte strictement sur la *signification sociale de l'espace et du temps*, n'est naturellement pas le lieu d'une telle discussion [autour de la conception de l'espace dans la théorie du chaos], invoquer cette complexité nous engage à envisager des formes sociales du temps et de l'espace non réductibles à nos perceptions, lesquelles reposent sur des structures

sociotechniques dépassées par l'expérience. (l'emphase a été donnée par l'auteur)

Autrement dit, il existerait des formes sociales d'expérience non coïncidentes avec celles des perceptions individuelles. Il y aurait donc une perception de l'espace qui serait sociale, ne venant pas du sujet connaissant mais des structures sociales. Et il devrait incomber à la théorie sociale de l'étudier. Il s'agit d'une affirmation assez controversée, mais dont Castells (1998, p.511) nous offre encore d'autres justifications :

Dans l'optique de la théorie sociale, *l'espace est le support matériel des pratiques sociales du temps partagé*, sachant que tout support matériel comporte toujours une signification symbolique. Par 'pratiques sociales du temps partagé', j'entends le fait que l'espace rassemble les pratiques simultanées. C'est l'articulation matérielle de cette simultanéité qui donne son sens à l'espace par rapport à la société. (italiques dans l'original)

Pour Castells, alors, l'espace (en tant qu'objet d'études des sciences sociales) n'existe que parce qu'il est le support d'une simultanéité produite par la *concatenatio causarum*, par la causalité du devenir historique. Nous n'avons aucune raison a priori d'être ensemble dans le même monde. Mais, étant donné que nous sommes tous là, l'espace est le support matériel de nos relations, à un différent niveau que celui de notre perception individuelle. Si les relations sociales d'aujourd'hui ne dépendent pas de la proximité physique pour s'établir, alors c'est d'un espace différent dont il faut parler.

Je pense qu'il existe une forme spatiale nouvelle caractéristique des pratiques sociales qui dominent et façonnent la société en réseau : l'espace des flux. *L'espace des flux est l'organisation matérielle des pratiques sociales du temps partagé qui s'effectuent au travers de flux*. (Castells, 1998 : p.511; c'est l'auteur qui souligne)

La blogosphère, par exemple, est un espace discontinu. C'est-à-dire que, pour suivre Castells, l'espace qu'elle occupe est le nombre de connexions qui y existent. Plus de

connections elle a – soient-elles « proches » ou « distantes » –, plus de place elle prend. L'Internet est une structure en grande partie hypertextuelle (Zeledon, 2003). Alors il ne s'agit pas de réfuter l'espace comme a priori de la perception ni de dire que le Web n'a pas d'extension. Il s'agit de travailler avec l'espace en tant que concept pour les sciences sociales, et ainsi de renforcer l'importance de la connexion dans la perception sociale contemporaine de l'extension. Ceci ne veut pas dire que les lieux cessent d'exister. Au contraire, ils continuent à exister, mais ils sont perçus et vécus différemment, ils ne sont signifiants que dans la dynamique et la logique des flux. D'après Castells lui-même (1998, p.512) :

Les lieux ne disparaissent pas, mais leur logique et leur signification sont absorbées par le réseau [...] L'espace des flux n'est pas sans lieu, contrairement à sa logique structurelle. Il repose en fait sur un réseau électronique, qui relie des lieux spécifiques, aux caractéristiques sociales, culturelles, physiques et fonctionnelles bien définies.

C'est-à-dire que la blogosphère est faite de supports matériels localisés dans des « lieux ». Pourtant, son existence dépend de la logique des flux. Pour exister, la blogosphère doit être insérée dans l'espace des connexions délocalisées. Dans ce travail, l'objet de l'étude a été pensé et étudié comme un espace connectif. L'ethnographie a donc été obligée de suivre les chemins proposés dans les hypertextes. Donc, cet objet n'a pu être délimité qu'*a posteriori*, et l'analyse que je propose par la suite est le résultat de cette délimitation. Si l'échantillon analysé ici est restreint en fonction de son nombre, il est par contre grand en fonction de ses connexions, et son étude se veut révélatrice d'une partie importante de la production de la blogosphère politique au Brésil¹².

Un autre point à soulever dans l'approche ethnographique est qu'elle implique que le chercheur envisage Internet à la fois comme une culture et comme un artefact culturel. Ainsi, il peut à la fois étudier ce milieu comme une culture en soi – un

¹² Compte tenu du fait que, si j'ai dû limiter ma recherche à un lieu, ses connexions le débordent. Cette sélection est due à l'étendue des préoccupations de ce travail et aux limitations de ce chercheur.

groupe qui partage des valeurs et qui prend des attitudes communes – et extrapoler ce regard d’ethnologue en y ajoutant ceux du sociologue et du communicologue, qui insèrent les dynamiques propres à la culture d’Internet dans la société prise en son ensemble. Internet est un milieu polyvalent, comme on sait. D’abord un ensemble de technologies de la communication, il s’est constitué en une institution sociale, où sont en jeu des questions technologiques (Mounier, 2002), sociales (Castells, 2002), linguistiques (Fairclough, 2003) et philosophiques (Lévy, 1997). Donc, seule une approche transdisciplinaire peut rendre compte de la complexité de ce milieu. Dans ce sens, il serait réducteur d’envisager Internet seulement comme une culture ou seulement comme un artefact culturel.

D’un côté, Internet est un environnement qui permet la constitution de groupes autour de systèmes de valeurs propres, et le fait d’admettre que plusieurs cultures coexistent dans une même société est la condition de réalisation de l’ethnographie virtuelle. Il faut ainsi reconnaître qu’Internet est un *medium* qui rend possible la formation et la différenciation de ces cultures, comme l’a fait Rheingold (1995) dans son étude séminale sur les « communautés virtuelles ». Donc, d’abord il faut voir Internet comme un lieu de production et de différenciation des cultures.

Mais de l’autre côté, Internet est aussi à la base un ensemble de techniques, un canal pour transmettre de l’information d’un ordinateur à un autre. L’origine d’Internet est la technologie de l’ARPANET, le réseau pour la transmission d’information développé au sein du Département de la défense (DOD) des États-Unis d’Amérique dans la seconde moitié du vingtième siècle. Internet est donc aussi un artefact. Mais il est un artefact culturel parce que son sens ne lui est pas immanent. La technologie en soi n’a pas de sens; celui-ci se constitue à travers les usages que nous en faisons. Comme nous avons avec l’approche constructiviste de la technique, les usages définissent les technologies (Bijker, Hughes et Pinch, 1987). Autrement dit, les technologies sont dotées de la flexibilité interprétative – l’« *artefactual flexibility* » dont nous avons parlé auparavant - et changent avec leurs usages. Donc, il faut également considérer Internet comme un artefact sociotechnique.

Hine (2000, p.39) affirme :

The Internet can be seen as textual twice over: as a discursively performed culture and as a cultural artefact, the technology text. In neither sense are its uses and interpretations determined by the text. The distinction between Internet as a culture and as a cultural artefact is a heuristic device for thinking about the indeterminacy of the Internet.

La séparation entre culture et artefact culturel n'est donc qu'heuristique. Dans ce travail, j'envisage mon objet d'étude comme ce doublet culture-artefact culturel. Autrement dit, mon ethnographie a été conduite pour décrire et comprendre une culture particulière qui fonctionne par ses valeurs et ses pratiques propres dans un ensemble plus étendu. Mais parallèlement, je cherche à expliquer l'importance de cette sphère dans le social, et comment elle ne peut pas être pensée au-dehors de la société qui l'a produite et qui continue à la produire tous les jours. Ce dispositif dont il a été question dans toute la partie théorique du travail trouve donc son opérationnalisation méthodologique dans cette double compréhension de l'objet : environnement et artefact.

Il est aussi important de mentionner qu'il existe plusieurs façons de faire une ethnographie virtuelle. Étant donné la pluralité d'usages possibles d'Internet et des technologies de la communication qui y sont liées, les possibilités d'étude de ce milieu sont aussi très variées. Dépendamment des objectifs du chercheur, la recherche trouve des contours différents, et ce qu'il y a de commun entre ces recherches n'est parfois que le nom seul (Murthy, 2008).

Une branche assez prolifique de l'ethnographie virtuelle est l'étude des interactions entre les usagers du Réseau. Par exemple, il y a beaucoup de chercheurs qui analysent les interactions entre les habitués des sites de rencontres. D'autres cherchent à comprendre les individus qui fréquentent Internet, leurs motivations et les possibilités qui n'existent qu'à cause d'Internet pour la manifestation de leurs désirs intimes

(Magnet, 2007). D'autres encore cherchent à comprendre les enjeux identitaires sur Internet (Turkle, 1995; Sharp and Earle, 2003).

Une autre branche aussi prolifique des études ethnographiques sur Internet est celle qui ne cherche pas à comprendre les motivations ou l'identité des utilisateurs d'Internet, mais plutôt à insérer ceux-ci dans le cadre plus englobant de la société. Dans ce champ, se situent les analyses du contenu des forums de discussion (Conein, 2006), les études historiques sur le développement combiné d'Internet et des médias de masse (Castells, 2007) entre autres.

Mon étude se trouve dans ce deuxième groupe : il s'agit d'une ethnographie virtuelle qui cherche à comprendre des dynamiques sociales à partir d'une perspective médiatique. Bref, de comprendre ce *medium* comme un dispositif et de marcher par cette voie du milieu qui prend en considération à la fois l'action humaine et ses conditions de possibilité. Sans tomber dans un réductionnisme qui essaierait d'expliquer le tout par ses parties, ce travail se situe plutôt sur l'avenue théorique ouverte par des penseurs aussi différents que Marshall McLuhan (1964), Walter J. Ong (1982), André Leroi-Gourhan (1964) et Gilbert Simondon (1958), qui envisageaient la technologie comme une dimension essentielle de l'humain et de la société à un moment donné. Force est d'admettre que la compréhension de notre écologie médiatique est nécessaire à la compréhension de notre société.

Dans les recherches du deuxième type, les chercheurs ont maintes fois besoin de combiner d'autres méthodes de recherche à l'ethnographie elle-même. Dans le cas de ce travail, l'ethnographie virtuelle a eu comme résultat la constitution d'un corpus textuel. Celui-ci a été traité dans le cadre de l'analyse du discours informée par la sociolinguistique critique, dont je parlerai par la suite.

Finalement, l'ethnographie virtuelle implique un engagement relatif du chercheur dans son milieu d'étude (Hine, 2000). Bien que le degré d'engagement ne soit pas consensuel pour les ethnographes virtuels – comme d'ailleurs cela n'a jamais été le

cas pour les ethnographes traditionnels -, il est clair qu'une implication totale dans le milieu n'est pas désirable. Dans certains cas, elle peut transformer la culture étudiée dans une narration qui n'existe que dans la tête de l'ethnographe. Dans ce sens, Internet offre aux chercheurs une facilité qui n'existait pas pour les ethnographes pionniers : pour qu'il y ait engagement, le chercheur n'est pas obligé de se « montrer » aux sujets étudiés. Vu que la production culturelle dans les milieux virtuels est faite majoritairement de textes et d'autres documents sous forme digitale, la *lecture* de la culture peut être faite *in absentia*, sans que celle-ci s'aperçoive de la présence de l'ethnographe.

Les transformations que je cherche à comprendre sont perceptibles dans la production textuelle de la culture. Dans ce cas spécifique, le changement de l'écologie médiatique contemporaine et la constitution d'une sphère de filtrage discursif dans le cyberspace sont explicables à travers sa propre production textuelle. Autrement dit, il ne sera pas nécessaire de faire référence à l'extérieur du discours médiatique et à la vie de blogueurs, par exemple, pour découvrir ce qu'ils représentent. Et j'ajouterai à l'ethnographie exposée ci-dessus une analyse du discours. Ainsi, non seulement l'intérieur et le quotidien dans cet environnement pourront être décrits, mais son rapport à la société pourra être explicité.

Comme nous l'affirme encore une fois Christine Hine :

Rather than replacing ethnography, discourse analytic approaches to Internet texts could usefully coexist with ethnographic approaches to Internet interaction. (2000, pp. 50-51)

C'est-à-dire que la combinaison de la méthode d'immersion ethnographique (voir l'item 3.3, « Description du parcours », pp.76 ff. pour les détails de l'immersion) avec l'approche discursive de la sociolinguistique ne produira pas une hybridation méthodologique stérile, mais une plasticité méthodologique adaptée à la complexité de l'objet blogue.

3.2 L'analyse sociolinguistique

Dans le cadre de cette recherche, l'analyse du discours et l'ethnographie virtuelle sont des méthodologies complémentaires. Ce travail ne se trouve cependant pas dans le champ de la linguistique, et les méthodes de l'analyse du discours serviront donc seulement à nous aider à répondre à notre question centrale : comment la fonction-filtre de la blogosphère se manifeste-t-elle dans la pratique quotidienne de cette culture? Quels sont les marques textuelles que nous permettent d'affirmer l'existence de cette fonction latente de la blogosphère?

Nous ne pouvons répondre à cette question que par l'immersion dans le Réseau et par le tissage des relations entre les blogueurs. Puisque leur production est une production majoritairement symbolique, l'analyse de ces symboles et de leur relation à la société est cruciale pour qu'on puisse en tirer des conclusions. L'ethnographie virtuelle donne les bases pour la compréhension de l'environnement virtuel et de la pratique quotidienne de la production d'informations dans le Web participatif, mais elle ne peut pas dégager des conclusions sur la signification de ce qui est dit dans ces environnements, qui sont de vrais parcs industriels : des industries où on produit – et, surtout, on reproduit – du discours.

L'approche linguistique la plus appropriée aux buts de ce travail m'a paru être celui de la sociolinguistique britannique, par le biais de l'analyse critique du discours. Par sociolinguistique, il faut entendre une linguistique qui s'intéresse au langage dans son usage (« *language in use* ») (Stubbs, 1996) et non à celle qui pose le dualisme langue-parole, et qui cherche les mécanismes de production de sens dans des systèmes fermés de différences, comme c'est le cas pour la linguistique d'orientation Saussurienne (Saussure, [1913] 1995). Par analyse critique, il faut comprendre une approche essayant de révéler dans des textes les liaisons entre la teneur des discours et les relations sociales.

Comme il a été mentionné plus haut, ce mémoire n'est pas un travail de linguistique. En conséquence, mes intérêts ne retrouvent ceux de la linguistique que de manière oblique. Ainsi, je n'ai suivi de manière orthodoxe aucune approche spécifique de l'analyse critique du discours, et si mon analyse ne suit pas parfois à la lettre les manuels d'analyse discursive, c'est parce que ceux-ci dépassent ou n'atteignent pas mes objectifs. Le courant sociolinguistique qui se rapproche le plus des buts de ce travail est celui du chercheur britannique Norman Fairclough. Son travail a été la base pour la construction des catégories d'analyse textuelle utilisées ici.

Dans son travail synthétique sur les limites et les avantages de travailler avec l'analyse du discours de manière interdisciplinaire, Theo van Leeuwen (2005) définit trois démarches possibles : centraliste, pluraliste et intégrationniste. Tandis que la première est basée sur une position épistémologique et des intérêts principalement théoriques, faisant d'une discipline le centre privilégié de l'accès au savoir, les deux dernières approches s'intéressent surtout à des problèmes empiriques, et soutiennent que pour les résoudre nous devons faire appel à différentes disciplines. Les différences entre les approches pluraliste et intégrationniste sont mineures pour mon propos, l'une croyant dans la possibilité du chercheur de faire la navette entre les disciplines et l'autre posant les avantages d'avoir des centres de recherches multidisciplinaires qui produisent de la connaissance informée par des chercheurs de plusieurs domaines.

Ce travail s'intéresse surtout à un problème empirique, qui ne peut être élucidé que par un recours à plusieurs disciplines – notamment la communication, la sociologie, l'anthropologie et la linguistique, sans qu'aucune d'entre elles ne soit le centre privilégié de l'analyse. Je m'approche donc de la démarche pluraliste, telle qu'illustrée par van Leeuwen (2005, p.6) :

In pluralist models issues and problems are central, and it is recognised that these may rightfully belong to a number of different disciplines. The pluralist model seeks to bring such

disciplines together, as equal partners, rather than that elements of other disciplines are incorporated in a “centralist” discipline.

Le modèle pluraliste reconnaît donc que son problème fait partie de plusieurs champs de connaissance et il essaie ainsi de combiner les approches correspondantes pour l’élucider. L’application de ce modèle à la combinaison de l’ethnographie et de l’analyse textuelle me semble assez fructueuse. D’abord parce qu’il manque souvent aux études centrées sur la culture la référence au « quoi » de la culture, aux contenus précis des échanges symboliques. Ensuite parce que des lacunes existent aussi pour l’analyse du discours, comme le dit van Leeuwen (2005, p.13) :

The texts which discourse analysts analyse form part of social practices – but only part. They realise all or some of the *action* that constitute the social practices – but they tell us nothing about the agents and patients of the actions, or about their time or place. [...] To discuss these, we have to research the production and reception of the texts ethnographically. [...] The two need to work together.

Approchons-nous un peu plus de la sociolinguistique. D’après Norman Fairclough (1995b, p.132), celle-ci veut :

Systematically explore often opaque relationships of causality and determination between (a) discursive practices, events and texts, and (b) wider social and cultural structures, relations and processes; to investigate how such practices, events and texts arise out of and are ideologically shaped by relations of power and struggles over power.

En d’autres mots, la sociolinguistique de Fairclough focalise sur le texte pour tisser les relations que celui-ci entretient avec son contexte. Elle insère l’histoire et la société dans le texte. Voilà pourquoi en analysant les *textes* – compris dans un sens large comme tout acte discursif – nous pouvons comprendre non seulement la signification intérieure du texte, mais surtout l’insertion de ce texte dans son contexte social. Par exemple, au moyen des catégories d’analyse textuelle informées par cette théorie, je serai en mesure de retracer dans les textes des blogueurs étudiés une

dimension tenant à leurs rôles et leurs positions dans le contexte médiatique actuel. Ces catégories seront explicitées par la suite. Cependant, avant d'y arriver, certaines considérations sur cette méthodologie d'analyse textuelle sont nécessaires.

D'abord, l'approche sociolinguistique est bien adaptée aux études des textes médiatiques, alors que quand les enjeux sont ceux de l'analyse des conversations, par exemple, elle est limitée. En choisissant d'analyser des textes médiatiques à l'aide de cette méthodologie, j'ai principalement une question en tête : le noyau de mon travail est la compréhension d'un contexte médiatique dans une situation de changement, c'est-à-dire dans une situation où, dû à l'insertion d'un être nouveau – un non-humain, un être technique -, l'écologie se reconfigure. Mon choix méthodologique se rattache alors à ce qu'affirme Fairclough (1995a, p. 52) :

Media texts constitute a sensitive barometer of sociocultural change, and they should be seen as valuable material for researching change. Changes in society and culture manifest themselves in all their tentativeness, incompleteness and contradictory nature in the heterogeneous and shifting discursive practices of the media.

Dans les périodes de transformation qui suivent les insertions de nouveaux actants dans des contextes médiatiques, l'analyse de la forme/contenu des textes est d'une grande efficacité. Pour cette raison, je suis convaincu qu'on n'arrivera pas à une compréhension du Web participatif et des nouvelles formes de production discursive seulement par le biais de son analyse formelle. C'est à mon avis de ce manque d'ouverture théorique d'où sortent la plupart des analyses par trop enthousiastes au sujet de la participation citoyenne dans Internet (Lévy, 2002 ; Fogel & Patino, 2005). Pour comprendre ce qui se passe en fait dans ces environnements, il nous faut une analyse de forme/contenu de ses produits, faute de quoi nos conclusions seront toujours partielles.

Dans ce sens, la sociolinguistique nous offre de bons outils par la compréhension de la forme/contenu des productions de la blogosphère. La façon que j'ai trouvée pour

adapter les intérêts de sa méthodologie aux miens a été d'établir des variables d'analyse textuelle et de les appliquer à tous les textes de ma base de données. Je vais maintenant expliciter ces variables.

3.2.1 Les variables de l'analyse

J'emprunte ici quatre éléments clés à l'analyse sociolinguistique: les concepts d'intertextualité, d'événement social (*social event*), de genre et de différence (Fairclough, 2003). Chacune de ces catégories a généré une ou plusieurs variables de classification des textes de mon corpus.

Le courant sociolinguistique a subi d'importantes influences du mouvement dit du « post-structuralisme »¹³ français, à la fin des années 1960. Le concept d'intertextualité est l'une de ces influences majeures. Il s'est forgé à partir d'une interprétation faite par Julia Kristeva des idées du sémioticien russe Mikhail Bakhtine et de quelques notions fondamentales de l'expérience structuraliste en linguistique (Kristeva, 1968). Bakhtine lui-même n'a jamais parlé d'intertextualité dans ces termes, mais plutôt d'une translinguistique qui chercherait à comprendre comment les textes qu'on produit sont en fait modelés par d'autres textes qui nous précèdent. Bakhtine (1986, p.89) disait donc :

Our speech is filled with other's words, varying degrees of our-own-ness, varying degrees of awareness and detachments. These words of others carry with them their own expression, their own evaluative tone, which we assimilate, rework and reaccentuate.

¹³ Le terme « post-structuralisme » a une définition assez compliquée et qui ne fait pas l'unanimité parmi les philosophes, entre autres parce qu'il met sous un même vocable des penseurs aussi différents que Michel Foucault, Jacques Derrida et Jean Baudrillard, par exemple. Disons seulement que le « mouvement poststructuraliste » est davantage une construction *a posteriori* pour des fins didactiques, mais que l'influence exercée par tous ces penseurs a été décisive dans le tournant critique et social de la linguistique dans les années 1970, dans ce que De Beaugrande (1997) appelle la transition de la grammaire du texte à celle de la textualité.

Dans le domaine des études médiatiques, Norman Fairclough a été le premier à transposer la notion d'intertextualité à l'étude du journalisme et du langage propre aux médias de masse. Fairclough a fait une synthèse très particulière entre l'intertextualité et l'idée d'hégémonie, empruntée à Antonio Gramsci et comprise non comme l'usage de la force en vue de la domination, mais plutôt comme la fabrication d'un consensus autour de l'idéologie de la classe dominante. D'après Fairclough, donc, l'intertextualité dans les médias est indissociable de l'hégémonie d'une classe dominante à la recherche de consensus. Dans ce sens, la production et la reproduction de textes ne sont pas faites dans la sphère de la totale liberté humaine de création, mais sont par contre encadrés dans des limites d'une *formation discursive*, concept adapté de Michel Foucault (1971).

Fairclough fait une distinction entre d'un côté l'intertextualité manifeste d'un texte et de l'autre son intertextualité constitutive. La première serait celle où d'autres textes seraient explicitement présents dans un texte donné par des marqueurs et des citations; la deuxième serait celle où il n'y aurait pas de marqueurs de citation formels, et où la référence intertextuelle serait discrète, mais non moins importante puisqu'elle témoigne de l'ordre du discours dans lequel ce texte est inséré.

Dans le cadre de ce travail, les questions intertextuelles sont d'une importance considérable, du fait que l'intertextualité d'un texte insère dans celui-ci un contexte et un champ de forces. J'ai donc eu l'intention de découvrir ce que l'intertextualité dans la blogosphère nous révèle au sujet des flux d'informations dans les démocraties contemporaines. Ainsi, deux catégories d'analyse liées à l'intertextualité manifeste ont été utilisées pour classer tous les textes de mon corpus : leur origine – s'ils sont des textes originaux, des commentaires ou des reproductions – et leur source – d'où ils viennent lorsqu'ils sont des commentaires ou des reproductions.

Cette définition est un peu paradoxale, vu l'exposé précédent sur l'intertextualité et la discussion sur la fonction-auteur faite auparavant. Pourtant, si tous nos « textes » sont des voix d'autres personnes mêlées à la nôtre, il est quand même possible de retracer

leur origine immédiate. À un niveau empirique d'analyse, il existe des textes qui sont des reproductions d'autres textes; il y en a qui sont des commentaires explicites d'autres textes; et il en existe enfin qui sont des « originaux ». Les définitions suivantes, d'Eisenstein (1991, p.122), nous aident à mieux définir nos catégories :

Il y a quatre façons de faire un livre. Il en est qui écrivent des mots qui ne leur appartiennent pas, sans rien y changer ni rien y ajouter, et celui qui fait ainsi est un scribe (scriptor). Il en est qui écrivent des mots qui ne leur appartiennent pas, mais y ajoutent quelque chose qui n'est pas de leur cru. Celui-là est un compilateur (compiler). Ensuite, il y a ceux qui écrivent à la fois les choses d'autrui et leurs propres, mais celles d'autrui dominent, et les leurs y sont ajoutées comme une annexe en vue d'une clarification. Celui qui agit ainsi est appelé commentateur (commentator) plutôt qu'un auteur. Mais celui qui écrit à la fois des choses de son propre fonds et de celui d'autrui, en utilisant les mots d'autrui comme annexe et confirmation, doit être appelé un auteur (auctor).

La notion d'événement social est liée à celle de genre. Par événement social Fairclough entend quelque chose de très simple mais d'assez fondamental dans l'étude du langage : un texte est un événement localisé dans un contexte social. Il peut y avoir des textes qui restent cachés toute leur vie dans des journaux privés. Mais en ce qui concerne la sociolinguistique, ces textes n'existent pas comme objets d'analyse. Les textes dont nous faisons ici l'analyse sont tous des textes publics, écrits dans un but quelconque. Ils sont donc des événements sociaux. Alors, si les textes sont des événements sociaux, ils ont des effets vérifiables. Dans les mots de Fairclough (2003, p.8) :

Texts as elements of social events have causal effects – i.e. they bring about changes. [...] In sum, texts have causal effects upon, and contribute to changes in, people (beliefs, attitudes, etc.), actions, social relations, and the material world.

La notion de genre joue aussi un rôle essentiel dans la théorie de Norman Fairclough, et elle est liée subtilement à l'idée d'événement. L'importance du concept de genre provient de l'ouverture qu'il donne aux études linguistiques de se combiner avec

d'autres disciplines des sciences humaines. Les genres sont des types idéaux d'action sociale – et, par conséquent, de relation sociale. Un genre est le côté proprement discursif des formes d'interaction sociale typifiées idéalement. Une proposition capitale de l'auteur (Fairclough, 2005 : p.64) nous donne les contours précis de cette notion :

Genres are seen as ways of (inter)acting in their semiotic aspect. Genres, discourses (ways of representing) and styles (ways of being, identities) are interconnected categories at the level of social practices.

D'après Fairclough, une question centrale du contexte médiatique contemporain serait la tendance à l'hybridation de genres. L'arrivée d'Internet et des nouvelles technologies de la communication aurait rendu possible l'établissement de relations sociales qui n'existaient pas avant. Dans le cas qui nous concerne, Internet aurait permis que des journalistes, par exemple, entrent en contact direct avec leurs lecteurs et établissent ainsi des dialogues. Au niveau des genres, ce processus aurait cristallisé de nouveaux types de relations qui échappent à la logique des médias de masse, par exemple – ancrées sur la forme éditorial-reportage-curiosité-publicité. Une étude de ces nouveaux genres pourrait donc être révélatrice au sujet des relations sociales dans nos sociétés, comme l'explique Fairclough (2003, p.66) :

The social transformations of new capitalism can be seen as changes in the networking of social practices, and so changes in the form of action and interaction, which includes change in genres. Genre change is an important part of the transformations of new capitalism.

Dans ce sens, la notion de genre m'a permis de classer mes textes dans plusieurs formes de relations sociales entre les blogueurs et leurs lecteurs. Par cette classification, il est question de comprendre ce qui se passe dans cet environnement au niveau des relations sociales. Nous pourrions ainsi vérifier deux choses : si elles sont différentes de celles qu'on peut constater dans les relations établies par les médias traditionnels; et, surtout, quelles sont ces différences.

Ainsi, chaque texte a été classé d'abord en termes du langage employé dans le texte – formel ou informel. Par langage informel il faut comprendre le non respect complet ou partiel des normes de la langue portugaise, l'emploi de mots et d'expressions qui sont du domaine de la langue parlée et la prédominance du « je » comme sujet des énoncés. Dans cette optique, les reportages des journaux de grande circulation ont été considérés comme employant le langage formel (par le respect aux normes de la langue, le non-emploi de mots et d'expressions du domaine de la langue parlée – sauf si la parole est donnée à des gens interviewés – et par la prédominance de la forme passive du sujet).

Ensuite, chaque texte a été défini en fonction de son activité – reportage, opinion, entrevue, propagande, anecdote, scoop, hybride - et de sa « tonalité » – informatif, analytique, agressif, publicitaire, défensif, humoristique. Pour classer les textes selon leur « tonalité », j'ai suivi certains critères : les textes à tonalité informative donnaient aux lecteurs des informations sur des événements d'actualité sans porter des jugements de valeurs explicites. Les textes analytiques découpaient les sujets d'actualité en parties pour ainsi les commenter en mobilisant soit des concepts théoriques soit des données historiques. Les textes agressifs portaient des jugements de valeur sur les sujets en question, tout en employant des mots injurieux par rapport à d'autres personnes. Les textes publicitaires contenaient des appels explicites à voter dans un postulant en particulier. Les textes défensifs répondaient à des accusations faites auparavant. Et finalement les textes humoristiques avaient l'humour comme élément central du raisonnement. (Pour plus de détails sur la définition de toutes les variables, ainsi que pour des exemples de textes de chaque catégorie, voir le chapitre 4. Analyse des données, pp.84 ff.)

Finalement, la question de la différence est aussi très importante dans les analyses de ce type. Une question centrale de notre époque est celle du traitement de la différence. La démocratie a comme condition *sine qua non* le respect de la différence sur la place publique. Dans ces environnements nouveaux de publication et de débat sur Internet –

un lieu public par excellence, comme vu auparavant – les formes de gestion de la différence constituent un objet qui soulève de plus en plus d'intérêt de la part des chercheurs (Massumi, 2002). Si les technologies du Web 2.0 sont en fait une révolution dans les formes de manifestation citoyenne, alors il nous faut constater empiriquement le traitement de la différence et la nature du dialogue dans ces environnements.

Différence est prise ici dans un sens trivial. Ce n'est pas la différence en tant que condition du sens, celle dont nous parle Saussure ([1913] 1995). C'est la différence en tant que condition de la démocratie. C'est la différence d'opinion et le respect des idées contraires en tant que force motrice de la démocratie. S'il n'y a pas de respect de la différence, alors la démocratie est impossible. Et s'il n'y a pas de respect de la différence dans le Web participatif, alors il n'y a pas de vraie démocratisation de la parole et il n'y a pas de *polis* ou de vraie « république des blogues ».

Comme je l'ai dit auparavant, la question de la différence est aussi liée à l'idée d'espace public. L'attention portée au traitement de la différence dans les divers blogues étudiés ici s'explique par une préoccupation essentielle du présent travail : si le Web devient de plus en plus un espace – des flux – où il est possible pour une partie des citoyens de manifester leurs opinions, de proposer et même de faire de la politique, comment cet espace se constitue-t-il alors? Est-il un lieu de respect de la différence ou s'approche-t-il plus d'un ensemble de monades intransigeantes, ayant chacune leur blogue, et dont elles sont les tyrans?

Évidemment, ce mémoire se restreint à un contexte précis du Web participatif, et ne permet pas des généralisations trop englobantes. Cependant, une conclusion sur un exemple, si discret soit-il, sera déjà une contribution à la compréhension de notre espace public.

Au niveau formel de l'analyse, j'ai suivi une même procédure pour tous les textes : je les ai tous classés en trois catégories : monologue (où l'auteur parle tout seul, sans

faire référence à d'autres sources), dialogue (où il y a du « reflux » des commentaires des lecteurs dans le texte du blogueur; j'entrerai plus en détail dans le prochain chapitre) et multiples voix (où l'auteur emprunte, pour construire son argument, des idées et des passages à d'autres sources qui ne sont pas les lecteurs du blogue). Et aussi, j'ai tenu à mettre en évidence les bouts de texte et les passages qui témoignent des questions que nous traitons ici.

Dans la section qui suit, j'expliquerai avec plus de détails la constitution de la base de données, les démarches de l'ethnographie virtuelle et le traitement donné au corpus de textes.

3.3 Description du parcours

L'événement choisi comme base pour l'ethnographie a été l'élection municipale de 2008 dans la ville de São Paulo au Brésil. Celle-ci comptait, selon l'Institut brésilien de géographie et de statistique (IBGE)¹⁴, 10 886 518 d'habitants en 2007, ce qui en fait la plus grande ville au pays. Son produit intérieur brut (PIB) correspond environ à 33,9% de celui du pays¹⁵. C'est donc un collège électoral considérable, et son maire est responsable d'un budget annuel d'environ 15 milliards de dollars canadiens¹⁶.

Durant les élections de 2008, étaient en jeu la mairie de la ville (élection majoritaire), ainsi que 51 sièges de représentant municipal (élection proportionnelle). D'après le Tribunal Supérieur Électoral¹⁷, 6 916 744 électeurs ont voté au premier tour de l'élection, qui a eu lieu le 5 octobre 2008. Onze candidats ont participé à l'élection, dont trois ont reçu au moins 10% des voix chacun. Mais dans ce travail, les détails politiques de l'élection représentent une question secondaire. Le centre de

¹⁴ Information disponible sur :

http://www.ibge.gov.br/home/estatistica/populacao/contagem2007/contagem_final/tabela1_1_20.pdf

¹⁵ Selon IBGE:

[http://www.ibge.gov.br/home/presidencia/noticias/noticia_visualiza.php?id_noticia=1039&id_pagina=](http://www.ibge.gov.br/home/presidencia/noticias/noticia_visualiza.php?id_noticia=1039&id_pagina=1)

[1](http://www.ibge.gov.br/home/presidencia/noticias/noticia_visualiza.php?id_noticia=1039&id_pagina=1)

¹⁶ Selon la mairie de par la cotation en novembre 2008. Disponible sur :

http://www.prefeitura.sp.gov.br/portal/a_cidade/noticias/index.php?p=26509

¹⁷ http://www.tse.jus.br/internet/eleicoes/estatistica2008/est_result/quadroComparcimento.htm

l'ethnographie a été la répercussion de la campagne électorale dans la blogosphère de São Paulo.

Le travail de recherche a commencé par une pré-ethnographie d'environ cinq mois, dans laquelle la sélection des sources pertinentes et la familiarisation avec le milieu ont été accomplies. Ce pré-terrain a été fait, entre autres, à cause des raisons exposées plus tôt dans ce texte : la sélection des blogues à être étudiés ne pouvait pas se faire *a priori*. C'est donc à partir de la reconnaissance du terrain et le suivi des liens que font les blogueurs entre eux qu'il m'a été possible d'établir un échantillon représentatif de la blogosphère en question.

En termes pratiques, le pré-terrain a consisté en une fréquentation quotidienne de plusieurs blogues politiques dont les auteurs se trouvent à São Paulo, suivie de la lecture de toutes leurs publications et du suivi des liens qu'ils proposaient à leurs lecteurs. Ceci a permis à la fois une familiarisation avec les questions en jeu dans ces environnements et une reconnaissance du terrain, c'est-à-dire une cartographie des groupes qui se constituent plus ou moins clairement à travers le réseau. Quoique l'établissement des blogueurs servant de base d'analyse ait été fait après la pré-ethnographie, j'ai été obligé de faire un premier tri pour sélectionner par quels blogues je commencerais mon parcours. Cette sélection a été faite d'après la liste publiée par le site Technorati des trente blogues les plus populaires au Brésil¹⁸.

À la fin du pré-terrain – qui a débuté en mars 2008, et s'est terminé en juin 2008 -, j'ai effectué une sélection des dix¹⁹ blogues servant de base pour la collecte ultérieure de données, c'est-à-dire pour la lecture attentive et le classement des textes. Pendant la période précédant le début officiel de la campagne – et donc, le début officiel de l'ethnographie -, j'ai aussi collecté et analysé une bonne quantité de textes produits.

¹⁸ La méthodologie est basée sur le nombre d'hyperliens dirigés vers chaque site. La liste est disponible sur : http://oglobo.globo.com/pais/noblat/post.asp?cod_Post=45860

¹⁹ Au début de la recherche, j'avais douze blogues dans mon corpus. Mais une blogueuse et un blogueur ont soudainement cessé leurs activités sans avoir assez de posts pour compter parmi les blogueurs analysés. À la fin, je suis donc resté avec dix blogueurs.

Ceux-ci ne feront pourtant pas partie du corpus de l'analyse, puisque les textes qui constituent mon archive ont tous été écrits pendant la campagne électorale officielle.

L'ethnographie virtuelle elle-même a donc débuté le 7 juillet 2008, premier jour de campagne électorale, et s'est terminée le 6 octobre 2008, le lendemain du jour du premier tour des élections. Elle a donc duré trois mois, période pendant laquelle j'ai fréquenté les dix blogues prédéfinis comme échantillon pour la recherche en y collectant tout texte faisant référence aux élections municipales. L'élection à São Paulo a eu aussi un deuxième tour – le 26 octobre – mais l'ensemble accumulé entre les premiers trois mois de campagne était assez représentatif de ce qui s'est passé par la suite.

Pendant ces trois mois, je suis allé quotidiennement dans chaque blogue en question, où j'ai collecté et archivé tout texte produit au sujet des élections. En plus, un suivi parallèle a été aussi réalisé, dans lequel j'ai recueilli tous les textes produits dans les deux principaux journaux imprimés à São Paulo – la *Folha de S.Paulo* et le *O Estado de S.Paulo* – et je les ai archivés suivant les mêmes critères que ceux appliqués aux documents de la blogosphère. Ceci m'a permis d'avoir toujours le rapport – important dans le cadre de cette recherche – entre la production des médias traditionnels et celle des blogueurs.

La sélection des blogues analysés s'est faite selon quatre critères : d'abord, je n'ai choisi que des blogueurs et blogueuses habitant et travaillant à São Paulo. Bien que les facilités apportées par Internet nous permettent de commenter et d'analyser des situations politiques dans des villes distantes, la proximité du site de campagne a été considérée comme un critère de sélection important. Le but était d'avoir les opinions et les textes de ceux qui vivent la campagne sur place.

Ensuite, j'ai privilégié les blogueurs et blogueuses bien placés dans la liste des blogues les plus populaires au pays. Ceci parce que ma recherche s'intéresse certainement à l'écologie des blogueurs comme un tout, mais avec l'accent mis sur

ceux qui ont le plus d'impact dans l'opinion publique. Ceci ne signifie pas que le phénomène de l'appropriation des moyens de production du Réseau par toutes sortes d'utilisateurs ne soit pas *en soi* important; il l'est, certes, mais suivre ce chemin aurait exigé un autre travail, basé sur des fondements théoriques et méthodologiques divers. Dans la présente recherche, l'intérêt est porté surtout aux blogues dont la voix atteint un grand nombre de lecteurs. Ce critère est important lorsqu'on se rappelle du lien qui a été établi auparavant entre les leaders d'opinion dont parlaient Lazarsfeld et al. (1944) et les blogueurs d'aujourd'hui. Ainsi, six des dix blogues figurant dans cette recherche se trouvent dans la liste des trente blogues les plus lus au Brésil. Les autres ont été sélectionnés surtout en fonction des liens proposés par les blogueurs et du troisième critère de sélection. Mais le critère de la popularité a posé un problème, puisque dans la liste des blogueurs les plus lus à São Paulo, il n'y avait aucune blogueuse. Ma sélection a été donc un peu déséquilibrée dans ce qui touche à la proportion entre blogueurs et blogueuses²⁰.

Le troisième critère a été celui de la position politique des blogueurs. Ceci est un sujet assez difficile à cerner de nos jours. Il mérite quelques lignes explicatives. Mon but ici n'est pas d'établir une distinction entre les thèmes et les opinions propres à la droite contemporaine, ceux propres à la gauche et ceux de l'agenda du centre. Ceci est un sujet assez compliqué, autour duquel même la science politique d'aujourd'hui n'a pas encore trouvé de consensus. Pourtant, en étant cohérent avec mon présupposé sur l'espace de la blogosphère – qui se définit en fonction de ses connections – j'ai choisi comme ligne de démarcation les opinions des blogueurs eux-mêmes sur la position politique de leurs concitoyens, et les liens qu'ils établissent entre eux. La tâche est plus simple qu'il ne semble au premier abord. Il est beaucoup plus courant d'entendre les opinions explicites de quelqu'un sur quelqu'un d'autre sur la blogosphère que dans les médias de masse, y compris des jugements sur leurs conceptions politiques, morales et religieuses. Et les liens établis par les blogueurs définissent d'habitude assez bien la sphère politique dans laquelle ils se trouvent

²⁰ D'ailleurs, d'après le site Technorati la proportion de blogueurs et de blogueuses est assez déséquilibrée : 66% des blogueurs sont des hommes, tandis que seulement 34% sont des femmes. Disponible en ligne : <http://technorati.com/blogging/state-of-the-blogsphere/who-are-the-bloggers/>

(Lawrence et al., 2009). Un pré-terrain attentif m'a permis de cartographier certaines de ces positions.

Remarquons seulement que la pertinence de cette répartition n'est pas cruciale pour la suite de l'analyse. D'abord parce que je ne fais pas ici une analyse idéologique des blogueurs, ce qui ne serait pas un sujet de recherche moins intéressant. Ensuite, parce que le biais politique de la blogosphère n'est pas la principale question en jeu ici mais, par contre, sa position dans l'écologie médiatique. Alors, ce troisième critère a servi particulièrement à deux choses : assurer que la recherche n'aura pas un biais dû à la position politique des acteurs, laquelle maintes fois conditionne leur langage et leurs pratiques; et que la recherche n'est pas l'étude d'un petit groupe marginal de blogueurs d'extrême-gauche, d'extrême-droite ou d'extrêmement centristes. Parmi les dix blogueurs, on en trouve un de droite, deux de gauche (dont l'un a écrit très peu de textes), deux de centre-droit, trois de centre-gauche et deux de centre.

Cette division est plus au moins arbitraire, mais rappelons qu'elle n'est pas cruciale pour la suite du travail. Elle a été suivie pour que l'analyse soit le plus pluraliste possible, et pour qu'elle représente des courants politiques différents et qui parfois n'ont pas de voix dans les grandes entreprises médiatiques. Elle a d'ailleurs été facilitée par le fait que, dans les blogs fréquentés et dans la liste des plus populaires il y avait un certain équilibre idéologique.

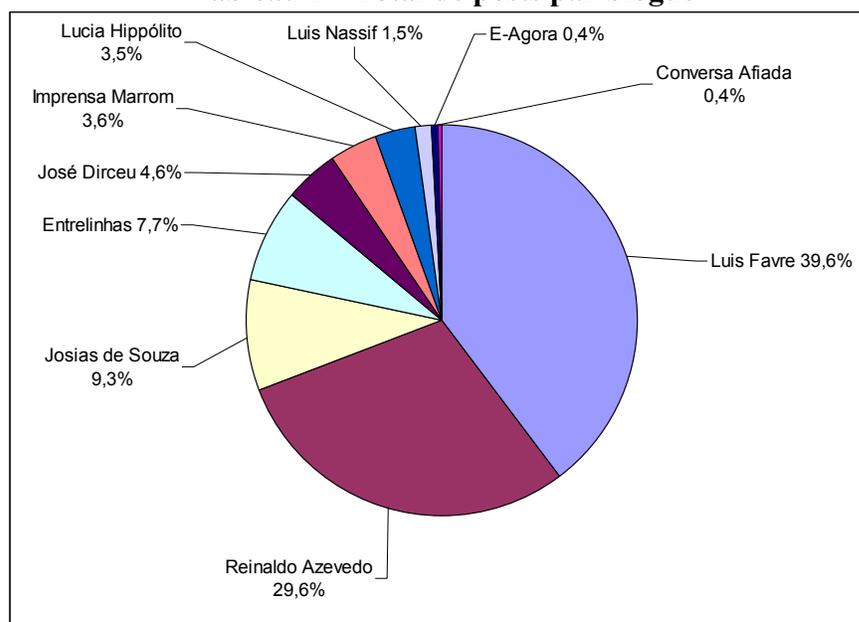
Finalement, le quatrième critère de sélection a été la fréquence de publication dans les blogs. Bien qu'il y ait eu des problèmes en cours de route²¹, la plupart des blogueurs ont publié dans une fréquence assez satisfaisante au sujet des élections. Certains l'ont fait presque tous les jours, d'autres tous les quatre ou cinq jours en moyenne et deux avec moins d'assiduité.

²¹ Deux problèmes, pour être plus précis. D'abord, il y avait douze blogs dans la liste originale. Pourtant, au milieu de la campagne, deux parmi ceux-ci ont été désactivés, et leur production n'était pas assez consistante pour figurer dans la recherche. En deuxième place, deux blogs qui publiaient assez souvent sur la politique municipale et les enjeux politiques de la ville n'ont publié, étonnement, que très peu de textes pendant la campagne. Leur production étant assez intéressante et leur rôle assez important dans la blogosphère, ils ont donc été conservés.

3.3.1 La base de données

Au bout des trois mois de lecture et de collecte de textes, le 6 octobre 2008 précisément, mon corpus comptait un total de 549 posts. Le tableau I montre la répartition de ces textes. Il est intéressant de remarquer que la proportion de textes par auteur n'est pas parfaitement équilibrée. En fait, deux blogueurs concentrent une bonne partie du total des posts (69,2%), et ils sont tous les deux très populaires (l'un est le blogueur le plus populaire au pays et en ville; l'autre ne l'est pas autant, mais il est par contre assez lu, étant une figure assez importante de la politique municipale). Ceci s'explique surtout pour deux raisons : d'abord, j'ai seulement collecté des textes dont le thème principal était la course électorale. Tandis que d'autres ont varié beaucoup les leurs, ces deux blogueurs ont publié beaucoup sur ce sujet. Ensuite parce que leur production est surprenante et les deux hommes ont leur blogue comme travail²². Le reste de la production est partagé entre les huit autres blogueurs dans des proportions plus au moins équilibrées – exceptés les deux dont la production a été très réduite.

Tableau I – Total de posts par blogue



²² C'est-à-dire que l'un des deux blogueurs est employé d'un magazine qui le paye pour écrire dans son blogue et l'autre n'a pas d'autre emploi « formel » que son blogue (et ne semble pas en avoir besoin pour subsister).

Le bilan est donc de huit blogueurs très actifs dans la scène politique locale, dont deux d'entre eux sont extrêmement actifs. Toute leur production a été sélectionnée et compilée dans ma base de données. L'ensemble de leur production représente certainement des transformations dans la société et dans la politique locales. Le but de l'analyse qui s'ensuit a été justement de saisir le contenu de cette représentation.

Mon corpus est un ensemble hétérogène de textes autour d'une même thématique, la campagne électorale. Pendant ces trois mois, tout texte dont le sujet dominant était les élections municipales dans la ville de São Paulo a donc été lu et sélectionné – que ce soit des reportages, des textes d'opinion, des articles quasi-publicitaires, des slogans explicitement publicitaires, des anecdotes, des scoops. Je n'ai pourtant pas trié les images et les vidéos proposées par les blogueurs. Bien qu'elles soient aussi des « textes » dans le sens que lui donne la sociolinguistique, leur analyse poserait des problèmes à plusieurs niveaux dans ce travail, et l'étendue de ce mémoire de maîtrise ne permet pas de grands écarts méthodologiques. Ainsi, l'archive consiste en des documents écrits qui se trouvent dans un même champ thématique, mais dont la forme varie considérablement.

La différence entre les textes n'a pourtant pas été un obstacle à ce qu'en soit extraite une ligne directrice, une identité commune qui en autorise un traitement commun. En conséquence, les variables d'analyse exposées ci-dessus ont été appliquées de manière uniforme à tous les textes. En plus de celles mentionnées dans la section antérieure, trois autres variables ont été utilisées pour classer les textes. Je les ai appliquées surtout afin de connaître certaines particularités du milieu étudié et pour pouvoir en tisser des rapports aux médias traditionnels. Ces variables sont la présence ou non de liens hypertextuels dans les textes, la citation explicite ou non d'autres blogueurs et la position politique exprimée dans le texte – si neutre ou favorable à un des candidats.

Pour renforcer ce qui a déjà été dit auparavant, l'utilisation de variables d'analyse a été cohérente avec les concepts de la sociolinguistique. J'ai essayé d'adapter cette

approche du discours, vouée d'habitude à l'analyse d'un petit nombre de textes, pour rendre compte d'un large corpus de textes. Pour ce faire, donc, les principales catégories analytiques de Norman Fairclough ont été transformées en variables, à l'aide desquelles les textes de mon corpus ont été interprétés. Conséquemment, une des aspirations méthodologiques de cette recherche est la fusion – préconisée déjà par Norman Fairclough (2003, p.6) – entre des méthodes quantitatives et qualitatives d'analyse du discours, la meilleure manière à mes yeux de réaliser une analyse en même temps complexe et généralisante à propos d'un large ensemble de textes.

Néanmoins, le traitement qualitatif occupe ici une place légèrement privilégiée. La définition des variables est déjà en soi un travail de recherche qualitative. À part les variables qui se prêtent de bon gré à un traitement quantitatif exclusif (origine, source, présence d'hyperliens), toutes les autres nécessitent une interprétation qualitative du milieu (langage, genre, activité, relation sociale, position politique, qualité du dialogue, tissu de la blogosphère). De plus, à l'aide de marqueurs textuels, les parties spécifiques où il y a manifestation et traitement de la différence et où il y a dialogue explicite entre blogueurs et lecteurs ont été séparées et ont servi de base à une analyse plus fine.

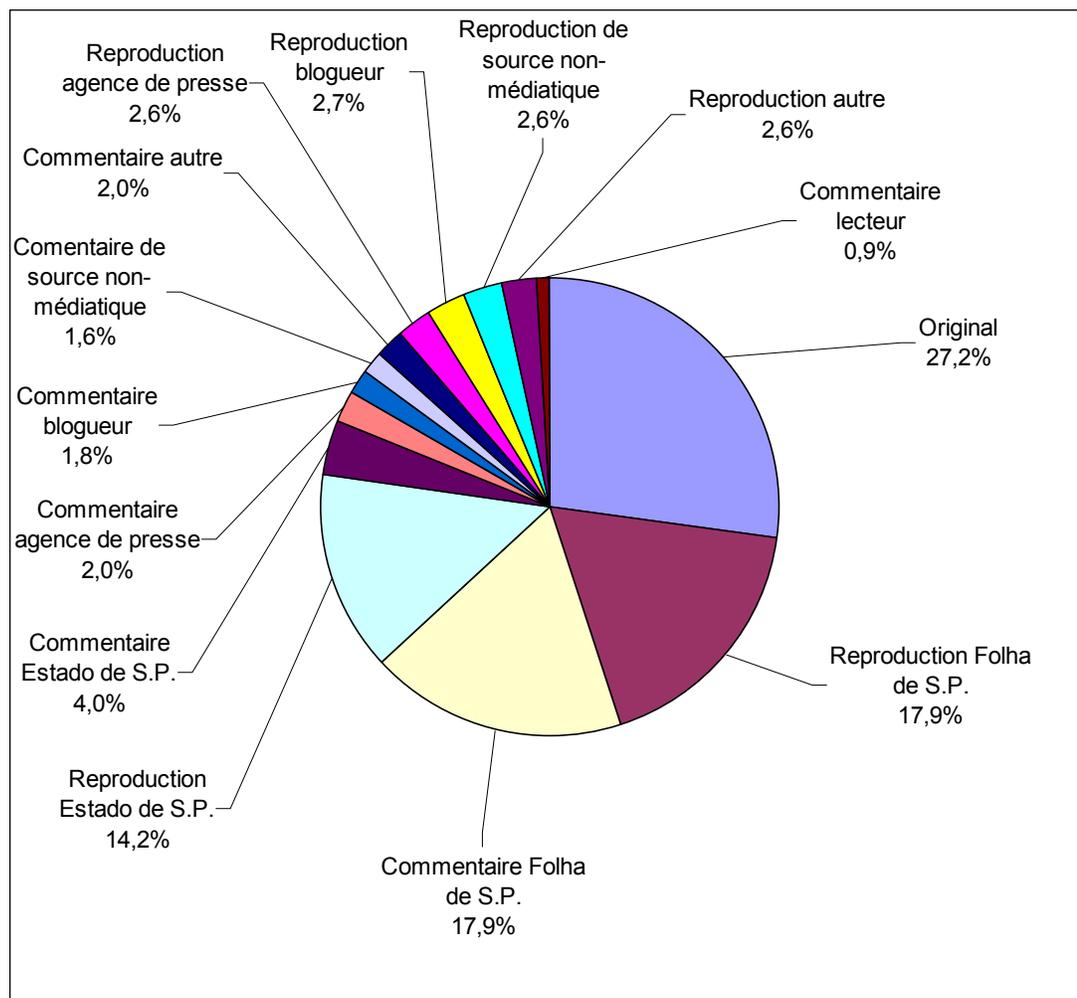
En soumettant l'ensemble de ces textes à une analyse à la fois qualitative et quantitative, j'entends contribuer à la compréhension de mon objet comme ce doublet culture/artefact culturel, tel qu'exposé précédemment. En traitant mon corpus comme un ensemble duquel seront extraits des résultats globaux, j'entends aider à la compréhension de la position d'Internet et du Web participatif dans la société. Et en sélectionnant certains événements cruciaux et représentatifs pour les mettre en lumière, j'entends contribuer à la compréhension de cette culture, qui occupe de plus en plus de « place » dans nos sociétés. Dans la section suivante, j'offre le bilan final de l'ethnographie aussi bien que le croisement des variables et l'analyse des moments-clés qui confirment ou non mes hypothèses de départ.

4. Analyse des données

Pendant les trois mois de cueillette et d'analyse de textes pour ce mémoire, j'ai compilé 548 posts. De ce total, 149 posts sont originaux (d'après la division établie dans le chapitre méthodologique). 166 sont des commentaires, à des degrés différents d'élaboration. Finalement, 233 sont des reproductions de textes provenant d'autres sources. C'est-à-dire que dans notre base de données, 27,2% des textes sont des productions originales, tandis que 72,8% sont des reproductions ou des commentaires de textes d'autres sources d'information. Les chiffres ne parlent pas d'eux-mêmes et il y a des nuances qui seront présentées plus à fond par la suite. Mais, si plus des deux tiers de tous les textes écrits dans la blogosphère pendant la période de mon étude proviennent d'autres sources, il y a donc quelque chose qui ne marche pas dans l'hypothèse de la révolution dans l'espace médiatique. Pour mieux saisir les contours de cette affirmation, il faut d'abord nous poser la question : quelles sont les sources de ces reproductions et commentaires?

Le tableau II nous montre en détail la division des posts d'après leurs sources. Cette division nous offre des pistes intéressantes sur les contours de la pratique quotidienne dans la blogosphère. Par exemple, 98 posts (17,9% du total) sont des reproductions du journal de plus grande diffusion au Brésil et à São Paulo, la *Folha de S.Paulo*. 78 autres posts (14,2% du total) sont des reproductions de l'autre grand quotidien de la ville, l'*Estado de S.Paulo*, et enfin, 14 posts (2,6%) sont des reproductions de textes d'agences de presse. Bref, 34,7% du total des posts recueillis et analysés pendant trois mois de couverture médiatique des élections municipales dans la ville de São Paulo sont des reproductions de textes des grandes agences médiatiques. Mais les données ne s'arrêtent pas là.

Tableau II – Total de posts par source



Si nous pensons aux textes qui sont des commentaires, nous constatons que 98 posts (17,9% du total) sont des commentaires de textes retirés de la *Folha de S.Paulo*, 22 posts (4%) sont des commentaires de textes provenant de l'*Estado de S.Paulo*, tandis que 11 posts (2%) commentent des textes des agences de presse. C'est-à-dire que 23,9% du total des posts sont des commentaires de textes des agences médiatiques. Cela nous donne le chiffre précis de 58,6% des textes qui ont pour source ce qu'on appelle couramment les médias de masse.

Il y a néanmoins de petites nuances dans ces données qu'il faut soulever. D'abord, comme mentionné auparavant, deux des blogueurs sont les auteurs d'une partie

considérable des posts analysés dans le cadre de ce travail. Ceci s'explique moins parce qu'ils ont parlé davantage des élections dans leurs blogues que parce qu'ils publient beaucoup plus que les autres dans tous les domaines. C'est-à-dire qu'il s'agit de deux personnes qui prennent leurs blogues très au sérieux, publiant une moyenne de 15 à 20 posts par jour. Et s'il est possible de tirer une vérité générale de cette étude, quoique évidente, c'est bien que dans le cas de la blogosphère, plus on produit, plus on a tendance à reproduire. Autrement dit, les blogueurs les plus actifs sont aussi ceux dont les posts sont dans la majorité des reproductions d'autres sources.

Ainsi, le blogueur Luis Favre (le plus présent dans ma base de données) a publié 217 posts au cours de la campagne électorale, dont 122 (56% de son total) sont des reproductions. Reinaldo Azevedo (le deuxième en nombre de textes publiés) a écrit pour sa part 162 posts, dont 105 reproductions. Josias de Souza, de son côté (avec 51 posts), n'a pas publié de reproductions, mais 49% (25 posts) de sa production est faite de commentaires d'autres sources, surtout du journal *Folha de S.Paulo* (19 posts). Le blogue *Entrelinhas* (42 posts) a publié 11 commentaires et 4 reproductions, ce qui fait que 35,7% de sa production provient d'autres sources médiatiques. Le pattern se maintient plus ou moins le long de la chaîne, avec des petites nuances. José Dirceu (25 posts), par exemple, a publié 17 commentaires dont 13 de la *Folha de S.Paulo* et de l'*Estado de S.Paulo*, tandis que Lucia Hippólito a publié 31,6% de commentaires ou reproductions, dans sa majorité des grandes sources médiatiques.

Ce que ces résultats nous révèlent, c'est d'abord que la relation entre textes originels, commentaires et reproductions dans les blogues analysés ici se maintient plus au moins sur une même base. Ensuite, ils nous révèlent que ces commentaires et reproductions sont majoritairement élaborés d'après des textes publiés dans les deux plus grands journaux au pays et dans la ville. Finalement, ceci nous indique que les blogueurs qui publient le plus ont tendance à reproduire et à commenter proportionnellement plus que les autres. Si, dans le futur, l'importance des blogues s'accroît dans la vie de chaque blogueur - et si de plus en plus de blogueurs

commencent à vivre exclusivement de leurs blogues - nous pouvons espérer voir une augmentation importante dans le taux de reproductions et de commentaires.

Nuances mises à part, notre analyse a montré que, dans des termes théoriques, l'intertextualité manifeste est de règle dans la blogosphère. Ce rapport intertextuel peut être de plusieurs natures : d'harmonie, de concordance, de contestation, de critique. Pourtant, dans le cadre de cette étude, les sources ayant donné lieu à ces rapports n'ont que très peu varié. Autrement dit, nos résultats nous amènent à conclure que la matière primaire des textes de la chaîne intertextuelle est encore modelée en bonne partie par les médias de masse. La chaîne intertextuelle qui s'établit ultérieurement ne se prête pas, dans la majorité des cas, à des élaborations originales à partir de contenus élaborés symboliquement par les citoyens munis de leurs blogues. Ces citoyens-là, dotés d'objets techniques leur permettant de se manifester dans l'espace public, sont encore très dépendants d'une vision du monde propre aux médias de masse.

L'hypothèse d'Armand Mattelart (1995), selon laquelle l'appropriation critique des outils de production symbolique ne coïncidait pas avec la seule « inversion du signe », gagne donc de l'appui dans ce travail. Même si nous avons maintenant les outils pour se faire entendre dans la place publique, ce qu'on dit est encore pris dans la logique de l'espace public fordiste, où les médias de masse occupent le centre. La production symbolique indépendante des médias de masse est encore et par trop dépendante de leur vision de monde.

Mais ces résultats nous amènent directement à une autre question : qu'est-ce qui se passe du côté de la chaîne d'intertextualité manifeste liant les blogueurs entre eux? Ceci est un autre point important de cette recherche, puisqu'il touche à la question des liens de solidarité entre les blogueurs eux-mêmes. Pour avancer quelque peu, je tiens à dire que les résultats de mon analyse m'ont surpris, et ce de plusieurs manières. Dans mon hypothèse de départ, le taux des posts ayant des citations et des liens à d'autres blogueurs serait assez important dans la blogosphère politique. J'avais même

tendance à croire, avec Adamic et Glance (2005), qu'il y aurait des patterns d'autocitation différents en fonction du positionnement politique des blogueurs sur le spectre idéologique. Néanmoins, les résultats de cette analyse m'ont amené à penser différemment.

Du total de 548 posts, seulement 10 (1,8%) sont des commentaires de textes d'autres blogueurs. 15 autres posts (2,7% du total) sont des reproductions de textes provenant d'autres blogues. Ainsi, seulement 4,5% des posts sont des reproductions ou des commentaires d'autres blogueurs. Ceci se passe du côté de l'intertextualité manifeste, dont on peut conclure que les liens de la chaîne sont encore assez faibles. Et du côté de l'intertextualité constitutive ou discrète, nous arrivons à des conclusions fort semblables. Ainsi, seulement 49 posts (8,9% du total) citent d'autres blogueurs dans le corps du texte. Et si nous nous déplaçons vers un niveau encore plus fin d'analyse, seulement 110 posts (ou 20,1% du total) présentent des hyperliens dans le texte.

En plus, 9,7% des posts sont des commentaires ou des reproductions de sources d'information diverses - médiatiques ou non : des amis, des informateurs secrets, des lecteurs (qui comptent pour leur part pour seulement 0,9% du total). Quoique 9,7% soit un chiffre où il aurait matière à investiguer plus dans les prochaines recherches, aucune source majeure n'a été prédominante dans cette catégorie, à laquelle j'ai donné le nom d' « autres ». Le faible taux de retour des commentaires des lecteurs dans les posts (c'est-à-dire, des mentions à des commentaires qu'ont fait les lecteurs du blogue dans les textes du blogueur lui-même) est signe d'une autre survalorisation faite souvent par les commentateurs pressés et enthousiastes de la république des blogues, celle qui porte sur l'émergence d'un nouvel espace de dialogue dans l'espace public contemporain et de l'importance croissante des lecteurs dans la production d'informations. Au moins dans le cadre de ce travail, une conclusion de ce genre serait prématurée. L'hypothèse de Sourié (2006) sur l'asymétrie des relations entre lecteur et blogueur dans la blogosphère me semble donc appropriée.

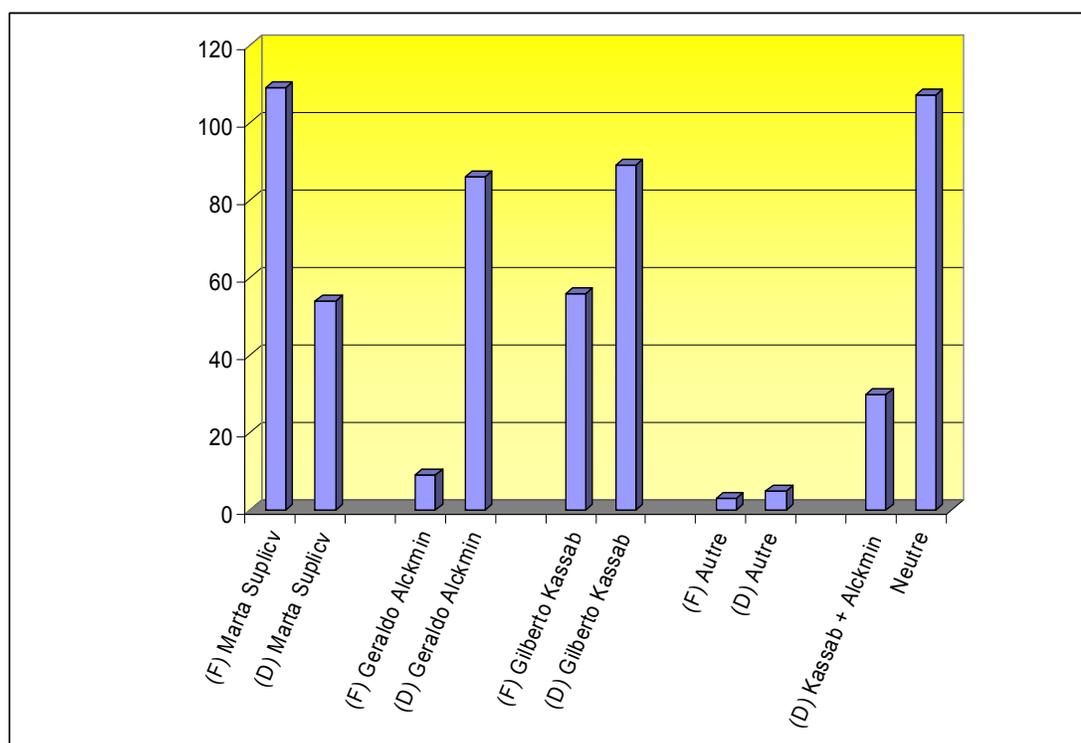
Tous ces chiffres n'ont pu que trop défaire certaines des préconceptions que j'avais moi-même avant de plonger à fond dans la blogosphère. Quoique les mêmes nuances mentionnées auparavant s'appliquent ici, le faible taux d'autocitation ou même d'utilisation du recours à l'hyperlien révèle un état encore embryonnaire de solidarité entre les blogueurs et même entre les diverses sources d'information autres que les médias de masse existant dans le Réseau. Du moins dans le cas de cette étude, la solidarité et la chaîne intertextuelle se sont montrées beaucoup plus fortes entre les blogueurs et les médias de masse qu'entre les blogueurs eux-mêmes.

L'analyse de ma base de données ne m'a pas permis que des conclusions au niveau de l'intertextualité dans la blogosphère. Au niveau de la position politique des blogueurs dans l'échantillon de la blogosphère analysé ici, l'analyse nous permet aussi certaines conclusions. D'abord, soulevons le fait que 107 posts (19,5% du total) ont pu être considérés comme neutres, en ceci qu'ils ne favorisaient ne ni défavorisaient aucun des candidats en course. C'est-à-dire, si une partie des blogueurs semblent être assez ouvertement partisans, une bonne partie de leurs textes ne se prêtent pas à la défense ou à l'attaque explicite d'un candidat ou d'une candidate particulier.

Du total des posts analysés, pourtant, une candidate a été favorisée. Ainsi, 109 posts (19,9% du total) ont été classés comme favorables à Marta Suplicy, tandis que seulement 54 (9,8%) lui étaient défavorables. Les deux autres candidats importants dans la course ont eu des scores différents avec ce même critère : Gilberto Kassab a eu 56 posts (10,2% du total) à sa faveur et 89 (16,2%) à sa défaveur; Geraldo Alckmin, a eu 9 posts favorables (1,6%) et 86 (15,7%) défavorables. Mais ces résultats s'expliquent surtout parce que le blogueur à avoir publié le plus de posts pendant la campagne (Luis Favre) était à l'époque le conjoint de Marta Suplicy. D'ailleurs, les données pour le blogue de celui-ci sont, évidemment, assez frappantes : 37,3% de ses posts sont favorables à Mme Suplicy, tandis que 38,7% sont défavorables aux deux autres candidats en lutte.

Le tableau III illustre précisément la division idéologique de l'échantillon de la blogosphère pris comme objet de mon étude. Vu en soi, il est moins intéressant que lorsqu'on le compare avec le bilan du positionnement idéologique des cinq plus grands journaux de la ville de São Paulo, fait par l'*Observatório Brasileiro de Mídia*²³.

Tableau III – Positionnement politique de la blogosphère



(F) = Favorable

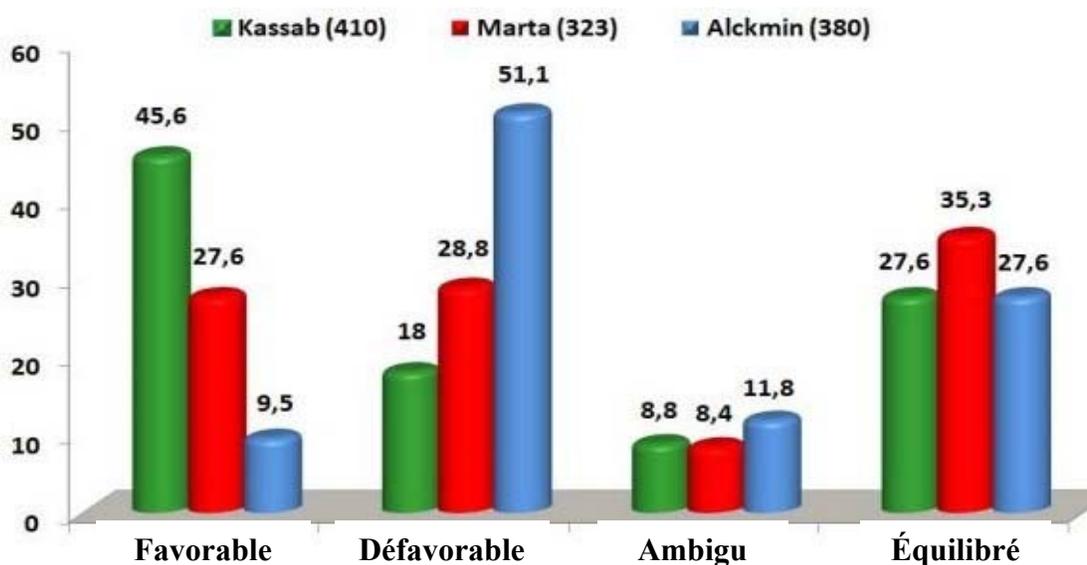
(D) = Défavorable

Dans le bilan du positionnement politique des journaux (tableau IV), le candidat étant sorti vainqueur des élections a été favorisé par les journaux. Ainsi, du total des textes qui mentionnaient Gilberto Kassab, 45,6% lui ont été favorables, 18% lui étaient défavorables, 8,8% ambigus et 27,6% équilibrés. Pour la candidate Marta Suplicy, ces données changent un peu : 27,6% de textes favorables, 28,8% défavorables, 8,4% ambigus et 35,3% équilibrés. Finalement, pour le candidat en troisième place,

²³ <http://www.sistema.observatoriodemidia.org.br/home.php>

Geraldo Alckmin, voici les résultats : 9,5% favorables, 51,1% défavorables, 11,8% ambigus et 27,6% équilibrés.

Tableau IV – Positionnement des grands journaux de la ville de São Paulo



Il est à noter que deux patterns se reproduisent à la fois pour la blogosphère et pour les journaux. Il existe toujours une marge de 20% et plus de textes considérés comme étant neutres; et une forte partisanerie contre Geraldo Alckmin. Dans le cas des blogues, cette tendance est même plus frappante : hormis les textes neutres, 92,8% des textes dont il était l'objet lui étaient défavorables, contre seulement 7,2% favorables. Mais dans ce qui touche les deux autres candidats, les données pour les journaux et pour la blogosphère s'écartent un peu.

Dans les journaux, donc, il y a eu une légère tendance à favoriser le maire et candidat à la réélection, Gilberto Kassab. Cette tendance n'est constatée que dans un seul blogue, celui de Reinaldo Azevedo (ayant publié 26,5% de posts favorables à celui-là et seulement 3,7% négatifs). De l'autre côté, la tendance d'équilibre des journaux par rapport à l'ancienne mairesse et candidate Marta Suplicy ne s'est pas répétée dans la blogosphère.

Quoique l'analyse idéologique des blogueurs ne fût pas l'un des buts premiers de ce travail, deux conclusions peuvent en être tirées. D'abord, l'importance de la neutralité dans la blogosphère. Comme il a déjà été mentionné, plus ou moins 20% des textes ont été considérés comme neutres. Pourtant, ce chiffre peut être trompeur. Si nous faisons le bilan idéologique de chaque blogueur pris séparément, nous constatons qu'une bonne partie de ceux-ci a été caractérisée par la neutralité dans leurs textes. Ainsi tous ces blogueurs ont eu des taux élevés de neutralité dans leurs posts : Josias de Souza (45,1%), Entrelinhas (35,7%), Lucia Hippólito (73,7%), E-Agora (50%).

D'autres ont été moins équilibrés dans leurs écrits. Mais au lieu de conclure à l'infranchissable partisanerie de la blogosphère, nous gagnerons plus en formalisant une deuxième conclusion sur l'idéologie des blogueurs, fort plus intéressante que la première : la plupart des blogueurs reproduisent et commentent des textes des mêmes sources médiatiques, surtout des deux plus grands journaux au pays. Néanmoins, même s'ils prennent leurs textes des mêmes sources, leurs positionnements politiques sont parfois très dissonants! C'est-à-dire que tous s'informent des mêmes sources, reproduisent et commentent des mêmes journaux. Pourtant, le profil idéologique de leurs blogues est extrêmement variable.

Par exemple, Luis Favre a un taux de reproduction de 56,3%, dont 60,2% sont des reproductions soit de l'*Estado de S.Paulo* soit de la *Folha de S.Paulo*. 37,3% de ses textes sont favorables à Marta Suplicy, tandis que 28,6% sont défavorables à Gilberto Kassab. Or, si on applique le même calcul à Reinaldo Azevedo, l'on arrive aux chiffres suivants : un taux de reproduction de 64,8%, dont 96,2% des deux journaux mentionnés. 26,5% des textes favorables à Gilberto Kassab et 25,9% défavorables à Marta Suplicy. Donc, des taux de reproduction tout à fait similaires ayant pour sources les mêmes journaux. Mais les deux profils idéologiques sont diamétralement opposés.

Ceci nous amène à penser que quoique les blogueurs soient parfois très partisans et que leurs idéologies diffèrent beaucoup, ils ne citent pas des sources différentes, mais bien les mêmes sources pour dire des choses différentes. Alors, existerait-il un certain pouvoir illocutoire (Austin, 1970) des blogues dans ce qu'ils pourraient transformer complètement un même ensemble de mots seulement par leur contexte? Oui, en quelque sorte : des textes similaires ont des significations différentes dans des contextes différents. Ce pouvoir illocutoire émis par chaque blogueur est dépendant de plusieurs facteurs qui sont *hors du texte* lui-même. Mais cette idée mériterait une analyse plus fine, analyse que malheureusement je ne peux pas faire ici.

Au niveau du langage employé par les blogueurs, il n'y a rien d'étonnant. La perception du sens commun est que dans la blogosphère le langage informel prédomine. Cette perception est manifestement vraie. Dans l'ensemble des textes, 283 posts utilisaient un langage journalistique formel et 265 un langage informel. Pourtant, l'immense majorité des reproductions de textes de sources médiatiques étaient des reportages faits par des journaux, étant donc écrits en langage formel. Si nous pensons aux textes produits par la plume des blogueurs eux-mêmes, nos résultats sont de 265 posts en langage informel et 50 posts en langage formel. Ceci ne fait que confirmer à la fois la perception irréfléchie et le constat de Norman Fairclough (1995b) autour de l'importance croissante du langage informel dans les relations qui se tissent dans l'espace médiatique.

L'analyse de notre base de données offre aussi des pistes, quoiqu'étroites, au niveau de l'étude de notre nouvel espace public et du traitement de la différence dans les environnements du Web participatif. La question posée lors de la discussion sur les rapports entre notre espace public et celui de l'antiquité grecque ne trouve pas une réponse définitive dans les données de ce travail, surtout à cause de la taille réduite de mon échantillon. Rappelons que les principales questions que cette discussion soulevait étaient les suivantes : à quoi ressemble-t-il, notre nouvel espace public? Est-ce que nos blogueurs se comportent plutôt comme des citoyens libres dans l'*agora* ou comme de paradoxaux *oikodespotes* dans la place publique?

Faisons un bref détour aux sources de cette interrogation. Nous avons vu que pour les grecs, l'existence politique dans la *polis* dépendait de ce que les hommes fussent des *oikodespotes* dans leurs propres maisons. C'est-à-dire, seulement après avoir établi une domination despotique dans le domaine privé – de l'*oikos* –, les hommes libres pouvaient aller dans l'*agora* et débattre comme des citoyens. La question qui s'imposait alors était la suivante : vu que la division entre l'*oikos* et la *polis* n'est plus aussi marquée dans notre société, comment se comportent les citoyens sur la place publique? Reproduisent-ils des logiques tyranniques qui étaient naguère propres au domaine du privé ou parlent-ils du haut de l'égalité propre aux citoyens libres rassemblés pour discuter des problèmes de la collectivité?

Comme il a été mentionné auparavant, il m'est difficile de généraliser et d'extrapoler à toute la blogosphère les résultats de cette étude, de dimensions somme toute réduites. Pourtant, nous avons quelques indications qui nous amènent à penser en termes d'une certaine ambiguïté dans la blogosphère au niveau des relations sociales. D'abord, l'ethnographie nous a montré que très peu des textes écrits l'étaient sous la forme du dialogue. Donc, 383 posts (69,9% du total) affichaient la forme, très typique du journalisme, des multiples voix (c'est-à-dire, des textes où la voix de l'émetteur se mélange avec celle d'autres sources pour former le corps de l'argument du premier; c'est la formule propre aux textes de reportage). 128 autres (23,4% du total) étaient écrits sous la forme du monologue (où l'auteur n'a recours à aucune source extérieure pour dire ce qu'il veut dire). Et seulement 37 posts (6,7%) étaient des variations sur la forme du dialogue.

J'ai qualifié de « textes dialogiques » ceux où il y avait présence d'arguments de deux interlocuteurs, blogueur et lecteur, et influence de l'idée de l'un sur l'autre. Ce n'étaient pas proprement des « dialogues », parce que les textes étaient très souvent écrits de la seule plume du blogueur. On pourrait donc les appeler également « des textes où il y a du reflux des commentaires des lecteurs » (exprimés d'habitude dans

une fenêtre autre que celle du texte). Le passage suivant, extrait du blogue Imprensa Marrom, illustre un peu ce qu'il faut comprendre par dialogue :

Il y a quelque temps, j'ai été bombardé (ok, ce n'étaient que de petits pétards, étant donné que les débateurs n'avaient aucun pouvoir concret) pour être « contre la blogosphère de gauche » et « contre la blogosphère indépendante ». Je vous ai déjà avisé à cette époque, que ceci n'était pas vrai. Ces gens-là [deux blogueurs de la dite « blogosphère de gauche »] n'avaient pas de engagements « de gauche » et surtout n'étaient pas indépendants. (Imprensa Marrom, 25/07/2008)²⁴

On retrouve du dialogue dans seulement 37 posts, ce qui n'est pas beaucoup en fait! Mais si nous nous rappelons que les reproductions – et dans une certaine mesure les commentaires - sont dans la plupart des textes à multiples voix, on arrive à une certaine importance de la forme dialogue dans la blogosphère. Pourtant, ce n'est pas toujours facile de différencier un texte dialogique d'une construction à multiple voix. Alors, il fallait chercher aussi ailleurs pour pouvoir extraire des indications au sujet de notre espace public.

Au niveau des relations entre blogueurs et lecteurs, très peu de textes avaient un langage explicitement autoritaire. Dans ma base de données, 447 posts (81,6% du total) ont pu être considérés comme présentant des rapports d'égalité entre lecteur et auteur. 56 autres (10,2%) ont été classés sous l'étiquette du rapport de complicité (où le blogueur emploie des astuces rhétoriques pour que le lecteur soit de son côté dans la discussion; des choses comme : « mais nous, comme des hommes éclairés, sommes obligés d'accorder que.... »). Un exemple typique de recherche de complicité de la part du blogueur a été tiré du blogue de José Dirceu :

²⁴ Dans l'original en portugais : « *Há algum tempo, fui bombardeado (ok, foram apenas algumas biribinhas, dado o "poder de fogo" dos debatedores) por ser "contra a blogosfera de esquerda" e "contra a blogosfera independente". Avisei a todos, já naquela época, que isso sera conversa mole. Eles não tinham compromissos "de esquerda", muito menos seriam independentes.* » (Imprensa Marrom, 25/07/2008).

Voyons lecteurs, comme nous avons vu, la mairie *tucana-demo* [dénomination péjorative de l'actuelle coalition qui gouverne la ville, unissant le PSDB – *tucanos* – et les *Democratas*] sait qu'elle a abandonné les investissements dans les transports et dans la circulation urbaine mis en marche pendant les quatre ans (2001/2004) de gestion de Marta Suplicy. (José Dirceu, 16/08/2008)²⁵

Enfin, seulement 45 posts (8,2%) ont été classés comme franchement autoritaires (dans la mesure où l'auteur emploie souvent dans le texte l'argument d'autorité, la position du sage et de celui qui en connaît plus que les autres). L'extrait suivant est un exemple d'un rapport d'autorité, où le blogueur se pose en tant que connaisseur et dit aux autres ce qu'ils doivent faire :

Tu vas voter? Alors, réfléchis : dans la politique, la ruine c'est toi. L'électeur brésilien a la mauvaise habitude de regarder avec la prise de distance propre aux « scholars » le tableau de ruine de sa ville. Il agit comme s'il ne s'agissait pas de lui-même. Commode, très commode. Mais malhonnête. Tous devraient gaspiller une partie de ce dimanche d'élections pour faire une introspection. [...]. (Josias de Souza, 04/10/2008)²⁶

Alors, du côté des textes franchement autoritaires, je n'ai pas eu non plus de chiffre explicite. Mais 45 posts centrés sur l'argument d'autorité, c'est quand même significatif.

Mais il fallait fouiller davantage. J'ai ainsi orienté mon analyse vers la « tonalité » des textes. J'ai donc découvert que la majorité des textes était à caractère informatif (303 posts, 55,3% du total). C'est-à-dire qu'ils avaient la tonalité propre au texte informatif, sans trop adjectiver les sujets ou les réprimander, et sans adhérer

²⁵ Dans l'original, en portugais : « *Pois é, leitores, como percebemos, a prefeitura paulistana tucana-demo sabe que abandonou os investimentos em trânsito e transportes feitos durante os quatro anos (2001/2004) em que Marta Suplicy foi prefeita.* » (José Dirceu, 16/08/2008).

²⁶ Dans l'original en portugais : « *Vai votar? Então, reflita: na política, a ruína é você. O eleitor brasileiro tem mania de olhar com distanciamento típico dos "scholars" o quadro de ruína de sua cidade. Age como se nada fosse com ele. Confortável. Muito confortável. Mas desonesto. Todos deveriam desperdiçar um pedaço deste domingo eleitoral para fazer uma introspecção. [...].* » (Josias de Souza, 04/10/2008)

explicitement à une cause politique. Ceci s'explique en grande partie par le nombre de reproductions de textes des grands journaux. Mais même si on les exclut, on continue à avoir une grande marge de textes publiés par les blogueurs dans des buts informatifs et avec un langage neutre.

131 autres posts (23,9%) avaient des tonalités analytiques, et ceci est à mon avis un point intéressant de la blogosphère. Un exemple de texte analytique provient du blogue *Entrelinhas*. Au cours de son argumentation, l'auteur a fait un bilan historique des courses à la mairie de la ville de São Paulo. À la fin de son texte, il dit :

Ceci dit, il est possible d'affirmer que l'électorat de la capitale se partage en deux groupes assez différents : celui qui cherche une alternative progressiste et celui qui s'aligne sur le représentant conservateur. Évidemment, il y a ceux qui se joignent à l'un ou l'autre dépendamment du postulant et de la conjoncture. Toutes les fois que l'un des partis en course présente un candidat fort, l'électorat s'y identifie très vite et se place de son côté pendant la campagne. Si l'autre parti n'a pas un « nom naturel » pour la course, alors ce que fait l'électorat c'est observer le comportement des postulants jusqu'à ce qu'il « trouve » l'alternative – ce que nous nommons ici l'« anti-candidat ». Quelques fois, comme ce fut le cas en 1996, cette division finit par affaiblir l'un des deux côtés et par être décisive pour le résultat de la course. » (Entrelinhas, 20/08/2008)²⁷

Donc, bon nombre de textes avaient la forme suivante : l'introduction d'une thématique ou d'un événement de l'actualité suivie d'une analyse faite par l'auteur. Celui-ci découpait le problème dans ses parties et essayait de donner son avis sur chacune de ses composantes. À la fin du texte, quelques uns élaboraient une petite synthèse suivie d'une prérogative politique, tandis que d'autres s'en tenaient à

²⁷ Dans l'original en portugais : « *Tudo isto posto, é possível dizer que o eleitorado da capital se divide em dois grupos bastante distintos: o que procura uma alternativa progressista e o que se alinha ao representante conservador. Evidentemente, há os que se juntam ora a um lado, ora ao outro, dependendo do candidato e da conjuntura. Sempre que um dos lados apresenta uma candidatura forte, o eleitorado rapidamente identifica e se coloca ao longo da campanha em posição de apoio à tal candidatura. Se o outro pólo não tem um nome natural para o embate, o que o eleitorado faz é ir observando o comportamento dos candidatos até "encontrar" a alternativa - o que estamos chamando aqui de "anti-candidato". Algumas vezes, como ocorreu em 1996, a divisão acaba prejudicando um dos lados e sendo decisiva para o resultado da eleição.* » (Entrelinhas, 20/08/2008)

l'analyse seule. La forme analytique semble donc être une tendance forte dans la blogosphère. Ceci soulève des questions importantes sur les contours de notre espace médiatique dans le futur et sur le futur des journaux imprimés, mais en nous y aventurant, nous risquerions de tomber dans une longue discussion, que d'autres ont déjà fait (Palácios, 2003). Mais il vaut la peine de l'aborder très brièvement.

L'importance des textes analytiques dans mon corpus témoigne peut-être d'une tendance propre au journalisme contemporain²⁸. Les journaux imprimés deviennent de plus en plus objectifs et ne publient que des textes « informatifs » (voire l'exemple du journal *Métro*, un succès dans plusieurs villes du monde, dont Montréal et São Paulo). Dans la couche suivante de la circulation de l'information, les blogueurs s'occupent de l'analyse des événements et des problèmes du collectif. C'est-à-dire qu'une fonction, jadis reléguée aux commentateurs de journaux eux-mêmes, pourrait être de plus en plus déléguée – pour ou contre leur gré – aux blogueurs dans la couche de filtrage. Alors cette fonction filtre deviendrait de plus en plus une fonction d'analyse et d'opinion, encore plus proche du profil des leaders d'opinion, comme nous avons vu auparavant (Katz et Lazarsfeld, 1955). Ceci n'est qu'une piste, mais elle n'en est pas moins intéressante pour la discussion au sujet du journalisme d'après Internet.

Mais revenons au sujet de la sphère publique et de la « tonalité » des textes. Quelques 16 posts (2,9% du total) ont été classés dans la catégorie « ironie » ou « humour » au fait qu'ils racontaient des blagues ou essayaient de petits commentaires acides et ironiques sur les candidats. 17 posts (3,1%) furent considérés comme « publicitaires » et 7 posts (1,3%) comme défensifs contre des accusations précédentes. Mais le plus intéressant se trouve dans ce qui reste à compter, les 74 posts (13,5%) qui ont été qualifiés comme ayant des connotations agressives. Voici un exemple d'agressivité, tiré du blogue de Luis Nassif :

²⁸ Je parle d' « une » tendance parce qu'il y a aussi des analystes (Siqueira, 2004) qui croient à une évolution tout à fait contraire dans le futur du journalisme. Pour eux, donc, les journaux de l'avenir auraient tendance à laisser les actualités pour les pages des journaux en ligne et à rester de plus en plus analytiques, denses et spécialisés. C'est à suivre.

Vous voulez une preuve de l'inutilité de ces délibérations du TSE [Tribunal Supérieur Électorale du Brésil] sur l'Internet? [Dans] La guérilla des blogues, [il y a] des commentateurs qui rentrent avec de la publicité explicite déguisée en commentaire. Il y a quelque temps, un certain Thomaz quelque chose, commentateur, venait ici dans le *Comunique-se*. Il était clairement financé pour mettre des « commentaires » afin d'appuyer un certain banquier. Dans les dernières campagnes électorales, plusieurs de ces « abeilles » qui envahissaient les blogues semblaient toutes obéir à une orientation unique. Comment trier la publicité déguisée en commentaire. [?] Regardez vous-mêmes ce qui a été dit par ce supposé flâneur. (Luis Nassif, 07/07/2008)²⁹

Le langage de l'agression est donc aussi présent chez nos blogueurs, mais dans une proportion peu considérable. Dès le début de ce travail, l'agression et l'argument d'autorité ont été vus comme les indices-clés de la réponse à la question posée ci-dessus, sur l'*oikos* et la *polis* dans la blogosphère contemporaine. Nous avons pu voir qu'ils sont tous les deux présents dans les textes de nos blogueurs, mais dans des proportions réduites. Il nous est donc difficile de généraliser sur la nature despotique ou non de nos nouveaux espaces publics de discussion.

Mais si mon analyse de la blogosphère ne m'a pas permis de tirer une conclusion sommaire sur ce sujet, je tiens pourtant à offrir au lecteur un bout de texte d'un de nos blogueurs qui jette un peu de lumière sur la nature de l'espace public que constitue la blogosphère et sur le traitement de la différence dans cet environnement. Ce blogueur, Reinaldo Azevedo, a publié beaucoup de reproductions. Dans les textes qu'il a lui-même conçus, une bonne partie a été considérée comme étant agressive et autoritaire. Un point intéressant à soulever est que celui-ci est le blogueur le plus lu de la ville de

²⁹ Dans l'original en portugais : « *Querem uma prova da inutilidade dessas deliberações do TSE sobre a Internet? A guerrilha nos blogs, comentaristas profissionais que entram com propaganda explícita disfarçada de comentário. Tempos atrás entrava aqui e no Comunique-se um comentarista, Thomaz alguma coisa, que claramente era bancado para colocar "comentários" em defesa de determinado banqueiro. Nas últimas campanhas eleitorais, muitos dos "abelhas" que invadiam os blogs pareciam obedecer a uma orientação única. Como separar a propaganda disfarçada do comentário. Confira o que foi colocado na nota sobre o Kassab por esse suposto ambulante.* » (Luis Nassif, 07/07/2008)

São Paulo et l'un des plus populaires au pays. Ceci nous amène à nous poser la question afin de savoir si ce n'est justement pas son style autoritaire et agressif qui lui donne son audience. Mais en ce qui nous regarde, remarquons qu'à plusieurs reprises au cours de la campagne, M. Azevedo a réaffirmé une idée ayant un même contenu : mon blogue, c'est mon blogue. C'est l'endroit où je fais moi-même les règles. Que ceux qui ne sont pas d'accord aillent s'en chercher un autre!

Par exemple, le 24 Septembre 2008, il a dit :

Quelques lecteurs – je ne sais pas, peut-être des militants – alckmistes [favorables au candidat Geraldo Alckmin] se plaignent que je censure leurs commentaires. Est-ce vraiment le cas? Le lecteur peut venir dans mon blogue et dire qu'il votera pour celui-ci ou celui-là? Oui, ça se peut. Dès que je m'aperçois qu'il s'agit d'une alliance, je mets mon veto. Mais les partisans du candidat se plaignent en fait d'autre chose : plusieurs veulent venir ici [dans le blogue] pour traiter de corrompus des hommes publics comme Clóvis Carvalho. Dans mon blogue, ILS NE LE FERONT PAS. (Reinaldo Azevedo, 24/09/2008)³⁰

Le 28 Juin 2008, il affirme, sur le même ton :

Mais je reviens sur le sujet : je suis neutre, mais je ne revendique pas l'« exemption » qu'une bonne partie des journalistes se plaît à s'exhiber. Toujours quand la gauche sort vaincue, par exemple, j'applaudis pour des raisons que je suppose claires. Si quelqu'un n'est pas encore [convaincu], c'est le moment de changer de blogue. (Reinaldo Azevedo, 28/06/2008)³¹

³⁰ Dans l'original en portugais: « *Alguns leitores – sei lá se militantes – alckmistas reclamam que estou "censurando" seus comentários. Será? O leitor pode dizer aqui que vai votar neste ou naquele? Até pode. Se eu perceber que é uma corrente, veto. Mas os partidários do ex-governador estão reclamando é de outra coisa: muitos deles pretendem entrar aqui para tratar homens públicos como Clóvis Carvalho como representantes do que chamam "turma do holerite". No meu blog, NÃO CHAMAM.* » (Reinaldo Azevedo, 24/09/2008)

³¹ Dans l'original en portugais: « *Mas volto: sou neutro, mas não reivindico a "isenção" que boa parte dos jornalistas gosta de exhibir. Sempre que a esquerda é derrotada, por exemplo, eu aplaudo por razões que suponho claras. Se a alguém ainda não está, hora de mudar de blog.* » (Reinaldo Azevedo, 28/06/2008)

Et encore une fois, le 9 Août 2008, il reprend la charge :

Vas donc lécher du sel, *petralha* [adjectif très péjoratif pour définir les partisans de Marta Suplicy, candidate du PT aux élections]. Je crois qu'il est agréable d'être un idiot, sinon il n'y en aurait pas autant [...] Pour le reste, mon vieux : soit tu brais au lieu de venir dans mon blogue, soit tu viens dans mon blogue et t'arrêtes de braire. (Reinaldo Azevedo, 09/08/2008)³²

Ce genre d'affirmation est franchement minoritaire dans mon corpus. Pourtant, on en trouve en abondance dans les textes de celui qui est le blogueur le plus populaire de la ville de São Paulo. Il révèle une attitude simple à formaliser : « mon blogue, c'est mon blogue. C'est l'*oikos* où je fais moi-même les règles et où je ne laisse entrer que ceux dont je souhaite la présence. Si vous n'êtes pas d'accord avec les règles que j'ai moi-même fixées pour mon blogue, alors vous en sortez et vous allez chercher un *oikodespotes* plus cordiale. » Or, c'est le genre d'attitude qui contribue à une privatisation autoritaire de la sphère publique et non à la constitution d'un espace où la discussion entre des citoyens de conditions égales serait devenue possible. Mais, comme je l'ai affirmé, il s'agit d'un phénomène isolé. Cependant, le fait qu'il soit le blogueur le plus populaire dans la ville nous indique peut-être qu'il s'agit là d'une question importante et significative.

Finalement, aussi au niveau des relations sociales (des genres dans la terminologie de Norman Fairclough, 1995a), l'analyse de notre base de données nous amène à présenter certaines conclusions. Lors du chapitre méthodologique de ce mémoire, nous avons emprunté le concept de genre chez Fairclough pour le définir comme une forme d'interaction sociale dans son aspect sémiotique. Nous avons donc vu que la notion de genre nous permettait d'aborder plus profondément la question des relations sociales dans la blogosphère et, plus spécifiquement, celle des transformations que celles-ci subissent – ou non - dans un nouveau contexte d'interaction. La principale

³² Dans l'original en portugais: «*Vem lamber sal, petralha. Ser idiota deve ser gostoso, ou não haveria tantos. [...] Quanto ao mais, rapaz: ou você relincha em vez de entrar no meu blog, ou entra no meu blog e pára de relinchar.* » (Reinaldo Azevedo, 09/08/2008)

question qui émergeait de cette discussion était celle de savoir si la tendance d'hybridation entre les genres – diagnostiquée par Fairclough – se vérifiait ou non dans la blogosphère. Et si oui, dans quel sens se faisait-elle?

Pour traduire ces intuitions théoriques dans une démarche pratique, j'ai procédé à la classification de tous les posts de ma base de données dans des genres textuels. Et les conclusions dégagées penchent vers une hybridation mitigée. En ce sens, 278 posts (50,7% du total) ont été écrits dans une forme journalistique classique, telle que nous la voyons dans les pages des journaux quotidiens. Ceci s'explique, encore une fois, par le grand nombre de reproductions et de commentaires des textes des médias de masse auxquels ont eu recours nos blogueurs. Et quoique certains blogueurs aient reproduit ou commenté des textes éditoriaux ou d'opinion, la plupart l'ont fait en prenant des reportages tout à fait ordinaires.

Dans les commentaires, une bonne partie des blogueurs ont écrit des textes d'opinion typiques. Même dans les posts originaux, une partie considérable était vouée à donner des opinions personnelles sur des sujets d'actualité. Donc, 179 posts (32,7% du total) étaient des textes d'opinion classiques, pas très différents de ceux que nous pouvons trouver dans les journaux. La seule différence que nous pouvons noter ici, c'est la présence d'un langage informel dans une bonne partie de ces textes, chose qu'on ne voit pas très souvent dans les médias de masse. Cette haute présence de textes d'opinion – que ce soient des commentaires ou des textes originaux – est un autre signe de cette tendance de la blogosphère d'être une « caisse de résonance » des médias de masse, dont nous avons parlé précédemment.

6 autres posts (1,1%) étaient des entrevues faites par les blogueurs eux-mêmes. Encore 6 posts (1,1%) ont été classés comme anecdotiques/humoristiques, et 44 posts (8% du total) ont été classés comme des textes à caractère publicitaire – dans ce qu'ils constituaient un appel explicite à voter pour l'un ou l'autre des candidats et une défense ouverte et partisane de quelqu'un des postulants en lutte. Un exemple typique

de texte publicitaire nous vient du blogue de Luis Favre – partisan ouvert de la candidature de Marta Suplicy :

Oui, c'est comme ça. Tout ce qui a été introduit par Marta pour être un instrument dans le combat contre l'inégalité sociale et l'exclusion a été, soit abandonné, soit maintenu mais détourné de son but, réduit. Ce fut le cas avec les CEU's, avec le Billet-Unique, avec le Rente Minimale, avec la décentralisation administrative, avec le Plan Directeur, avec le Va-et-vient pour les enfants, etc. Et pis, Marta a dû tout bâtir à partir de rien et sans argent. Kassab a eu un budget de 50% plus élevé pour finalement avoir ce résultat médiocre. Lisez et réfléchissez. (Luis Favre, 03/10/2008)³³

Dans tous ces textes – 93,6% du total –, l'hybridation de genres ne s'est vérifiée qu'au niveau de la formalité du langage employé. Ils étaient donc des textes à la forme classique, que l'on trouve depuis les débuts de la communication médiatisée de masse dans les grands journaux, sauf par le langage employé. Dans ce sens, une des tendances de l'hybridation de genres diagnostiquée par Fairclough – l'importance croissante du langage informel et proche de la langue parlée dans les productions médiatique – a été constatée dans ce travail. C'est-à-dire que l'on trouve de plus en plus sur la blogosphère des textes d'information, d'opinion, d'analyse, etc. qui sont semblables à ceux que l'on peut trouver dans les journaux, mais qui sont écrits dans le langage informel traditionnellement propre à la langue parlée – ce qui renvoie aussi à l'hypothèse de l'« immédiateté » secondaire du Web 2.0 exposée auparavant.

Mais peut-être que le plus intéressant de l'analyse des relations sociales se trouve dans les 6,4% des textes qui n'ont pas pu être classés dans les catégories classiques de genre. Ainsi, 23 posts (4,2% du total) étaient des scoops. L'extrait suivant, tiré du

³³Dans l'original en portugais : « *É assim mesmo, todo o que foi introduzido pela Marta como instrumento de combate a desigualdade social e a exclusão, ou foi abandonado, ou mantido porem desviado de seu objetivo, diminuído. Foi assim com os CEU's, com o Bilhete-Único, com o Renda Mínima, com a descentralização administrativa, com o Plano Diretor, com o Vai e Volta das crianças etc. E o pior, Marta teve que criar tudo de nada e sem dinheiro. Kassab teve um orçamento 50% maior para esse pifio resultado. Leia e reflitam.* » (Luis Favre, 03/10/2008)

blogue *Entrelinhas*, nous donne un bon exemple d'un scoop où l'auteur donne aux lecteurs une information importante qui n'est pas encore parue dans les grands médias :

Gonzalez : [Gilberto] Kassab, 21; [Geraldo] Alckmin, 18. À la sortie du débat de la Band [chaîne de télévision brésilienne], le *marqueteiro* [personne en charge de l'image publique du candidat, très importante dans les élections brésiliennes] Luiz Gonzalez a sifflé les chiffres d'en haut à l'auteur de ces *Entrelignes*. Et il m'a dit, en souriant : « on va attendre l'Ibope » [important sondage publié au Brésil]... (Entrelinhas, 12/09/2008)³⁴

La présence d'un nombre de textes ayant des prétentions à donner des primeurs m'a semblé intéressante comme tendance possible de la blogosphère. Ce type de texte était normalement écrit d'une manière très différente des scoops faits par les journaux, puisque les blogueurs, à la différence des journalistes, se contentaient d'écrire de petits bouts d'information seulement pour dire à leurs lecteurs ce qu'ils avaient appris, et parfois sans voir la nécessité de développer davantage le sujet. C'étaient des textes tout à fait *sui generis* et qui témoignaient d'une certaine avidité des blogueurs de courir contre le temps et de donner à la une des informations que les journaux n'allaient publier que le lendemain. Si ces textes ne représentent pas exactement une hybridation de genres dans le sens où l'entend Fairclough (2003, p.34-35), ils sont certes des textes d'un genre nouveau, et sont propres à la blogosphère plus qu'à aucun autre environnement informatif.

Et, finalement, 12 posts (2,2% du total) ont été classés sous le nom de textes hybrides. L'extrait suivant, retiré du blogue de Lúcia Hippólito, a été classé comme un texte hybride, parce qu'il mélangeait information, opinion, publicité et dialogue et était donc impossible à classer dans les catégories classiques de genre :

³⁴ Dans l'original en portugais : « Gonzalez: Kassab, 21; Alckmin, 18. Na saída do debate da Band, o marqueteiro Luiz Gonzalez soprou os números acima para o autor destas Entrelinhas. E sorrindo, disse: vamos esperar o Ibope...» (Entrelinhas, 12/09/2008)

Ce blogue est tout content. Les trois candidats qu'il a appuyés sont sortis vainqueurs. 1. Fernando Gabeira (PV) est allé au deuxième tour à Rio de Janeiro. La vague Gabeira est presque devenue un tsunami. Deuxième tour, c'est une autre élection. Mais dans le premier tour, Gabeira a donné un spectacle. (Pauvre commissaire [José Dirceu, le coordonnateur d'une des campagnes]. Encore une alliance vouée au fracas. Tant pis pour Jandira [Ferraz, candidate du PT]. 2. Luzianne Lins (PT) a été réélue maire de Fortaleza, dès le premier tour. [...] On va accompagner. En plus, je tiens à remercier votre participation pendant la vérification des suffrages chez CBN/blogue da Lúcia. J'ai essayé d'agir vite pour répondre aux commentaires, et je vous demande pardon de ne pas avoir pu répondre à tout le monde. J'ai beaucoup apprécié l'expérience. J'espère qu'elle a été bonne pour vous également. Refaisons-la plus souvent. » (Lúcia Hippólito, 06/10/2008)³⁵.

Donc, les textes hybrides faisaient réellement un mélange de genres – des entrevues avec des opinions, des illustrations, parfois, et des dialogues directs – pour faire des textes nouveaux et que nous ne trouvons pas habituellement dans les grands journaux. Ces textes témoignaient surtout de cette autre caractéristique de la blogosphère qui est une certaine liberté du blogueur ou de la blogueuse dans ce qu'il ou elle produit, due surtout à l'absence d'éditeurs, ou, pour être plus précis, à l'absence d'une économie de l'édition des textes.

Comme j'ai essayé d'exposer tout au long de ce chapitre, ce que nous voyons effectivement dans la pratique quotidienne de la blogosphère est en fait très éloigné de certains pronostics de spécialistes et aussi de certaines préfigurations que nous pouvions avoir nous-mêmes. Ce que m'a montré l'ethnographie virtuelle, c'est que la

³⁵ Dans l'original en portugais : « *Este blog está todo prosa. Emplacou os três candidatos que apoiou. 1. Fernando Gabeira (PV) foi para o segundo turno no Rio de Janeiro. A onda Gabeira virou quase um tsunami. Segundo turno, outra eleição. Mas no primeiro turno, Gabeira deu um show. (Coitado do comissário. Mais uma articulação coroada de fracasso. Sobrou para Jandira.) 2. Luzianne Lins (PT) foi reeleita prefeita de Fortaleza, no primeiro turno. [...] Vamos acompanhar. Além disso, agradeço a audiência de vocês durante a apuração das eleições pela CBN/blog da Lucia. Tentei ser ágil para responder aos comentários, e peço perdão por não ter podido responder a todos. Gostei muito da experiência. Espero que tenha sido bom para vocês também. Vamos fazer isso mais vezes.* » (Lúcia Hippólito, 06/10/2008)

pratique de la blogosphère est plutôt faite de transformations et de complémentarités que de révolutions. Et ceci à n'importe quel niveau de l'analyse.

L'immersion dans la pratique quotidienne de la blogosphère et l'analyse minutieuse des textes qui y sont publiés – c'est-à-dire l'ethnographie virtuelle suivie de l'analyse du discours – peut donc donner lieu à des conclusions très divergentes par rapport à certaines conceptions courantes sur les environnements du Web participatif. Une de celles-ci, et peut-être la plus importante, est celle qui porte sur la relation entre les nouveaux médias et les médias de masse. Où le regard irréfléchi y voit parfois rupture et révolution, une analyse méticuleuse aura plutôt tendance à y voir une reconfiguration.

Comme nous avons pu observer d'après l'analyse des données, les rapports entre les blogueurs et les médias de masse sont plus complexes que l'idée d'une simple opposition ne pourrait nous en donner l'image. Quoiqu'il y ait eu parmi les posts que j'ai analysés des textes critiques à l'égard des idées véhiculées par les médias de masse, la plupart des textes filtrés par les blogueurs servaient à ceux-ci de support à leurs arguments et de ciment pour la cohérence et la crédibilité de leurs positions. Les textes empruntés aux médias de masse faisaient donc partie de leurs blogues comme les textes (re)produits de leurs propres mains.

Dans le contexte des élections municipales de 2008 à São Paulo pour le moins, il nous serait donc impossible d'affirmer que la blogosphère et les médias de masse ont constitué deux champs opposés dans l'espace médiatique, deux « pôles » comme nous suggèrent certains théoriciens du cyberspace. Plutôt que deux pôles dans une même ligne – comme deux formes médiatiques antagonistes – il serait plus adéquat de les penser en termes de couches dans une même sphère. Dans le cadre de mon étude, les médias de masse et la blogosphère se sont posés comme deux couches dans la circulation d'informations. Dans l'immense majorité des cas, le flux d'informations dans cet espace médiatique suivait la direction qui va des médias de masse à la blogosphère. Les lecteurs, eux, se trouvaient dispersés à travers les deux couches.

En ce qui concerne le type de texte produit dans la blogosphère, nous voyons peut-être ici un changement qui s'annonce. La transition vers des textes de plus en plus informels dans la blogosphère m'a été confirmée par cette étude. Et ceci contribue peut-être à l'idée évoquée auparavant de l'« immédiateté secondaire » de la blogosphère, de manière particulière, et des environnements du Web participatif, de manière générale. Le langage qu'employaient les blogueurs de mon échantillon était très semblable à celle des interactions immédiates et du domaine de l'oralité, mais la forme de ces relations était déterminée par la médiation d'Internet.

Ainsi, je pense qu'il serait plausible de considérer l'hypothèse que j'ai soulevée pendant tout mon texte et qui porte sur la blogosphère comme étant une instance de filtrage où s'exerce la fonction des leaders d'opinion du nouveau contexte médiatique. Les relations qu'établissent ces leaders avec leurs lecteurs se font dans un langage et une logique propres à l'immédiat, mais elles sont en fait médiatisées par l'immense complexe médiatique qu'est Internet. Dans mon travail, j'ai essayé de réunir toutes ces considérations sous le concept de *fonction filtre de la blogosphère*. Du moins dans le cadre de mon étude sur la blogosphère brésilienne, ceci m'a semblé un terme tout à fait approprié. Il nous reste maintenant à chercher dans d'autres contextes – et dans des contextes plus larges – pour voir si ces mêmes relations se retrouvent partout dans la blogosphère.

Conclusion

Du reste, toute recherche en sciences humaines – et donc aussi la présente réflexion sur la méthode – devrait impliquer une prudence archéologique, consistant à reculer dans son propre parcours jusqu’au point où quelque chose est resté obscur et non thématiqué. Seule une pensée qui ne cache pas son propre non-dit, mais ne cesse de le reprendre et de le développer, peut éventuellement prétendre à l’originalité.

Giorgio Agamben, *Signatura Rerum*

Ce travail soulève beaucoup de questions, certainement plus de questions que de réponses. Certaines de mes formulations sont restées ouvertes, inachevées, tandis que d’autres ont trouvé des réponses qui ne sont que des esquisses de réponse. Et je suis le premier à le reconnaître. Je me suis posé une question très large, et j’ai cherché la réponse dans un contexte restreint. Je me suis demandé ce que représente la blogosphère dans l’ensemble de notre espace médiatique et quelles étaient les implications de la répartition des moyens de production symbolique, et j’ai cherché ma réponse dans le comportement de la blogosphère politique pendant la campagne électorale de 2008 dans la ville de São Paulo.

Je pourrais peut-être me dire que cela constitue la faiblesse de ce travail : chercher la réponse à une question large dans un contexte restreint. Mais je ne pense pas que ceci soit exact. Vu sous un autre angle, je pourrais certainement penser que ce fait constitue précisément la force principale de ce travail, à cause de la position stratégique du lieu et de l’événement analysé.

Dans les démocraties occidentales contemporaines – parmi lesquelles je place, sans hésiter, le Brésil - la campagne électorale est certainement le moment principal de floraison de notre politique, c’est le printemps de la démocratie représentative. C’est le moment où les politiciens s’efforcent de se montrer représentatifs de leurs électeurs et où certains de ces électeurs placent la politique en tête de leurs discussions quotidiennes. Et ceci en vue de l’« attitude devant le choix » qui s’annonce proche.

C'est le moment où en parlant de politique, on fait de la politique. Ce n'est certainement pas le seul moment – et nous pouvons même penser que nous sommes peut-être toujours en train de faire de la politique, d'une manière ou d'une autre. Mais le moment des élections est celui où l'on formalise cet agir politique et où l'attitude du citoyen à l'égard de la gestion des affaires du collectif devient intelligible aux autres.

Posons ceci pour l'importance de l'événement. Mais nous pouvons penser également à l'importance du lieu où l'événement s'est passé, parce qu'il s'agit certainement d'un point stratégique des démocraties contemporaines. São Paulo est la plus grande ville (et la plus dynamique) d'un grand pays qui fait route vers la modernisation et l'enracinement de la démocratie – il s'agit d'une des « mégacités » du futur, dans le langage de Manuel Castells (1998). Après environ deux décennies d'un régime militaire où la démocratie n'était qu'un artifice rhétorique, le Brésil compte maintenant plus de 20 ans d'élections directes et démocratiques. Avec nos problèmes et nos solutions, nous nous acheminons certainement vers l'enracinement d'un *habitus* démocratique et vers l'institutionnalisation des pratiques de la démocratie représentative. À mon avis, la popularisation de l'ordinateur et du Web dans ce pays sont à la fois conséquence et cause des avancées démocratiques.

L'événement et le lieu de la recherche sont donc à mon avis stratégiques pour l'investigation des avancées et des échecs dans l'évolution de la démocratie à l'occidentale. Face à cette affirmation, le lecteur attentif pourrait faire une objection : « vous avez parlé pendant tout votre texte des apories de la démocratie, de la logique indirecte de la circulation de l'information, de la médiatisation de la vie, des limites structurels de la *cyberdémocratie* etc., et vous nous parlez maintenant de la route vers la démocratisation? » Ce à quoi je répondrai : je le fais parce que je partage l'opinion que la démocratie représentative est le meilleur régime de gouvernement que nous avons rencontré jusqu'à maintenant pour gérer d'immenses sociétés comme les nôtres. Mais ceci ne m'empêche pas de dire qu'elle est loin d'être parfaite. Ceci ne m'empêche surtout pas de penser que certains mécanismes structurels limitent les

progrès de la participation citoyenne dans la gestion des sociétés qui leur appartiennent, et aussi que ces obstacles ne se trouvent pas en-dehors de la démocratie elle-même – dans un supposé ennemi étranger – mais dans son intérieur, dans le fonctionnement des jeux de pouvoir.

J'essaie de faire un lien ici avec les arguments de Giorgio Agamben (2003) sur l'état d'exception comme mécanisme immanent de la démocratie occidentale. Il existe des mécanismes intérieurs à la propre démocratie qui minent son développement. Mais sans ces mécanismes, la démocratie occidentale elle-même n'aurait pas pu se développer comme elle l'a fait. Ces mécanismes sont à la fois les conditions de possibilité de la démocratie contemporaine et ce qui les empêche d'être plus démocratiques. Quoique ce soit un lien à développer, la relation entre le mécanisme de l'état d'exception et les mécanismes internes à la démocratie de restriction à la démocratisation de la prise parole (la « logophobie » occidentale et ses rituels, dans les termes de Foucault) pourrait nous amener vers d'intéressantes directions.

C'est peut-être ici qu'on retrouve la force de ce travail. En cherchant mes réponses dans un contexte de culture démocratique naissante, je suis peut-être dans une position privilégiée pour chercher les mécanismes structureaux de restriction qui accompagneront la démocratie pendant son long parcours. Dans mon travail, j'ai cherché ces mécanismes dans l'intégration du blogue – un outil qui représente à mon avis la distribution aux citoyens des moyens de production du symbolique – au dispositif médiatique. Et j'en suis sorti avec ce que j'ai nommé la *fonction filtre de la blogosphère*. Dans un passage qui mérite d'être médité plus profondément – qui le sera un jour, j'en suis certain - j'ai affirmé que cette fonction filtre serait un avatar de la fonction auteur décrite par Michel Foucault, un signe que le régime d'appropriation du discours des autres et de revendication de l'autorité aurait subi peut-être un changement majeur. Ces filtres – ceux qu'exercent la fonction que leur demande l'ensemble duquel ils font partie, le dispositif médiatique – sont des auteurs, mais leur autorité est à mon avis tout à fait nouvelle.

Bien plus qu'attaquer les théoriciens de la *cyberdémocratie*, j'ai affirmé que des mécanismes structurels et des fonctions latentes stimulées par les dispositifs sont des obstacles sur la route qui peut un jour nous amener à une gestion plus partagée de nos sociétés. Encore une chose sur ce point, le fait que le Brésil soit un pays traditionnellement marqué par les inégalités sociales et politiques³⁶ contribue aux points forts de ce travail. Dans un pays marqué par l'asymétrie dans la répartition des ressources et des moyens de production – dont les moyens de production symbolique –, la popularisation d'objets comme le blogue représente un changement majeur. Cependant, j'espère avoir exposé de manière claire que pour que ces changements puissent nous rapprocher de la *cyberdémocratie* – au Brésil, au Canada ou ailleurs - il nous reste encore un long chemin de « profanation » des dispositifs et d'appropriation critique des moyens de production. Comme le dit Agamben (2006, p.116) :

Les dispositifs médiatiques ont pour objectif précis de neutraliser le potentiel profanateur du langage comme moyen pur et d'empêcher qu'il libère la possibilité d'un nouvel usage, d'une nouvelle expérience de la parole.

Il nous faut peut-être nous approprier les dispositifs médiatiques pour trouver un nouvel usage au langage – ou pour retrouver la possibilité même d'un usage de la parole, sans que celle-ci soit réduite à la sphère de l'échange. Il nous faut peut-être une résistance à l'économie de la parole, dont le dispositif médiatique que nous avons décrit tout au long de ce mémoire n'est qu'une partie – centrale d'ailleurs.

Je dirais donc aux déterministes – avec qui je partage certains idéaux politiques - que l'écriture n'a pas exactement tué l'architecture, mais qu'elle l'a retransformée. Pour dialoguer avec la citation qui figure au début de l'introduction de ce travail, les

³⁶ Quoique le pays ait accompli dans les dernières années de grandes avancées dans la diminution des inégalités sociales, le Brésil est encore un des pays du monde où la disparité dans la distribution des revenus est la plus accentuée. Dans une liste comportant 124 pays, le Brésil n'occupe que la 117^{ème} position (!) en termes d'égalité des revenus. Il faut nous rappeler que selon la Banque Mondiale, le Brésil est le 14^{ème} pays le plus riche du monde. La liste des pays en termes d'égalité des revenus utilise le coefficient Gini et peut être trouvée en ligne sur : http://hdr.undp.org/en/media/HDR05_fr_complete.pdf

transformations majeures dans les formes d'inscription du savoir par lesquelles passent les êtres humains que nous sommes n'arrivent jamais à « tuer » les précédentes. Elles les transforment, certes.

L'écriture – et tous les changements dans les formes politiques qu'elle nous a apportés – n'ont pas complètement détruit l'oralité. Celle-ci demeure encore une des principales formes d'interaction entre les êtres humains, de transfert de connaissances et d'expression individuelle. De même, l'imprimerie n'a pas miné complètement toutes les formes culturelles et politiques propres aux cultures de l'écriture manuelle. Elles cohabitent plutôt, dans une situation d'hybridation. Et la même chose peut être affirmée à propos de la grande transformation médiatique qu'ont représentée les ordinateurs et Internet. Le nouveau médium a certes transformé notre ancienne culture de l'imprimerie, et cela même d'une manière radicale. Notre manière de penser n'est plus liée à cette forme dominante d'enregistrement et de transmission des savoirs qui était le propre de la culture de l'imprimerie. Ceci parce que tout grand changement de médium apporte des changements dans notre façon de penser et de concevoir le monde (Ong, 1982).

Mais si l'« homme numérique » ne pense peut-être plus de la même façon que l'homme de l'imprimerie, il serait erroné de conclure que les formes politiques de la culture de l'imprimerie – surtout celles autour de la forme constitutionnelle de gouvernement et des médias de masse comme centre de la circulation d'informations – ont disparu dans le contexte médiatique qui est le nôtre, celui des ordinateurs et d'Internet. Ce serait alors la même chose que conclure qu'il n'existe plus de culture de l'oralité dans les démocraties occidentales. Les techniques rhétoriques qu'utilisent nos politiciens dans leurs apparitions publiques devraient servir à nous convaincre du non-lieu de cette hypothèse.

Parmi les transitions dans les formes de production et d'inscription de savoir par lesquelles passent les humains – les grands changements dans les formes de « technologiser la parole » (Ong, 1982), il ne s'agit jamais de substitution des

pratiques quotidiennes propres aux formes anciennes, mais toujours d'hybridation. Notre façon de penser change certainement. Mais nos institutions, nos habitudes et l'exercice de la politique se transforment dans une logique et une temporalité différentes. Si Internet nous apporte et nous apportera encore certainement des formes nouvelles d'exercice de la politique et de manifestation citoyenne, nous ne pouvons pas conclure qu'elles seront des créations *ex nihilo*. Elles seront toujours le mélange de passé, de présent et de futur dans le même espace qui caractérise les sociétés humaines. Les histoires sans passé n'existent probablement que dans l'*utopos*.

Donc, en empruntant des termes aux sciences biologiques, il est possible de dire que, plutôt que de la compétition, la relation entre les blogues et les médias de masse est une forme de mutualisme. Les deux formes de production symbolique se complètent et se renforcent, plutôt qu'elles ne s'excluent. Il s'agit là d'un des principaux résultats de cette étude. En harmonie avec Palácios (2003), nous pouvons dire que plus que des concurrents, les nouveaux médias – dont le blogue – et les médias de masse se complètent, ils font partie du même flux d'informations, quoique dans des positions différentes.

Cette conclusion a un rapport étroit avec ce que nous avons nommé auparavant la fonction-filtre de la blogosphère. Cette dernière est étroitement liée aux grandes entreprises médiatiques, qui sont encore les sources majeures de la production d'informations. La fonction-filtre de la blogosphère consiste au tri et à la résonance de ce dont nous parlons dans les médias. Si les médias de masse et les nouveaux médias se situent dans des couches différentes de l'espace médiatique, et si elles atteignent des publics différents, ayant parfois des buts différents, elles n'en font pas moins partie d'un même processus, celui du flux d'informations dans les démocraties occidentales contemporaines.

Avec Rogers et Dearing (1996), il serait peut-être intéressant de réfléchir sur la blogosphère aussi par le biais du concept d'*agenda setting*. Ces deux auteurs ont trouvé la clé de l'influence des médias de masse sur la société américaine du 20^{ème}

siècle non pas dans leur possibilité d'influencer directement les opinions des récepteurs – en les convaincant du juste d'une position politique ou d'une autre – mais plutôt en ce que les médias déterminaient la gamme des choses-mêmes dont les récepteurs étaient supposés parler. Ils ont nommé *agenda setting* ce pouvoir des médias d'influencer non pas *ce qu'on pense* mais plutôt *sur ce qu'on pense*. Notre concept de filtrage peut être aussi pensé comme à la fois une dépendance de la blogosphère par rapport à l'agenda des médias de masse et une résonance continue et intensifiée des thématiques présentes dans cet agenda. Ainsi, l'apparente liberté des blogueurs dans la production de contenu ne serait en fait qu'une sélection faite à partir d'un éventail de contenus prédéterminé. Mais ceci vaudrait la peine d'une réflexion plus profonde, ce que malheureusement je ne pourrai pas réaliser ici.

J'espère donc avoir montré que l'hypothèse de la fonction-filtre de la blogosphère est cohérente avec les données recueillies pour ce travail. Quoique j'aie travaillé dans un contexte délimité et assez restreint, la fonction filtre, avec toutes ses nuances, me semble être une bonne lunette à travers laquelle on peut regarder la blogosphère et déterminer sa position dans notre espace médiatique.

Le filtrage est un processus massif et désormais courant dans le flux d'informations dans les démocraties contemporaines. Le confondre avec une révolution dans notre rapport à la production de l'information et à l'expression citoyenne en public, et donc le confondre avec une révolution démocratique - comme s'il ne manquait que des avancées techniques pour que la démocratie représentative occidentale devienne « vraiment démocratique » - me semble pour le moins prématuré. Ce genre de propositions peut témoigner d'intentions tout à fait nobles, mais auxquelles il manque pour l'instant une base solide. À l'appropriation critique des moyens de production symbolique il reste encore un long chemin à faire. J'ai des raisons de penser que ce trajet doit commencer par une réflexion majeure autour des sources d'après lesquelles nous lisons le monde.

Bibliographie:

Adamic, Lada A., et Natalie Glance (2005). « The Political Blogosphere and the 2004 U.S. Election : Divided They Blog. » Annual Workshop on the Weblogging Ecosystem, « WWW2005 », Japan, 2005. Disponible en ligne sur l'adresse : <http://www.scribd.com/doc/7617566/Adamic-and-Glance-Political-Blogosphere-2004-Election>

Agamben, Giorgio (2003). *Estado de Exceção*. São Paulo : Boitempo

Agamben, Giorgio (2006). *Profanations*. Paris : Rivages Poche.

Agamben, Giorgio (2007). *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris : Rivages Poche.

Agamben, Giorgio (2008). *Signatura rerum: Sur la méthode*. Paris : VRIN.

Akrich, Madeleine (2006). « La description des objets techniques ». In: Akrich, M., Callon, M. & Latour, B org. *Sociologie de la traduction – textes fondateurs*. Paris : École des Mines.

Atton, Chris (2002). *Alternative Media*. Thousand Oak's: Sage.

Austin, John (1970). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Seuil.

Bakhtine, Mikhail (1986). *Speech, genres and other late essays*. Austin : University of Texas press.

Bardini, Thierry (1996). « Changement et réseaux socio-techniques : De l'inscription à l'affordance ». In : Réseaux n° 76 CENT 1996. pp. 125-155.

Bardini, Thierry (2000). « Les promesses de la révolution virtuelle : genèse de l'informatique personnelle, 1968-1973 ». In : *Les promesses du cyberspace : médiations, pratiques et pouvoirs à l'heure de la communication électronique*. Numéro thématique de *Sociologie et Sociétés*, XXXII(2), pp. 57-72.

Bardini, Thierry (2007). « Retour sur une (d)ébauche : Une problématique communicationnelle du changement technique ». In : *Revue tic&société*, Volume 1, n°1, 2007(2). En ligne : <http://revues.mshparisnord.org/ticsociete/index.php?id=245>.

Beaugrande, Robert de (1997). *New foundations for a science of text and discourse: Cognition, communication, and the freedom of access to knowledge and society*. New Jersey: Ablex Publishing.

Berten, André (1999). « Dispositif, médiation, créativité : petite généalogie ». In : *Le dispositif entre usage et concept*. Jacquinet-Delaunay, G. et Monnoyer, L. (org.), Hermès No. 25 1999. Paris: CNRS Editions, pp.33-47.

Bijker, Wiebe, Thomas Hughes et Trevor Pinch (ed.) (1987). *The Social Construction of Technological Systems: New Directions in the Sociology and History of Technology*. Cambridge, MA: MIT Press.

Blood, Rebecca (2000). « Weblogs : A History and Perspective ». In : Rebecca's Pocket. 07 septembre 2000. Disponible en ligne sur l'adresse : http://www.rebeccablood.net/essays/weblog_history.html

Boltanski, Luc et Ève Chiapello (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.

Bush, Vannevar. (1975). *Endless Horizons*. New York: Arno Press.

Castells, Manuel (1998). *La société en réseaux vol.1: L'ère de l'information*. Paris : Fayard.

Castells, Manuel (2002). *La Galaxie Internet*. Paris : Fayard.

Castells, Manuel (2007). « Communication, Power and Counter-power in the Network Society ». In: *International Journal of Communication*, 1 (2007), pp.238-266.

Castells, Manuel (2008). « The New Public Sphere: Global Civil Society, Communications networks, and Global Governance ». In: *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 616 : pp. 78-93.

Chesher, Chris (2005). « Blogs and the crisis of authorship ». In : Blog Talk Downunder, mai 2005. En ligne: http://incsub.org/blogtalk/?page_id=40

Coelho, Marcelo (2009). « Mudança de rumos ». Dans le *Blog do Marcelo Coelho – Cultura e crítica*. En ligne: http://marcelocoelho.folha.blog.uol.com.br/arch2009-03-01_2009-03-07.html

Collins, Harry et Stevan Yearley (1992). « A journey into space ». In : Andrew Pickering (ed.), *Science as Practice and Culture*, Chicago, University of Chicago Press, pp.369-389.

Conein, Bernard (2006). « Communauté épistémique et logiciel libre: conversation, discussion et forum ». In : Proulx, Serge, Louise Poissant et Michel Sénécal (org.), *Communautés virtuelles – Penser et agir en réseau*. Québec : PUL, pp. 269-282.

Cressey, Paul G. (1932) *The Taxi-Dance Hall: A Sociological Study in Commercialized Recreation and City Life*. Chicago : University of Chicago Press.

Crouzet, Thierry (2007). *Le cinquième pouvoir : Comment Internet bouleverse la politique*. Paris : Bourin Éditeur.

Descola, Philippe (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

Durkheim, Émile (2003 [1912]). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : PUF.

Eisenstein, Elizabeth (1991). *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*. Paris : La Découverte.

Fairclough, Norman (1995a). *Media discourse*. London : Edward Arnold.

Fairclough, Norman (1995b). *Critical discourse analysis: The critical study of language*. London : Longman.

Fairclough, Norman (2003). *Analysing discourse: Textual analysis for social research*. New York: Routledge.

Fairclough, Norman (2005). « Critical discourse analysis in transdisciplinary research ». In: Wodak, Ruth & Paul Chilton (org.). *A New Agenda in (Critical) Discourse analysis: Theory, Methodology and Interdisciplinarity*. Amsterdam: John Benjamins, pp.53-70.

Farrell, Henry et Daniel H. Drezner (2007). « The power and politics of blogs ». In: *Public Choice* (2008) 134: 15–30.

Feenberg, Andrew (2004). *(Re)Penser la technique : Vers une technologie démocratique*. Paris : La Découverte.

Fogel, Jean-François et Bruno Patino (2005). *Une presse sans Gutenberg*. Paris : Bernard Grasset.

Foucault, Michel (1966). *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1971). *L'ordre du discours*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (1976). *Histoire de la sexualité, Vol.1 : la volonté de savoir*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (2001a). *Dits et écrits 1, 1954-1975*. Paris : Gallimard.

Foucault, Michel (2001b). *Dits et écrits II, 1976-1988*. Paris : Gallimard.

Fraser, Nancy (1992). « Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy ». In: Calhoun, C. ed. *Habermas and the Public Sphere*. Cambridge : MIT Press, pp. 109-142.

Gingras, Yves (1995). « Un air de radicalisme : Sur quelques tendances récentes en sociologie de la science et de la technologie ». In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, 108 : pp.3-17.

González, Ignacio S. (2004). *Le blog en controverse : analyse du blog en tant que support d'une communauté en réseaux informatiques*. Mémoire de maîtrise en sciences de la communication présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal.

Guattari, Felix et Suely Rolnik (2007). *Micropolitiques*. Paris: Les Empêcheurs de penser en rond.

Habermas, Jürgen (1989). *The structural transformation of the public sphere: An inquiry into a category of bourgeois society*. Cambridge: MIT Press.

Hine, Christine (2000). *Virtual Ethnography*. London: Sage

Hugo, Victor (1967 [1831]). *Notre-Dame de Paris*. Paris : Garnier-Flammarion.

Hardt, Michael et Antonio Negri (2004). *Multitude : guerre et démocratie l'âge de l'empire*. Paris : La Découverte.

Hodkinson, Paul (2007). « Interactive online journals and individualization ». In: *New Media & Society*, 2007; 9: pp.625-650.

Jacquinet-Delaunay, Geneviève et Laurence Monnoyer (1999). « Avant-propos : il était une fois ». In : Jacquinet-Delaunay, Geneviève et Laurence Monnoyer (org.). *Le dispositif entre usage et concept*. Hermès No. 25, 1999. Paris: CNRS Editions, pp.9-14.

Katz, Elihu et Paul F. Lazarsfeld (1955). *Personal Influence: The Part Played by People in the Flow of Mass Communications*. New York: The Free Press.

Kelly, John et Bruce Etling (2008). « Mapping Iran's Online Public : Politics and Culture in the Persian Blogosphere ». Publication en ligne sur: http://cyber.law.harvard.edu/sites/cyber.law.harvard.edu/files/Kelly&Etling_Mapping_Irans_Online_Public_2008.pdf

Kirk, Rita et Gracie Lawson-Borders (2005). « Blogs in Campaign Communication ». In : *American Behavioral Scientist*, 49(4) : pp.548-559.

Kristeva, Julia (1968). « Problèmes de la structuration du texte ». In: Sollers, Philippe (org). *Théorie d'Ensemble*. Paris: Seuil.

Latour, Bruno (1991). *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte.

Latour, Bruno (1994). « Une sociologie sans objet? Note théorique sur l'interobjectivité ». In : *Sociologie du travail*, vol. 36(4), p. 587-609.

Latour, Bruno (1999). *Politiques de la nature : Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris : La Découverte.

Latour, Bruno et Michel Callon (2006). « Le grand Léviathan s'apprivoise-t-il? ». In : Akrich, Madeleine, Michel Callon et Bruno Latour (org.). *Sociologie de la traduction – textes fondateurs*. Paris : École des Mines, pp. 11-32.

Lawrence, Eric, John Sides et Henry Farrell (2009). « Self-Segregation or Deliberation? Blog Readership, Participation, and Polarization in American Politics ». Disponible en ligne sur : www.themonkeycage.org/blogpaper.pdf

Lazarsfeld, Paul F. (1970). *Qu'est-ce que la sociologie?* Paris : Gallimard.

Lazarsfeld, Paul F., Bernard Berelson et Hazel Gaudet (1944). *The people's choice: How the voter makes up his mind in a presidential campaign*. New York: Columbia University Press.

Lemos, André (2009). « Prefácio ». In : Amaral, Adriana, Rachel Recuerdo et Sandra Montardo (org.). *Blogs.Com : Estudos sobre blogs e comunicação*. São Paulo : Momento Editorial. En ligne : www.sobreblogs.com.br

Lenoir, Tim (1994). « Was the last turn the right turn? The semiotic turn and A. J. Greimas ». In : *Configurations*, 2(1): pp.119-136.

Leroi-Gourhan, André (1964). *Le geste et la Parole*. Paris : Albin Michel.

Lévy, Pierre (1997). *Cyberculture*. Paris : Odile Jacob.

Lévy, Pierre (2002). *Cyberdémocratie: Essai de philosophie politique*. Paris : Odile Jacob.

Magnet, Shoshana (2007). « Feminist Sexualities, Race and the Internet: An Investigation of Suicidegirls.Com ». In : *New Media & Society* 9(4): 577–602.

Massumi, Brian (2002). « Sur le droit à la non-communication des différences ». In : Stengers, Isabelle et Tobie Nathan (ed.). *Ethnopsy. Les mondes contemporains de la guérison*. Paris, no. 4, pp.93-131. En ligne : [http://www.brianmassumi.com/textes/Droit a la non-communication.pdf](http://www.brianmassumi.com/textes/Droit%20a%20la%20non-communication.pdf)

Malinowski, Bronislaw (1984 [1922]). *Argonauts of the Western Pacific*. Long Grove: Waveland Press.

Matheson, Donald (2004). « Weblogs and the Epistemology of the News: Some Trends in Online Journalism ». In : *New Media & Society* (2004) 6: pp. 443-468.

Mattelart, Armand (1995). « Préface ». In : Sénécal, Michel (1995). *L'espace médiatique : Les communications à l'épreuve de la démocratie*. Montréal : Liber.

McLuhan, Marshall (1964). *Understanding media: the extensions of man*. New York: McGraw Hill.

Mounier, Pierre (2002). *Les maîtres du réseau : Une histoire politique d'Internet*. Paris : La découverte.

Murthy, Dhiraj (2008). « Digital Ethnography : An Examination of the Use of New Technologies for Social Research ». In: *Sociology* (2008) 42: pp.837-855.

Palácios, Marcos (2003). « Fazendo jornalismo em redes híbridas: Notas para a discussão da Internet enquanto suporte mediático ». En ligne : http://www.fca.pucminas.br/jornalismocultural/m_palacios.doc.

Peeters, Hugues et Charlier, Philippe (1999). « Contributions à une théorie du dispositif ». In : Jacquinet-Delaunay, Geneviève et Laurence Monnoyer (org.). *Le dispositif entre usage et concept*. Hermès No. 25, 1999. Paris: CNRS Editions, pp.15-23.

Ong, Walter J. (1982). *Orality and literacy: The technologizing of the world*. New York: Methuen.

Rheingold, Howard (1995). *Les communautés virtuelles*. Paris : Addison-Wesley.

Rogers, Everett (1986). « Adoption and implementation of communication technology ». In: *Communication Technology. The New Media in Society*, pp.116-149.

Rogers, Everett et James Dearing (1996). *Agenda Setting*. London: Sage.

Rosnay, Joël de (2006). *La revolte du pronétariat – des mass média aux média des masses*. Paris : Fayard.

- Safatle, Vladimir (2008). *Cinismo e falência da crítica*. São Paulo: Boitempo.
- Saussure, Ferdinand de ([1913] 1995). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Schopenhauer, Arthur (1966). *Le monde comme volonté et représentation*. Paris : PUF.
- Sénécal, Michel (1995). *L'espace médiatique: Les communications à l'épreuve de la démocratie*. Montréal : Liber.
- Sennett, Richard (1988). *O declínio do homem público: as tiranias da intimidade*. São Paulo: Cia. das Letras.
- Serfaty, Viviane (2008). « Les blogs et leurs usages politiques lors de la campagne présidentielle de 2004 aux États-Unis ». In : *Mots. Les langages du politique* [en ligne], 80. Disponible sur l'adresse : <http://www.cairn.info/revue-mots-2006-1-page-25.htm>
- Sharp, Keith et Sarah Earle (2003). « Cyberpunter and Cyberwhores: Prostitution on the Internet ». In Yvonne Jewkes (ed.). *Dot.cons: Crime, Deviance and Identity on the Internet*. Cullompton : Willan Publishing, pp. 36–52.
- Simondon, Gilbert (1958). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier.
- Siqueira, Ethevaldo (2004). *2015 : Como viveremos*. São Paulo : Saraiva.
- Soubrié, Thierry (2006). « Le blog : Retour en force de la « fonction auteur » ». En ligne : w3.u-grenoble3.fr/lidilem/labo/file/jocair06.pdf
- Sloterdijk, Peter (1987). *Critique de la raison cynique*. Paris : Christian Bourgois Éditeur.
- Thurman, Neil (2008). « Forums for citizen journalists? Adoption of user generated content initiatives ». In : *New Media & Society* (2008) 10: pp. 139-157.
- Turkle, Sherry (1995). *Life on the Screen :Identity in the Age of Internet*. New York: Simon and Schuster.
- Vaccari, Cristian (2008). « From the air to the ground : the Internet in the 2004 US presidential campaign ». In: *New Media & Society*, 10(4) : pp.647-665.
- Van Leeuwen, Theo (2005). « Three models of interdisciplinarity ». In: Wodak, Ruth & Paul Chilton (org.). *A New Agenda in (Critical) Discourse analysis: Theory, Methodology and Interdisciplinarity*. Amsterdam: John Benjamins, pp.3-18.
- Veyne, Paul (2008). *Foucault : sa pensée, sa personne*. Paris : Albin Michel.

Viveiros de Castro, Eduardo (2002). *A Inconstância da Alma Selvagem e outros ensaios de antropologia*. São Paulo: Cosac & Naify.

Weber, Max (1995). *Économie et société : Les catégories de la sociologie*. Paris : Plon.

Zeledón Perez, Jorge (2003). *Au-delà de la textualité: l'hyper[texte] comme medium*. Mémoire de maîtrise en sciences de la communication présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal.